UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL
00039777250

THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA

ENDOWED BY THE
DIALECTIC AND PHILANTHROPIC
SOCIETIES

M784.8
C459
v.3

MUSIC LIB.

KS
IVE
n the

CHANTS
ET CHANSONS
POPULAIRES
DE LA FRANCE

NOUVELLE ÉDITION ILLUSTRÉE

D'APRÈS LES

DESSINS DE MM. E. DE BEAUMONT, DAUBIGNY, DUBOULOZ, E. GIRAUD, MEISSONIER, PASCAL, STAAL, STEINHEIL ET TRIMOLET

GRAVÉS PAR LES MEILLEURS ARTISTES

☆ ☆ ☆

CHANSONS CHOISIES

ROMANCES, RONDES ET COMPLAINTES

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE, PÉRISTYLE MONTPENSIER
ET RUE RICHELIEU, 10

1848

Paris. — Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 7.

CHANTS
& CHANSONS POPULAIRES
DE LA
FRANCE

Imp. F. Chardon aîné 30 r. Hautefeuille Paris

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of North Carolina at Chapel Hill

http://www.archive.org/details/chantsetchansons03dume

LISTE DES ROMANCES, RONDES ET CHANSONNETTES

CONTENUES DANS CE VOLUME

MALBROUGH.
CADET ROUSSEL.
DAGOBERT.
LA PALISSE.
LA MÈRE MICHEL.
AU CLAIR DE LA LUNE.
LES BOSSUS.
LA MARGUERITE.
LA VIEILLE.
LE CHEVALIER DU GUET.
GIROFLÉ GIROFLA.
IL ÉTAIT UN' BERGÈRE.
LA MÈRE BONTEMPS.
LA TOUR, PRENDS GARDE.
} Rondes.
J'AI DU BON TABAC.
JE N'AIMAIS PAS LE TABAC. Sedaine. Musique de Solié.
LA PIPE DE TABAC. Pigault Lebrun. Musique de Gaveaux.
GUILLERI.
NOUS ÉTIONS TROIS FILLES.
LE CARNAVAL. Désaugiers.
L'ORAGE. Fabre d'Églantine. Musique de Simon.
LE ROSIER. De Leyre. Musique de J.-J. Rousseau.
L'AVARICIEUSE. Dufresny.
AH ! VOUS DIRAI-JE, MAMAN.
L'AMOUR EST UN ENFANT.
LES SOUVENIRS. Châteaubriant.
QUAND LE BIEN-AIMÉ REVIENDRA. Marsollier. Musique de Dalayrac.
LE POINT DU JOUR. De la Chabaussière et Etienne. Musique de Dalayrac.
LA FIN DU JOUR. Armand Gouffé.
PAUVRE JACQUES. Marquise de Travanet.
JEUNES AMANTS, CUEILLEZ DES FLEURS. Desmoutiers. Musique de Gaveaux.
LA PITIÉ N'EST PAS DE L'AMOUR. Alex. Duval. Musique de Della Maria.
BOUTON DE ROSE. Princesse de Salm. Musique de Pradher père.
PLAISIR D'AMOUR. Florian. Musique de Martini.
LEÇON D'UNE MÈRE A SA FILLE. Favart. Musique du Menuet d'Exaudet.
LA CHANSON DE LISETTE. Monvel. Musique de Dezede.
FEMME SENSIBLE. Hoffmann. Musique de Méhul.
C'EST MON AMI, RENDEZ-LE MOI. Florian.
L'AMANT DISCRET. Gentil Bernard.
LES REGRETS. Hoffmann. Musique de Solié.
RICHARD. Sedaine. Musique de Grétry.
UNE FIÈVRE BRULANTE. Sedaine. Musique de Grétry.
LA DANSE N'EST PAS CE QUE J'AIME. Sedaine. Musique de Grétry.
DORMEZ DONC, MES CHÈRES AMOURS. Paroles et Musique d'Amédée de Beauplan.
VIVRE LOIN DE SES AMOURS. Musique de Boïeldieu.
MA TENDRE MUSETTE. Laharpe. Musique de Monsigny.
QUE NE SUIS-JE LA FOUGÈRE. Riboutté. Musique de Pergolèse.
QUE J'AIME A VOIR LES HIRONDELLES. Florian. Musique de Devienne.
COMTESSE DE SAULX. Moncrif.
LA VEILLÉE. Villemontex. Musique de Gaveaux.
L'ENFANT PRODIGUE.
LE JUIF ERRANT.
GENEVIÈVE DE BRABANT.
CLÉMENCE ISAURE. Florian.

857336

INTRODUCTION

Lors de la publication de notre Recueil des *Chants et Chansons populaires*, la jeunesse ne fut pas oubliée, et, comprise parmi nos souscripteurs, on lui offrit, avec les gracieuses romances qui avaient été chantées sur son berceau, ces gentilles chansonnettes et ces rondes favorites de l'enfance qui avaient aidé à ses premiers jeux. Mais, jetées dans cette collection au milieu d'autres chansons, celles qui convenaient à nos jeunes souscripteurs ne pouvaient être prises que par livraisons. Nous avons voulu, dans cette nouvelle édition, réunir en un volume tous les morceaux qui pouvaient leur être agréables, et nous avons préparé ce volume de chansons choisies que nous dédions à la jeunesse.

Elle y trouvera une amusante et innocente récréation. Le nom des auteurs que nous avons admis prouve la sévérité apportée dans notre choix. Aux jolies romances de Châteaubriand, Fabre d'Eglantine, Florian, La Harpe, Ségur, marquise de Travanet, princesse de Salm, Favart, nous avons ajouté ces airs si connus : la Mère Bontemps, la Tour, prends garde, Giroflé Girofla, la Marguerite, le Chevalier du guet, etc.

Malbrough ne pouvait manquer dans ce volume; Malbrough, cette immortelle, cette burlesque iliade, destinée peut-être à triompher par sa durée des plus nobles œuvres du génie, depuis que la nourrice du royal enfant de Marie-Antoinette avait apporté à la cour de France cette endormante mélodie, nous lui avons donné un émule non moins célèbre dans ce bon Monsieur de La Palisse, ce grand diseur de vérités, qui bien des siècles après sa mort sera encore en vie ; l'Enfant prodigue, Geneviève de Brabant, le Juif-Errant, raconteront ensuite ces infortunes qui faisaient couler les larmes à nos pères ; enfin, qui ne rira des grotesques folies de Dagobert et des amusantes bêtises de Cadet Roussel.

Mais citons aussi quelques-unes des romances dont nous avons nommé plus haut les auteurs : L'Orage (Il pleut, bergère), le Rosier, Combien j'ai douce souvenance, Pauvre Jacques, le Point du jour, la Fin du jour, Dormez, chères amours, O ma tendre musette, Que ne suis-je la fougère, la Comtesse de Saulx, C'est mon ami, rendez-le moi, sont autant de chefs-d'œuvre que

nous avons popularisés de nouveau en les rappelant au souvenir de nos lecteurs, qui trouveront dans cette collection telles chansons qui n'étaient arrivées jusqu'à nous que mutilées ou changées par la tradition, et que nous avons complétées en retrouvant des couplets presque introuvables. C'est ainsi que nous avons donné en dix-sept couplets Cadet Roussel, qui n'en avait que six dans les meilleures éditions, et que nous avons eu soin de joindre à la version classique du bon roi Dagobert les traits malins ajoutés par ses modernes continuateurs.

Nous avons dérobé à l'oubli des chansons que tout le monde sait à moitié et que personne ne connaît entièrement. C'est la première fois que l'on imprime la Vieille, la Mère Michel, Au clair de la lune, et la fameuse chanson des Bossus, qu'un heureux hasard nous a fait découvrir dans une tradition de famille. Voilà donc des chansons que la tradition orale avait transmise jusqu'à nous, et qui auraient été perdues sans leur insertion dans notre Recueil. C'eût été dommage; il ne faut rien perdre de ce qui est gracieux et amusant. Notre siècle a beau faire le sérieux et s'affubler de politique et de spéculation, il faut bien qu'il donne quelques moments à de riantes distractions, et qu'il retrouve, fût-ce malgré lui, l'instinct de la gaîté française.

Les jeunes personnes trouveront avec plaisir dans les chansons choisies les paroles de cet air qui a exercé sur le piano tous les doigts novices (Ah! vous dirais-je, maman), et une succession variée de ces airs nationaux, qui, de la psalmodie sans art, mais non sans charme, de la complainte, du chant simple et facile de nos vieux vaudevilles, arrive par degré aux touchantes cantilènes des Pergolèze, des Monsigny, des Dalayrac. Aujourd'hui que le goût de la musique est si répandu, on aimera à retrouver, notés avec des accompagnements simples et mélodieux arrangés spécialement pour notre collection, tous les chants de ces grands compositeurs, auxquels viennent se joindre dans le même volume les noms de Méhul, Dalayrac, Pergolèze, Monsigny, Grétry, Devienne, Martini, Boyeldieu, J.-J. Rousseau, Della Maria, Gaveaux, Solié, Amédée de Beauplan, Pradher et autres.

Ces morceaux de musique, au moyen des accompagnements de chant et de piano, formeront un agréable et utile divertissement, en même temps qu'une étude pour la jeunesse, et feront accueillir notre volume au moins aussi favorablement que le furent ses deux devanciers par le public; car la chanson est de tout temps, de tous les âges, et les hommes d'État et les esprits élevés de nos jours n'ont pas dédaigné de sourire aux odes de Désaugiers et de Béranger, comme ceux de Rome se délectaient en vidant les coupes des vins de Chios, de Cécube et de Falerne, avec les chansons d'Anacréon et d'Horace.

Les chansons, regardées sous un certain rapport, sont des bagatelles; mais ces bagatelles ont des points de contact avec la littérature, avec les mœurs, avec l'histoire.

Les chansons, plus que la comédie même, sont l'expression de l'esprit du jour, et le tableau des ridicules, des caprices, des fantaisies, des modes fugitives de la société. Les détails échappent à l'historien qui peint à grands traits, au moraliste qui trace des pages sévères, au philosophe, au politique; ces détails sont cependant précieux pour l'observateur. Telle chanson lui apprend ce qu'il chercherait en vain dans de gros livres, et tel vaudeville conserve la seule trace d'un événement, d'une découverte, de la pensée du peuple sur les actes du pouvoir, de son opinion sur de grands personnages. Beaumarchais a dit : *Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante.* On dirait plus justement : *Ce que l'on n'oserait pas dire, on le chante.*

Aujourd'hui le vaudeville et la chanson semblent avoir abdiqué leur empire. On n'entend plus sur nos théâtres de ces couplets dont la malignité faisait sourire ceux-mêmes qu'elle attaquait, ou excitait leur colère quand les traits étaient trop blessants.

Le *Journal du petit Gauthier*, l'*Ami du Roi*, les *Actes des Apôtres*, contiennent des chansons qui sont devenues de l'histoire.

On ne voit plus aujourd'hui circuler de ces *Noëls de cour* qui traduisaient au tribunal de l'opinion les vices ou les ridicules des personnages puissants. Les carrefours ne retentissent plus des refrains piquants des muses populaires.

Il faut espérer que ce n'est qu'un interrègne, et qu'au lieu de dire comme ce brave : *La garde meurt, mais ne se rend pas!* on dira : *La chanson se rend, mais elle ne meurt pas!*

On ne se donne plus la peine de rimer l'épigramme, on la met en feuilletons et en caricature.

On met aussi la chanson en *entr'actes*, et on en fait un bavardage qui, sous le nom de chansonnettes, se trouve n'être ni un vaudeville, ni une chanson.

Un grand nombre de sociétés chantantes existe pourtant encore; mais l'abondance n'est pas la richesse. La chanson doit être libre, naître de l'à-propos, et la meilleure se perd dans la foule de celles qui l'entourent; c'est une perle qu'il faut chercher au milieu d'un monceau d'huîtres.

Néanmoins, la chanson vivra toujours, toujours elle sera populaire en France; partout on chante, et nous répèterons avec l'immortel fabuliste :

Le monde est vieux, et cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

MORT ET CONVOI

DE

L'INVINCIBLE MALBROUGH.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURE PAR M. TORLET,

Air noté avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

NOTICE.

La célèbre chanson de Malbrough fut certainement composée après la bataille de Malplaquet, en 1709, et non après la mort de Jean Churchill, duc de Marlborough, en 1722, comme l'ont pensé quelques graves commentateurs de cette facétie historique.

Aucune des circonstances de ce petit poème populaire ne peut se rapporter à la mort véritable du duc de Marlborough. Lorsque cet illustre général mourut, dans sa terre de Windsor-Lodge, le 17 juin 1722, des suites d'une attaque d'apoplexie, il n'avait point paru à la tête des armées depuis plus de six ans ; depuis plus de dix, il ne jouait qu'un rôle obscur et secondaire dans la politique de l'Europe, et les Français, plus légers encore à cette époque qu'ils ne le sont aujourd'hui, avaient eu tout le temps nécessaire pour l'oublier. George I, en arrivant au trône, rappela le duc de Marlborough à la cour, dont la reine Anne l'avait éloigné ainsi que sa femme ; mais il ne lui demanda plus que des conseils qu'il ne suivait pas toujours. Le duc vivait donc fort tristement dans ses domaines, où l'argent lui manquait pour l'achèvement du magnifique château de Blenheim, que la reine Anne et le parlement d'Angleterre avaient voulu faire bâtir, à leurs frais, en mémoire de l'éclatante victoire d'Hochstett : il tomba presque en enfance, et s'éteignit enfin sous les yeux de lady Marlborough, qui se chargea elle-même de lui faire des obsèques triomphales.

La chanson est donc antérieure à cette mort, qui n'eut guère d'écho au delà de l'Angleterre, et, à défaut d'autres preuves, nous pourrions citer l'ancienne légende en prose qui accompagne la chanson, et dans laquelle il est dit que Malbrough fut TUE à la bataille de Malplaquet, qui se donna entre Mons et Bavay, le 11 septembre 1709. Dans cette bataille si glorieuse pour les Français, de l'aveu même des historiens anglais, le maréchal de Villars fut blessé au genou, lorsqu'il allait envelopper le duc de Marlborough et l'écraser entre les deux ailes de l'armée française : en ce moment décisif, Marlborough courut les plus grands dangers et faillit partager le sort de cinq de ses lieutenants-généraux qui furent tués dans la mêlée.

Le bruit de sa mort se répandit sans doute, et quelque chansonnier badin lui fit cette oraison funèbre, au bivouac du Quesnoy, le soir de la bataille, pour se consoler de n'avoir pas de chemise et de manquer de pain depuis trois jours : ainsi va l'esprit français. Le duc de Marlborough, grand capitaine et négociateur habile, avait fait bien du mal à la royauté de Louis XIV : pendant trente ans, il l'avait poursuivie, attaquée et

affaiblie sur tous les champs de bataille et dans tous les cabinets de l'Europe; il s'était montré digne élève de Condé et de Turenne à Hochstett, à Oudenarde et à Ramillies : son nom faisait la terreur et l'admiration du soldat. Faute de pouvoir le vaincre, on essaya de le chansonner, et chacune de ses victoires fut marquée par une nouvelle chanson satyrique. La chanson était encore en France, comme au bon temps du cardinal de Mazarin, l'expression la plus ordinaire des vengeances et des représailles du peuple.

Et cependant la chanson de Malbrough ne survécut pas au héros de Malplaquet; elle se conserva seulement par tradition dans quelques provinces, où l'avaient rapportée probablement des soldats de Villars et de Boufflers ; elle ne fut pas même recueillie dans les immenses collections de chansons anecdotiques qui faisaient partie des archives de la noblesse française. Mais en 1781, elle retentit tout à coup d'un bout à l'autre du royaume.

Marie-Antoinette mit au monde un dauphin qui devint le nourrisson d'une paysanne, nommée madame Poitrine, qu'on avait choisie, entre toutes, à son apparence de santé et de bonne humeur. Madame Poitrine chantait en berçant le royal enfant, qui ouvrit les yeux au grand nom de Marlborough. Ce nom, les paroles naïves de la chanson, la bizarrerie de son refrain, et la touchante simplicité de l'air, frappèrent la reine, qui retint cet air et cette chanson. Tout le monde les redit après elle, et le roi lui-même ne dédaigna pas de fredonner à l'unisson Malbrough s'en va-t-en guerre. On chantait Malbrough des petits appartements de Versailles aux cuisines et aux écuries; la chanson faisait fureur à la cour, quand elle fut adoptée par la bourgeoisie de Paris, et elle passa successivement de ville en ville, de pays en pays : elle retourna d'abord en Angleterre, où elle fut bientôt aussi populaire qu'en France.

A Paris, Beaumarchais, dans son Mariage de Figaro, fit chanter à Chérubin l'air de Malbrough, en remplaçant l'antique refrain Mironton ton ton, mirontaine, par ce vers langoureux :

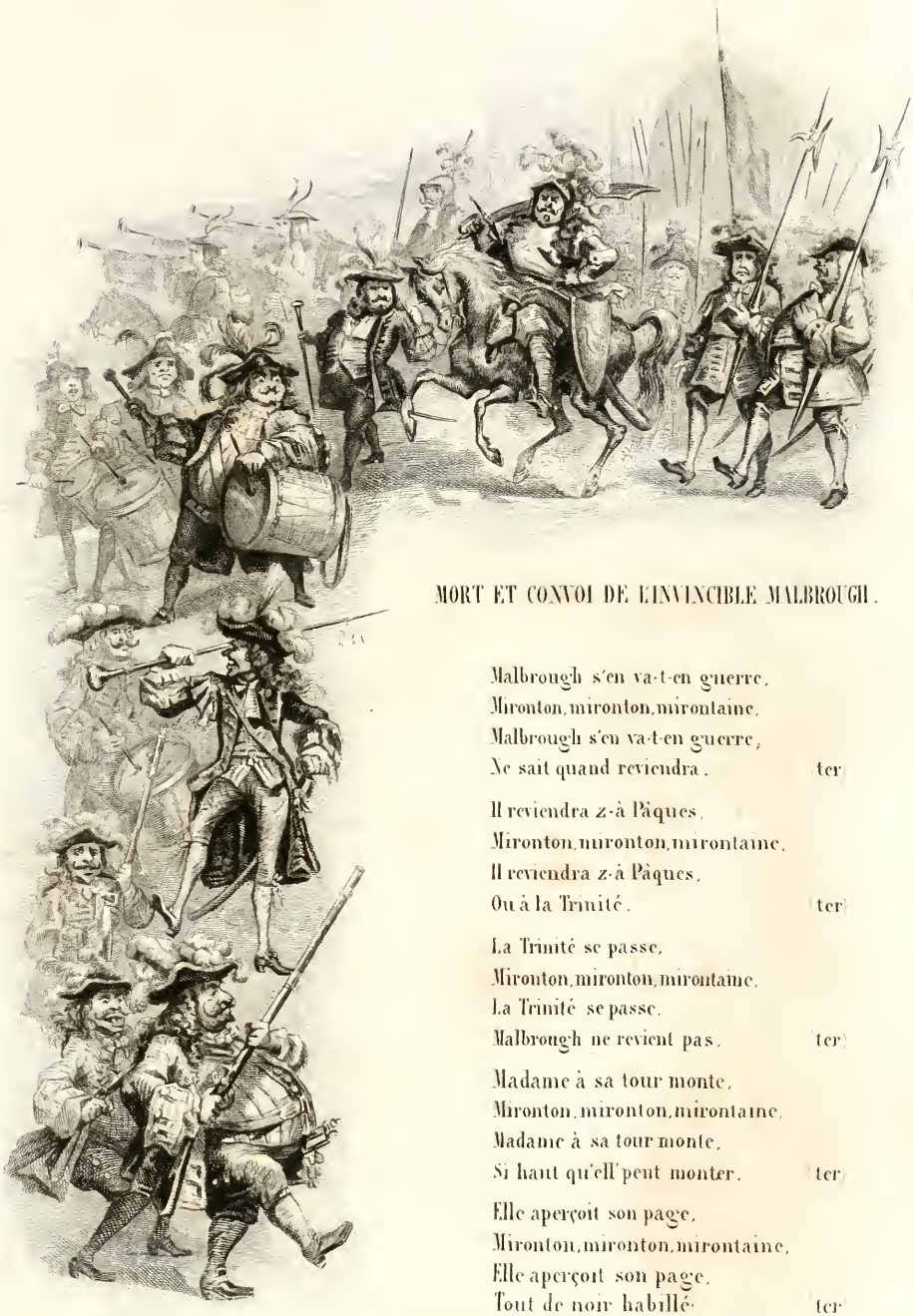
Que mon cœur, que mon cœur a de peine!

A Londres, un gentilhomme français, voulant se faire conduire par son cocher à Marlborough-Street, et ne se rappelant pas le nom de cette rue, chanta l'air de Malbrough, et le cocher comprit aussitôt l'adresse que lui indiquait la chanson.

Goethe, qui voyageait en France dans ce temps-là, fut assourdi par un concert universel de mirontons, et prit en haine Marlborough qui était la cause innocente de cette épidémie chantante. Malbrough donna son nom aux modes, aux étoffes, aux coiffures, aux carrosses, aux ragoûts, etc. Malbrough revenait sans cesse à propos de tout et à propos de rien. Le sujet de la chanson était peint sur les paravents, sur les éventails, sur les écrans, brodé sur les tapisseries et sur les meubles, gravé sur les jetons, sur les bijoux, reproduit sous toutes les formes et de toutes les manières. Cette rage de Malbrough dura plusieurs années, et il ne fallut rien moins que la chute de la Bastille pour étouffer le bruit d'une chanson.

A présent que nous sommes loin de la chanson et de Marlborough, qui sont à jamais acquis à la France, nous avons recherché quelle devait être l'origine de cet air guerrier et mélancolique à la fois, que Napoléon entonnait à haute voix, malgré son antipathie pour la musique, chaque fois qu'il montait à cheval pour entrer en campagne, et nous ne répugnons pas à croire, avec M. de Chateaubriand, que ce pourrait bien être le même air que les Croisés de Godefroid de Bouillon chantaient sous les murs de Jérusalem, pour s'encourager à délivrer la ville sainte et le tombeau du Christ. Les Arabes le chantent encore, et l'on prétend que leurs ancêtres l'avaient appris à la bataille de Massoure, où les frères d'armes du sire de Joinville le répétaient en choquant leurs boucliers et en poussant le cri national : Montjoie Saint-Denis !

P.-L. JACOB, Bibliophile.



MORT ET CONVOI DE L'INVINCIBLE MALBROUGH.

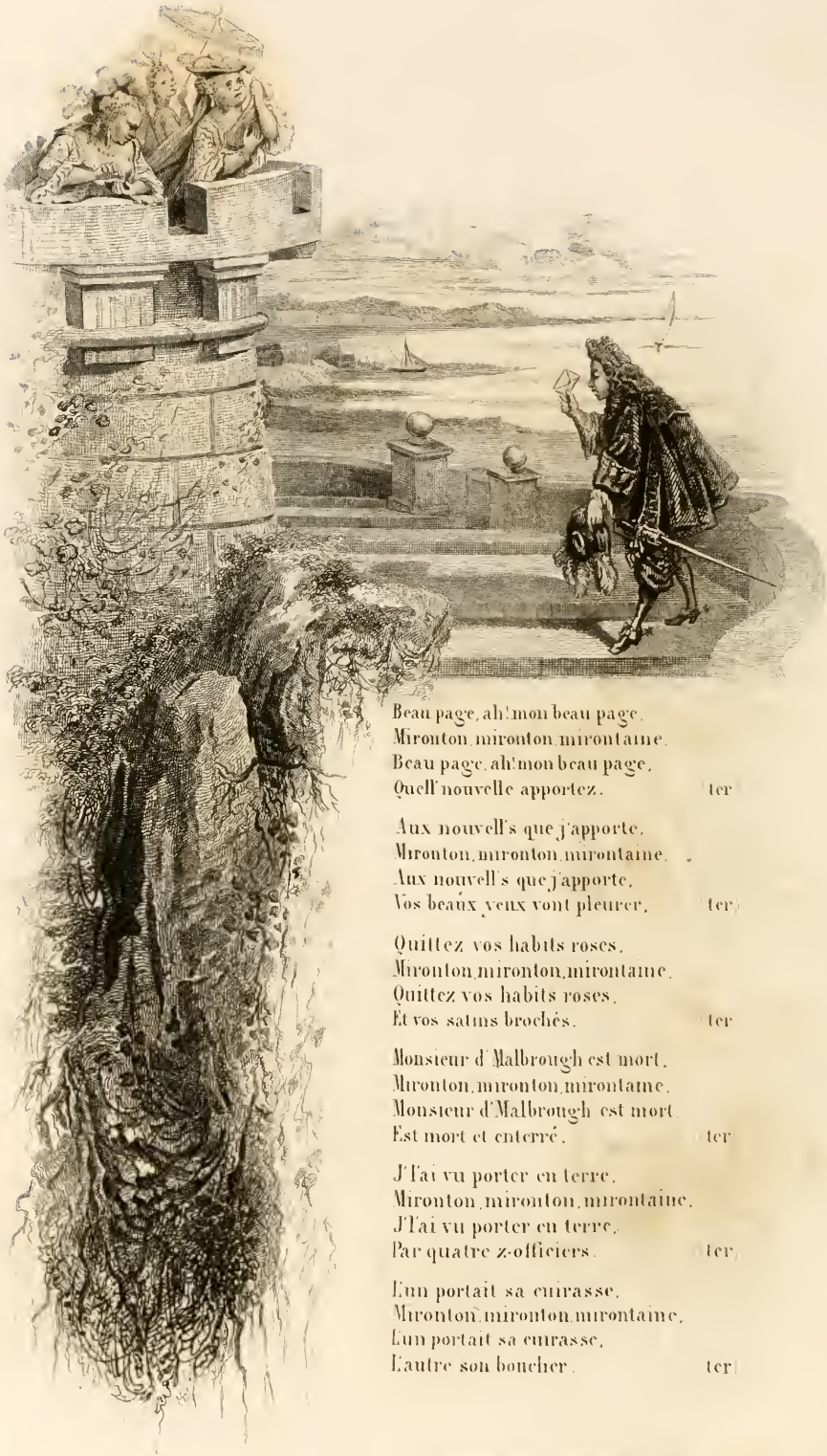
Malbrough s'en va-t-en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Malbrough s'en va-t-en guerre,
Ne sait quand reviendra. (ter)

Il reviendra z-à Pâques,
Mironton, mironton, mirontaine,
Il reviendra z-à Pâques,
Ou à la Trinité. (ter)

La Trinité se passe,
Mironton, mironton, mirontaine,
La Trinité se passe,
Malbrough ne revient pas. (ter)

Madame à sa tour monte,
Mironton, mironton, mirontaine,
Madame à sa tour monte,
Si haut qu'ell' peut monter. (ter)

Elle aperçoit son page,
Mironton, mironton, mirontaine,
Elle aperçoit son page,
Tout de noir habillé. (ter)



Beau page, ah! mon beau page,
Mironton, mironton, mirontaine,
Beau page, ah! mon beau page,
Quell' nouvelle apportez. (ter)

Aux nouvell's que j'apporte,
Mironton, mironton, mirontaine,
Aux nouvell's que j'apporte,
Vos beaux yeux vont pleurer. (ter)

Quittez vos habits roses,
Mironton, mironton, mirontaine,
Quittez vos habits roses,
Et vos satins brochés. (ter)

Monsieur d'Malbrough est mort,
Mironton, mironton, mirontaine,
Monsieur d'Malbrough est mort,
Est mort et enterré. (ter)

J'l'ai vu porter en terre,
Mironton, mironton, mirontaine,
J'l'ai vu porter en terre,
Par quatre z-officiers. (ter)

L'un portait sa cuirasse,
Mironton, mironton, mirontaine,
L'un portait sa cuirasse,
L'autre son boucher. (ter)

L'un portait son grand sabre,
Mironton, mironton, mirontaine,
L'un portait son grand sabre,
L'autre ne portait rien. ter

A l'entour de sa tombe,
Mironton, mironton, mirontaine,
A l'entour de sa tombe,
Romarins l'on planta. ter

Sur la plus haute branche,
Mironton, mironton, mirontaine,
Sur la plus haute branche,
Le rossignol chanta. ter

On vit voler son ame,
Mironton, mironton, mirontaine,
On vit voler son ame,
Au travers des lauriers. ter

Chacun mit ventre à terre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Chacun mit ventre à terre,
Et puis se releva. ter

Pour chanter les victoires,
Mironton, mironton, mirontaine,
Pour chanter les victoires,
Que Malbrough remporta. ter

La cérémonie faite,
Mironton, mironton, mirontaine,
La cérémonie faite,
Chacun s'en fut coucher. (ter)

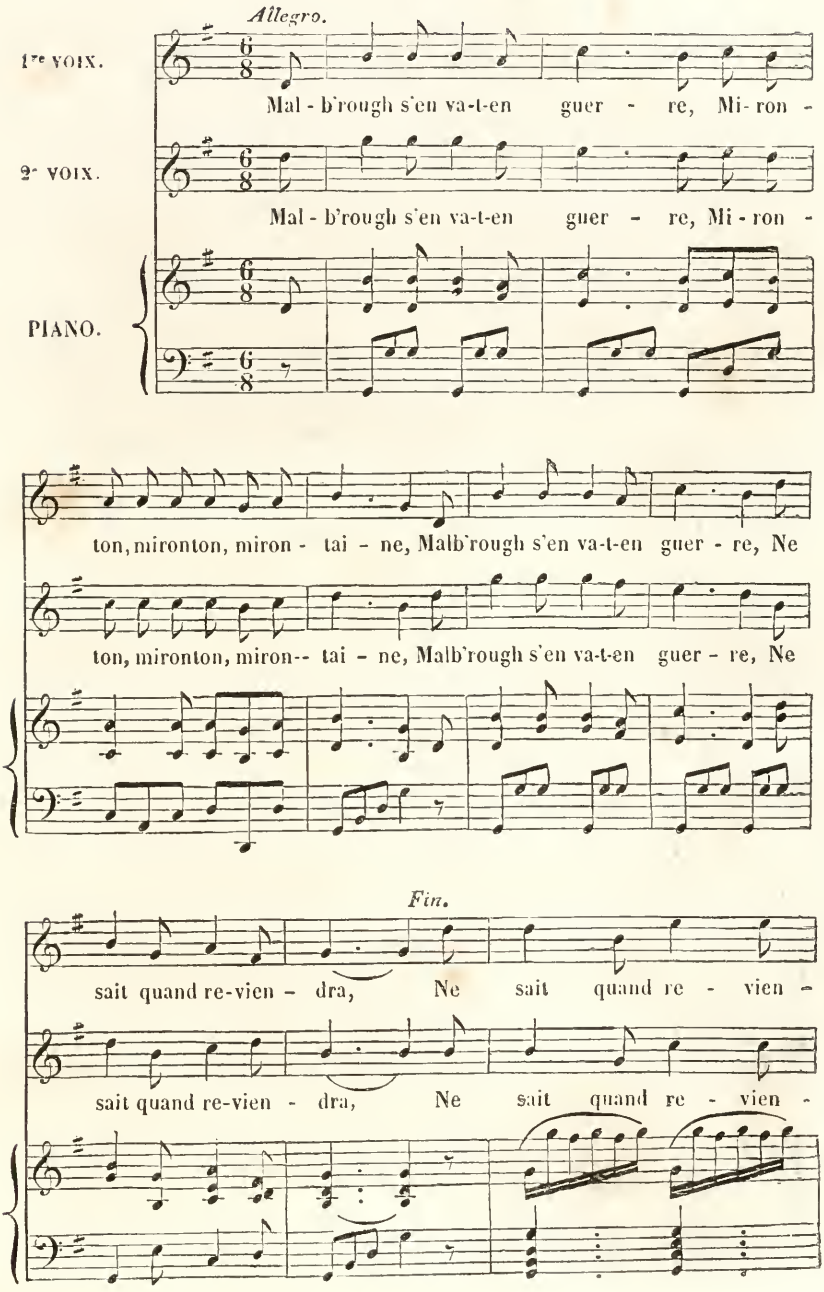
Les uns avec leurs femmes,
Mironton, mironton, mirontaine,
Les uns avec leurs femmes,
Et les autres tout seuls ! (ter)

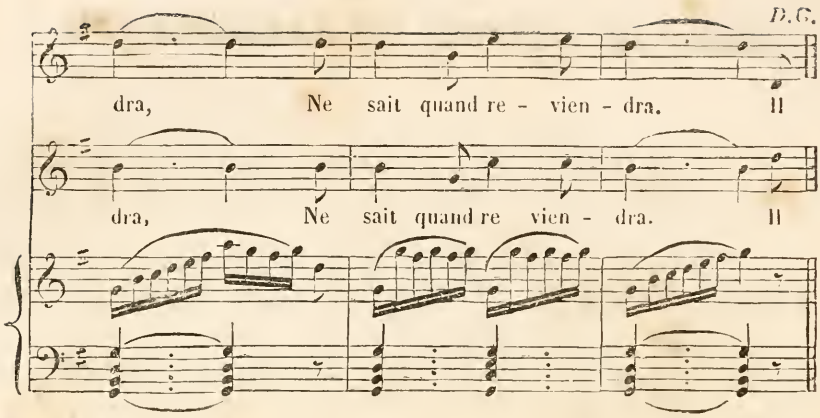
Ce n'est pas qu'il en manque,
Mironton, mironton, mirontaine,
Ce n'est pas qu'il en manque,
Car j'en connais beaucoup. (ter)

Des blondes et des brunes,
Mironton, mironton, mirontaine,
Des blondes et des brunes,
Et des chataign's aussi. (ter)

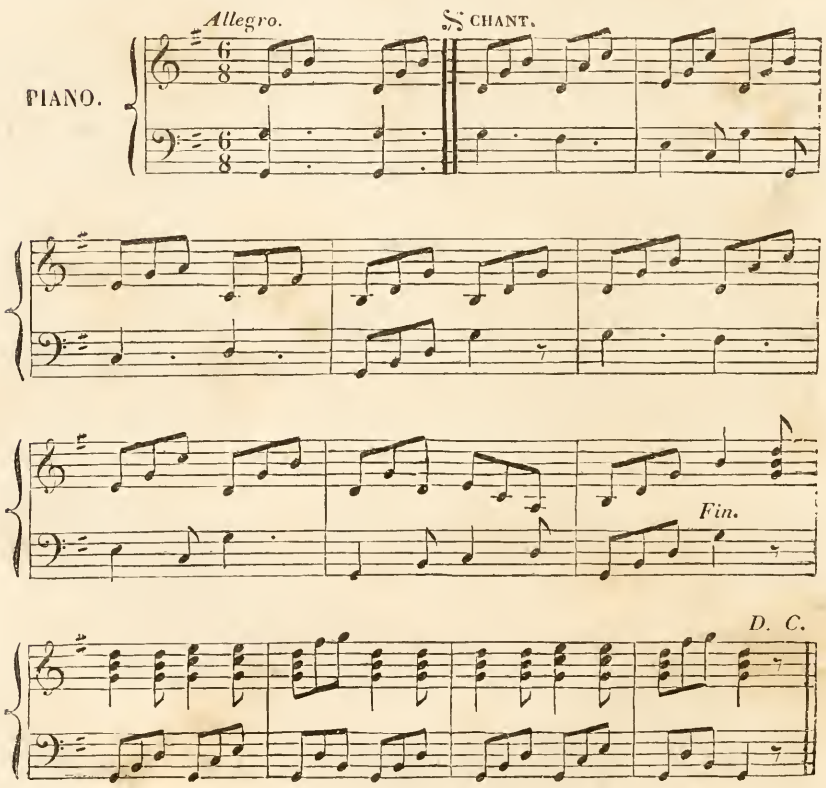
J'n'en dis pas davantage,
Mironton, mironton, mirontaine,
J'n'en dis pas davantage,
Car en voilà z-assez.

MORT ET CONVOI DE MALBROUGH





Lorsqu'on veut chanter cet air à une voix, on doit prendre l'accompagnement suivant avec le chant (première voix) ci-dessus.



Imprimerie de Pillet fils aîné, 7, rue des Grands-Augustins.

CADET ROUSSELLE.

DESSINS DE M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re et 4e planche, par M. WOLFF. — 2e et 3e planche, par M. PFITZER.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

On chantait en 1792, comme on a toujours chanté en France, comme on avait chanté pendant la Ligue et pendant la Fronde. Les chansons épigrammatiques n'ont manqué sous aucun régime, et les chansons populaires ont souvent servi de cadre à des poètes qui y faisaient entrer par contrebande des couplets auxquels le thème général servait de passeport.

La chanson de Cadet Rousselle fut fameuse à cette époque, elle n'était qu'une importation étrangère. Nos soldats avaient entendu chanter dans le Brabant une chanson de Jean de Nivelle, qui, sans doute, faisait allusion au personnage historique dont nous allons parler. Ce Jean de Nivelle était fils de Jean II, sire de Montmorency, qui avait épousé Jeanne de Fosseux, dame de Nivelle. Le père, marié en secondes noces à Marguerite d'Orgemont, s'attacha à la fortune de Louis XI, pendant que le fils suivait la bannière de Charles-le-Téméraire, dans les États duquel il était né. Jean de Montmorency, à l'instigation de sa femme et de Louis XI, fit sommer trois fois, par ses sergents et les hérauts-d'armes, Jean de Nivelle, son fils, de le venir joindre et de combattre pour le roi de France. Mais Jean, secrètement instruit qu'on voulait le jeter dans une tour, s'enfuit, au lieu de suivre les émissaires de son père, qui s'écria Ce chien de Jean de Nivelle s'enfuit quand on l'appelle !

Cette tradition corrompue donna lieu au peuple ignorant de penser que Jean de Nivelle avait un chien, et de dire : Le chien de Jean de Nivelle s'enfuit quand on l'appelle. Des ballades et des chansons ont été faites sur Jean de Nivelle, et quelques bibliographes prétendent en avoir vu une dans un petit imprimé fort rare, fait à Namur en 1680. Cependant, dans un article de l'Emancipation, répété par le Cabinet de Lecture, ils y joignent le couplet des trois cheveux que nous avons vu faire nous-même à Aude !...

Comme nos soldats connaissaient fort peu Jean de Nivelle, il est probable qu'ils appliquèrent la chanson à quelque loustic de régiment, appelé Cadet Rousselle, et c'est sous ce nom qu'en 1792 cette chanson devint si populaire que deux auteurs jugèrent à propos d'en faire une pièce de circonstance.

La manie de la comédie avait alors gagné toutes les classes, on la jouait dans tous les coins de Paris, dans tous les cafés du boulevart, et entre autres au Café des Aveugles, ainsi nommé parce que l'orchestre était composé de Quinze-Vingts, tradition musicale qui s'est conservée jusqu'à nos jours, et qui s'est réfugiée au Palais-Royal, dans un caveau où le Sauvage fait encore ses exercices de tambours et de timballes, et où l'on joue la comédie à la manière de Cadet Rousselle.

La pièce des citoyens AUDE et TISSOT frondait assez gaiment cette manie burlesque des comédiens et des tragédiens de café. L'acteur Beaulieu y jouait d'une façon fort comique le rôle du tragédien **Cadet Rousselle**; mais il y fut surpassé par un acteur qui éclipsa sa gloire, et qui fit de **Cadet Rousselle** un type original dans lequel il acquit une réputation. Cet Acteur était le fameux BRUNET, qui a tenu le sceptre du comique bouffon pendant un demi-siècle tout entier, car il n'a abdiqué tout à fait qu'en 1842, et la dernière année de son règne, il a encore joué un **Cadet Rousselle**, le **Cadet Rousselle beau-père**, imitation burlesque de la comédie des **Deux Gendres**.

Le personnage de **Cadet Rousselle**, ayant passé des tréteaux du Pont-Neuf sur le théâtre, fut exploité comme type idéal de la sottise bouffonne et de la naïveté prétentieuse. Le nombre des pièces dont il fut le héros est considérable, et la nomenclature en est assez curieuse pour que nous croyions devoir la donner.

Aude, le véritable auteur du premier **Cadet Rousselle**, en fit d'abord une suite, sous le titre de **Cadet Rousselle au café des Clairvoyants**, dans laquelle il intercala une tragédie intitulée : **La Terreur**. Ce fut à l'époque où les Jacobins furent renversés par le 9 Thermidor. Lorsque Brunet passa au Théâtre de Mademoiselle Montansier, au Palais-Royal, Aude lui fit successivement : **Cadet Rousselle, barbier à la fontaine des Innocents, — professeur de déclamation, — misanthrope** (c'était la parodie du fameux drame **Misanthropie et Repentir**). Il mit encore **Cadet Rousselle aux Champs-Elysées**, puis **au Jardin Turc**. On le vit ensuite **chez le sultan Achmet, — maître d'école à Chaillot, — panier percé, — esturgeon, — intrigant, — Hector, — beau-père, — à Meaux en Brie, — dans l'île des Amazones.**

Pour revenir à la chanson, il est singulier qu'elle procède toujours par trois. On sait que le nombre trois fut dès la plus haute antiquité, mystique et sacré, qu'on lui attribuait des vertus occultes, que les philosophes ont vanté son influence, depuis Hermès Trismégiste jusqu'à Platon, et que dans la Mythologie tout procède par trois, depuis les trois Grands Dieux et la triple Hécate, jusqu'aux Trois Graces et aux trois têtes de Cerbère. Le mystère de **Cadet Rousselle** rappelle ce nombre cabalistique : **Cadet Rousselle a trois maisons, trois garçons, trois filles, trois habits, trois cheveux**

Dans des couplets interpolés évidemment par des mains étrangères, on s'est soustrait à cette forme primitive, et **Cadet Rousselle** devient un objet de comparaison avec Dumouriez, Lafayette et l'abbé Maury. Ces couplets n'ont plus la naïveté des premiers, on voit qu'on y a cherché à faire circuler la satyre à la faveur de la forme populaire. Ils n'ont pas pu trouver place dans les planches gravées, nous les mettons ici pour n'en pas priver les amateurs.

Cadet Rousselle est un guerrier,
A la façon de Dumourier;
Et quand il marche à la victoire,
Il tourne le dos à la gloire,
Ah! ah! ah! mais vraiment
Cadet Rousselle est bon enfant

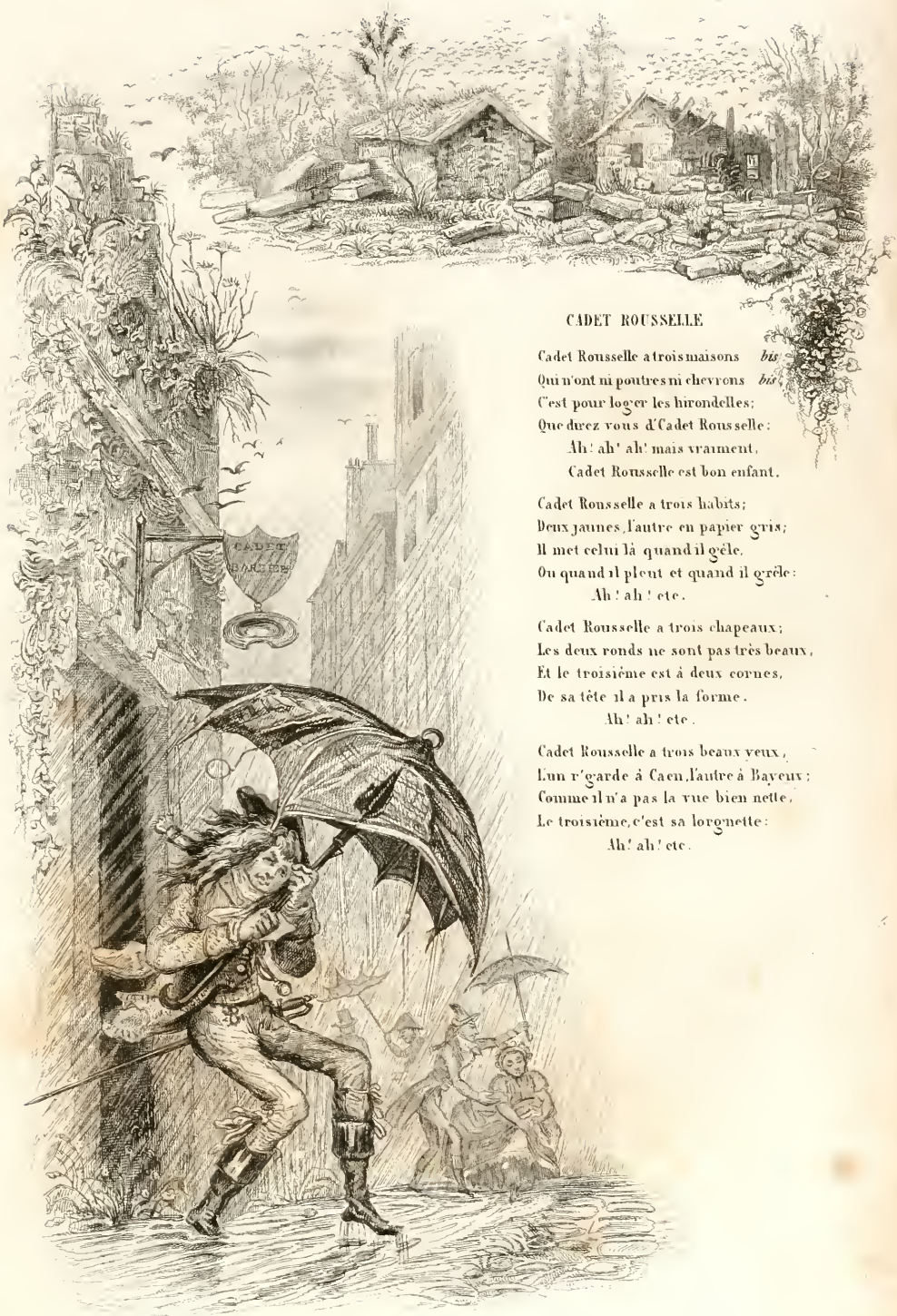
Cadet Rousselle a des plats bleus,
Qui sont beaux qui n' vont pas au feu;
Si vous voulez en faire emplette,
Adressez-vous à Lafayette,
Ah! ah! ah! mais vraiment
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle fait des discours,
Qui n' sont pas longs quand ils sont courts;
L'abbé Maury se les applique
Pour endormir la république,
Ah! ah! ah! mais vraiment
Cadet Rousselle est bon enfant.

On ne sait pas de qui est l'air, qui fut apporté en France avec la chanson, et qui a un caractère fort original et fort gai.

Le refrain **Cadet Rousselle est bon enfant** fut un jour appliqué fort spirituellement par un graveur, homme de talent, M. G***, à qui un artiste assez médiocre demandait sa voix pour entrer à l'Académie des Beaux-Arts. — "Quels sont vos droits, demandait l'homme dont on implorait la protection? — Je crois en avoir quelques uns, répondit le solliciteur; mais, du reste, **je suis bon enfant!** — Fort bien, reprit l'autre, mais **Cadet Rousselle** aussi était bon enfant."

DU MERSAN.



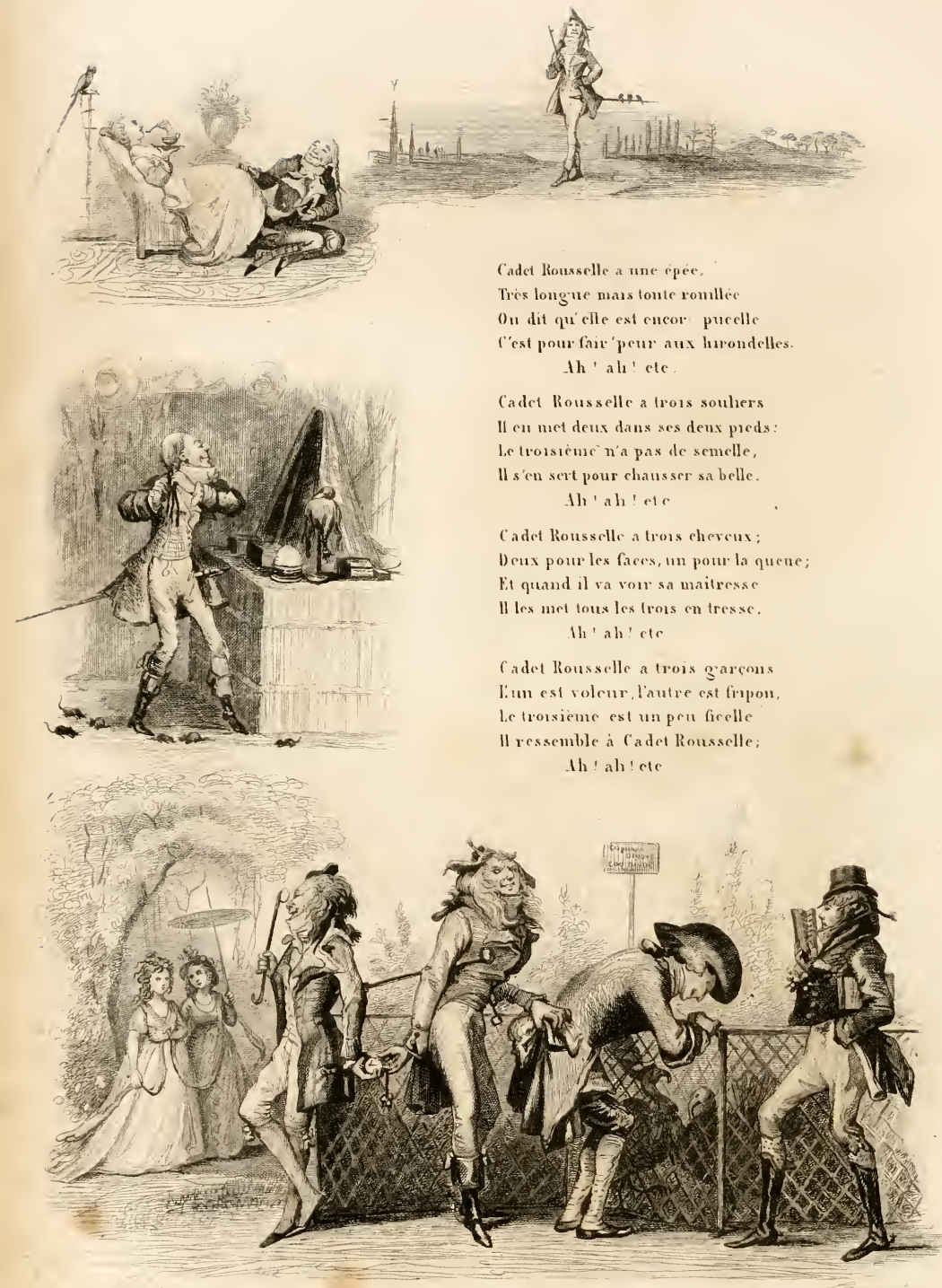
CADET ROUSSELLE

Cadet Rousselle a trois maisons *bis*
Qui n'ont ni poutres ni chevrons *bis*
C'est pour loger les hirondelles;
Que direz vous d'Cadet Rousselle:
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois habits;
Deux jaunes, l'autre en papier gris;
Il met celui là quand il gèle,
Ou quand il pleut et quand il grêle:
Ah! ah! etc.

Cadet Rousselle a trois chapeaux;
Les deux ronds ne sont pas très beaux,
Et le troisième est à deux cornes,
De sa tête il a pris la forme.
Ah! ah! etc.

Cadet Rousselle a trois beaux yeux,
L'un r'garde à Caen, l'autre à Bayeux;
Comme il n'a pas la vue bien nette,
Le troisième, c'est sa lorgnette:
Ah! ah! etc.



Cadet Rousselle a une épée,
Très longue mais toute rouillée
On dit qu'elle est encore pucelle
C'est pour fair' peur aux hirondelles.
Ah ! ah ! etc.

Cadet Rousselle a trois souliers
Il en met deux dans ses deux pieds :
Le troisième n'a pas de semelle,
Il s'en sert pour chausser sa belle.
Ah ! ah ! etc

Cadet Rousselle a trois cheveux ;
Deux pour les faces, un pour la queue ;
Et quand il va voir sa maîtresse
Il les met tous les trois en tresse.
Ah ! ah ! etc

Cadet Rousselle a trois garçons
L'un est voleur, l'autre est fripon,
Le troisième est un peu fieelle
Il ressemble à Cadet Rousselle ;
Ah ! ah ! etc

Cadet Rousselle a trois gros chiens.
L'un court au hèvre, l'autre au lapin,
L'troisièm' s'enfuit quand on l'appelle,
Comm' le chien de Jean de Nivelle.
Ah ! ah ! etc.

Cadet Rousselle a trois beaux chats,
Qui n'attrappent jamais les rats,
Le troisièm' n'a pas de prunelle,
Il monte au grenier sans chandelle.
Ah ! ah ! etc.

Cadet Rousselle a marié
Ses trois filles dans trois quartiers.
Les deux prémièr' ne sont pas belles,
La troisième n'a pas de cervelle :
Ah ! ah ! etc.

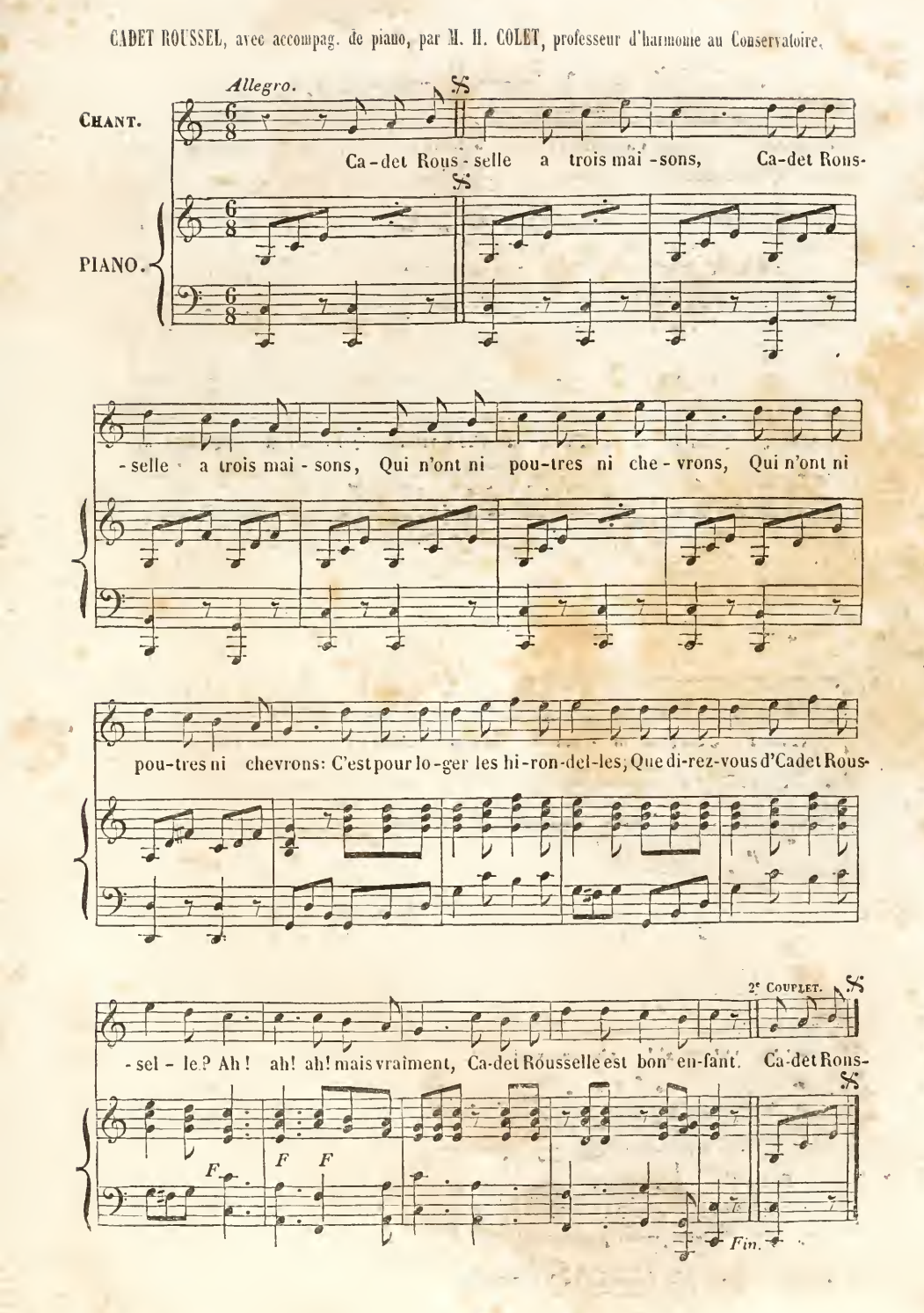
Cadet Rousselle a trois deniers,
C'est pour payer ses créanciers;
Quand il a montré ses ressources,
Il les remet dedans sa bourse.
Ah! ah! etc

Cadet Rousselle s'est fait acteur,
Comme Chénier s'est fait auteur;
Au café quand il joue son rôle,
Les aveugles le trouvent drôle:
Ah! ah! etc.

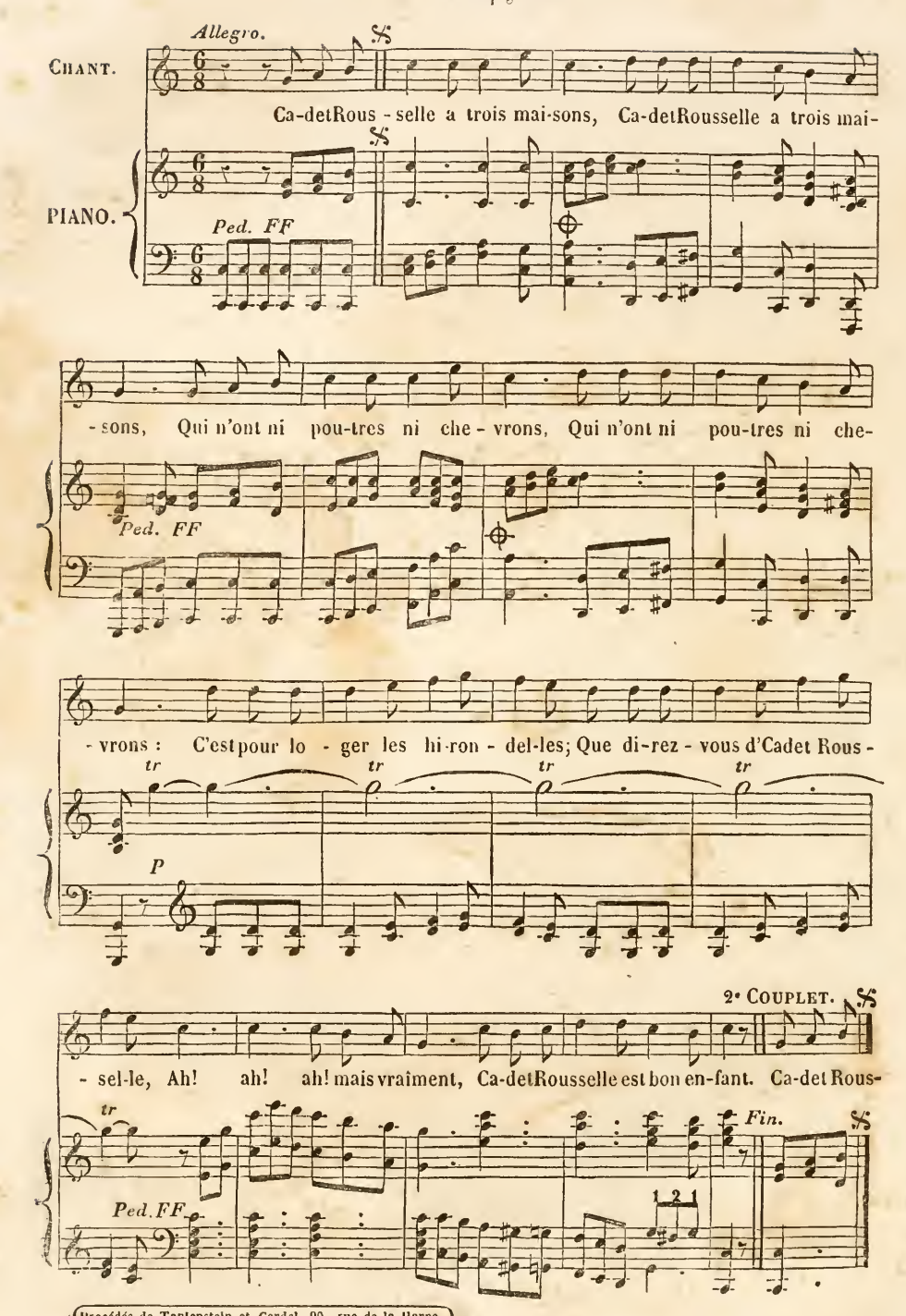
Cadet Rousselle ne mourra pas,
Car, avant de sauter le pas;
On dit qu'il apprend l'orthographe
Pour fair' lui mém' son épitaphe.
Ah! ah! ah! mais vraiment
Cadet Rousselle est bon enfant.

Imp.rie de Chardon aîné et fils

CADET ROUSSEL, avec accompag. de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



Même air avec un accompagnement différent.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris, impr. de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

CHANSON POPULAIRE

SUR LE ROI DAGOBERT ET SUR SAINT ÉLOI.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re et 4e planche, par M. TORLET. — 2e et 3e planche, par M. FONTAINE.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Qui n'a pas plusieurs fois dans sa vie fredonné quelques couplets de la Chanson du roi Dagobert? qui n'a pas souri à ces questions saugrenues que son ministre, le grand Saint-Eloy, lui adressait, et aux réponses encore plus étranges que ce prince lui faisait. Sans aucun doute un pareil jeu d'esprit doit avoir pour origine quelque tradition, quelque souvenir populaire qui se rattache à l'histoire de ce roi. Si l'on veut savoir précisément à quelle époque la Chanson fut composée, les indications manquent, seulement il paraît certain qu'elle est antérieure à la Révolution de 89, et que l'air sur lequel ont été faites les paroles est une ancienne fanfare de chasse dont les habiles en cette matière renoncent à trouver l'origine. Il faut donc se contenter, quant à la Chanson, de ce renseignement verbal, sans précision, et chercher dans l'histoire la cause de cette familiarité qui paraît avoir existé entre Dagobert et son ministre.

Si l'on veut ne s'en rapporter qu'aux documents authentiques de l'histoire, le règne de Dagobert Ier présente une grande obscurité. L'un des évènements les plus considérables est la fondation de l'illustre Abbaye de Saint-Denis attribuée à ce prince, et qui fut cause de la vénération profonde des moines à son égard. Mais que l'on ouvre les Grandes Chroniques de Saint-Denis, par exemple, ce recueil antique des anciennes croyances relatives à notre histoire, et l'on trouvera sur Dagobert des détails aussi nombreux que circonstanciés; on y verra comment Dagobert, tout jeune encore et confié par son père au soin d'un gouverneur, irrité des habitudes familières que ce dernier voulait prendre, profita d'une infraction légère que commit ce gouverneur en versant à boire, pour lui infliger une punition regardée comme infamante chez les peuples du Nord, celle de lui raser la barbe et les cheveux. On lira dans cette Chronique le récit de plusieurs visions

miraculeuses qu'a eues ce prince et celui d'un combat singulier qu'il soutint contre Berthoul, chef saxon; on y lira encore comment quelques désordres dans sa conduite privée furent pardonnés à ce prince en faveur de ses fondations pieuses, et comme Dieu, pour le punir, permit au Démon de transporter son ame en purgatoire dans un bateau; comment ce prince invoqua, pour venir à son aide, saint Denis, saint Maurice et saint Martin, qui délivrèrent son ame pour la déposer dans le séjour des bienheureux. Presque toutes ces légendes se retrouvent dans une Chronique latine fort ancienne, intitulée : Gesta Dagoberti, et qui paraît avoir été composée avec ces Chants populaires qui se retrouvent à toutes les époques parmi nous.

Le roi Dagobert, sur la fin de ses jours, paraît avoir eu beaucoup de bonté pour ses serviteurs et ceux qui l'entouraient. La Chronique dont je viens de parler fait mention du discours qu'il leur adressa étant à son lit de mort, et dans la rédaction française on lit : Pour sa mort fut le palais soudainement rempli de pleurs et de cris, et tout le royaume de douleur et de lamentation. (Chroniques de Saint-Denis, t. I, page 381.) La tradition populaire a gardé pieusement le souvenir de la bonté du roi Dagobert. Deux expressions devenues proverbiales l'ont consacrée; voici la première : Quand le roi Dagobert avoit dîné, il laissoit dîner ses chiens. Voici la seconde : Le roi Dagobert en mourant disoit à ses chiens : il n'est si bonne compagnie qui se sépare, allusion touchante et qui s'accorde parfaitement avec les plus anciens témoignages.

C'est peut-être à cette réputation de bonté du roi Dagobert pour ceux qui l'entouraient qu'il faut rattacher l'intimité que le Chansonnier suppose entre ce prince et le grand saint Éloi. Quoiqu'il ait été évêque de Noyon, Éloi paraît avoir cultivé avec succès l'art de l'orfèvrerie. S'il faut en croire les Chroniques de Saint-Denis, Éloi quitta le Limosin, sa patrie, et vint offrir ses secours à Dagobert. Ce dernier lui demanda de fabriquer un fauteuil en or, et remit au saint artisan autant de matière qu'il en fallait pour un pareil ouvrage. Non seulement Éloi exécuta le meuble qu'on lui avait indiqué, mais encore il en fit un autre plus petit avec le métal qui lui restait. Surpris d'une habileté aussi grande et d'autant de probité, le roi voulut garder près de lui saint Éloi, et le nomma intendant de son palais. Chargé de toute la confiance de son maître, le pieux serviteur ne lui pardonnait aucune faute, et lui reprochait librement ses écarts et son incontinence. Dagobert supporta toujours avec douceur les censures de saint Éloi, et bien loin de lui en savoir mauvais gré, il le combla de faveurs. Saint Éloi en profita pour attacher son nom à plusieurs fondations pieuses, non seulement dans le diocèse de Noyon, mais encore à Limoges, principale ville de la province où il était né.

Ces traditions, qui se rattachent aux premiers temps de notre histoire, ont traversé tout le Moyen-Age sans se perdre, et sans même qu'un grand nombre de documents nous en ait conservé la mémoire. En effet, après la Chronique latine que j'ai indiquée plus haut, le nom du roi Dagobert disparaît des poèmes et des autres documents écrits qui auraient pu nous transmettre ces traditions. Le grand nom de Charlemagne s'est attaché à presque toutes; elles sont aujourd'hui confondues et composent la vie héroïque de ce monarque puissant.

Quoi qu'il en soit, une trace bien effacée existait encore des faits relatifs à Dagobert, et c'est une Chanson populaire, satyrique, qui en a ravivé le souvenir après un espace de douze cents années.

LE ROUX DE LINCY.

DAGOBERT

Le bon Roi Dagobert
Avait sa culotte à l'envers;
Le grand saint Eloi
Lui dit : ô mon Roi!
Votre majesté
Est mal Culotté;
C'est vrai, lui dit le Roi,
Je vais la remettre à l'endroit

Comme il la remettait,
Un peu il se découvrait;
Le grand saint Eloi
Lui dit, ô mon Roi!
Vous avez la peau
Plus noire qu'un Corbeau;
Bah! bah! lui dit le Roi,
La Reine l'a bien plus noire que moi.

Le bon Roi Dagobert
Fut mettre son bel habit vert;
Le grand saint Eloi
Lui dit, ô mon Roi!
Votre habit paré
Au coude est percé;
C'est vrai, lui dit le Roi,
Le tien est bon, prête le moi.

Du bon Roi Dagobert
Les bas étaient rongés des vers;
Le grand saint Eloi
Lui dit, ô mon Roi!
Vos deux bas cadets
Font voir vos molets;
C'est vrai, lui dit le Roi,
Les tiens sont neufs donne les moi.

Le bon Roi Dagobert
Faisait peu sa barbe en hyver;
Le grand saint Eloi
Lui dit, ô mon Roi!
Il faut du savon
Pour votre menton;
C'est vrai, lui dit le Roi,
As tu deux sous, prête les moi.

Du bon Roi Dagobert
La perruque était de travers;
Le grand saint Eloi
Lui dit, ô mon Roi!
Que le perruquier
Vous a mal coiffé;
C'est vrai, lui dit le Roi,
Je prends ta trognasse pour moi.

Le bon Roi Dagobert
Portait manteau court en hiver;
Le grand saint Eloi
Lui dit: ô mon Roi!
Votre Majesté
Est bien écourtée;
C'est vrai, lui dit le Roi,
Fait le ralonger de deux doigts.

Du bon Roi Dagobert
Le chapeau coiffait comme un Cerf;
Le grand saint Eloi
Lui dit, ô mon Roi!
La corne au milieu,
Vous siérait bien mieux;
C'est vrai, lui dit le Roi,
J'avais pris modèle sur toi.

Le Roi faisait des vers
Mais il les faisait de travers;
Le grand saint Eloi
Lui dit, ô mon Roi!
Laissez au oisdus
Faire des chansons;
Eh bien, lui dit le Roi,
C'est toi qui les feras pour moi.

Le bon Roi Dagobert
Chassait dans la plaine d'Anvers;
Le grand saint Eloi
Lui dit, ô mon Roi!
Votre Majesté
Est bien essoufflée;
C'est vrai, lui dit le Roi,
Un lapin courait après moi.

Le bon Roi Dagobert
Allait à la chasse au pivert;
Le grand saint Eloi
Lui dit, ô mon Roi!
La chasse aux coucous
Vaudrait mieux pour vous;
Eh bien, lui dit le Roi,
Je vais tirer, prends garde à toi.

Le bon Roi Dagobert
Avait un grand sabre de fer;
Le grand saint Eloi
Lui dit, ô mon Roi!
Votre Majesté
Pourrait se blesser;
C'est vrai, lui dit le Roi,
Qu'on me donne un sabre de bois.

Les Chiens de Dagobert
Etaient de gale tout couverts;
Le grand saint Eloi
Lui dit, ô mon Roi!
Pour les nettoyer
Faudrait les noyer;
Eh bien, lui dit le Roi,
Va-t-en les noyer avec toi.

Le bon Roi Dagobert
Se battait à tort à travers;
Le grand saint Eloi
Lui dit, ô mon Roi.
Votre Majesté
Se fera tuer;
C'est vrai, lui dit le Roi,
Mets toi bien vite devant moi.

Le bon Roi Dagobert
Voulait conquérir l'univers;
Le grand saint Eloi
Lui dit, ô mon Roi!
Voyager si loin
Donne du tintoin;
C'est vrai, lui dit le Roi,
Il vaudrait mieux rester chez soi.

Le Roi faisait la guerre
Mais il la faisait en hiver;
Le grand saint Eloi
Lui dit, ô mon Roi!
Votre Majesté
Se fera geler;
C'est vrai, lui dit le Roi,
Je m'en vais retourner chez moi.

Le bon Roi Dagobert
Voulait s'embarquer sur la mer;
Le grand saint Eloi
Lui dit, ô mon Roi!
Votre Majesté
Se fera noyer;
C'est vrai, lui dit le Roi,
On pourra crier le Roi boit.

Le bon Roi Dagobert
Avait un vieux fauteuil de fer;
Le grand saint Eloi
Lui dit, ô mon Roi!
Votre vieux fauteuil
Ma donné dans l'œil;
Eh bien, lui dit le Roi,
Fais le vite emporter chez toi.

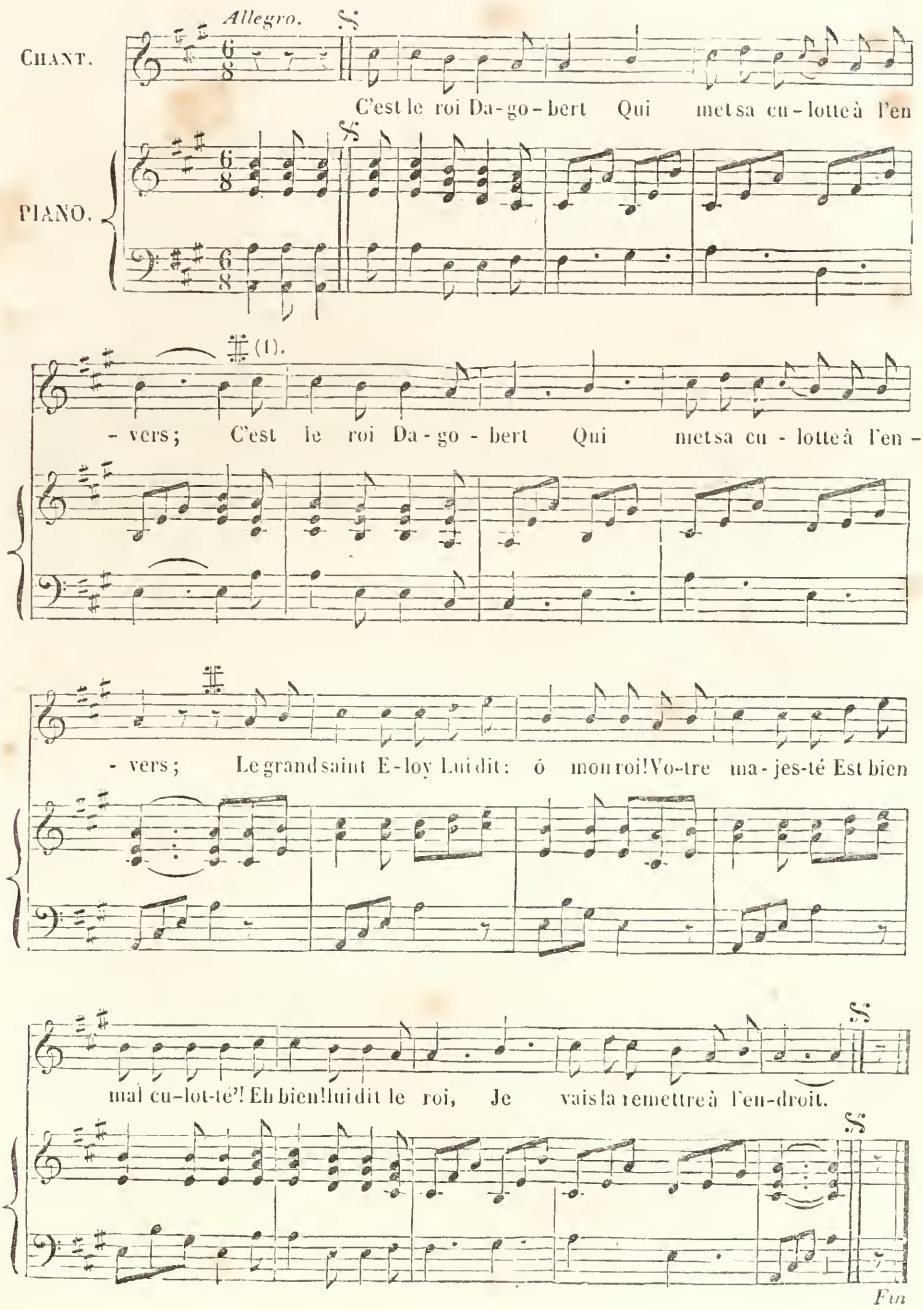
La Reine Dagobert
Chovait un galant assez vert,
Le grand saint Eloi
Lui dit, ô mon Roi!
Vous êtes Cornu
J'en suis convaincu;
C'est bon, lui dit le Roi,
Mon père l'était avant moi.

Le bon Roi Dagobert
Mangeait en glouton du dessert,
Le grand saint Eloi
Lui dit, ô mon Roi!
Vous êtes gourmand
Ne mangez pas tant;
Bah! bah! lui dit le Roi,
Je ne le suis pas tant que toi.

Le bon Roi Dagobert
Ayant bu, allait de travers
Le grand saint Eloi
Lui dit, ô mon Roi!
Votre Majesté
Va tout de côté;
Eh bien lui dit le Roi,
Quand t'es gris marches tu plus droit.

Quand Dagobert mourût
Le Diable aussitôt accourût
Le grand saint Eloi
Lui dit, ô mon Roi!
Satan va passer,
Faut vous confesser
Hélas! dit le bon Roi,
Ne pourrais tu mourir pour moi?

C'EST LE ROI DAGOBERT



Allegro

SOPRANO.

C'est le roi Da-go - bert Qui met sa cu - lotte à l'en-

TENORE.

C'est le roi Da-go - bert Qui met sa cu - lotte à l'en-

BASSE.

C'est le roi Da-go - bert Qui met sa cu - lotte à l'en-

- vers; C'est le roi Da-go-bert Qui met sa cu-lotte à l'en-vers; Le grand

- vers; C'est le roi Da-go-bert Qui met sa cu-lotte à l'en-vers; Le grand

- vers; C'est le roi Da-go-bert Qui met sa cu-lotte à l'en-vers; Le grand

saint E-loy Lui dit: ô mon roi! Votre ma-jes-té Est bien mal cu-lot-té! Eh

saint E-loy Lui dit: ô mon roi! Vot-re ma-jes-té Est bien mal cu-lot-té! Eh

saint E-loy Lui dit: ô mon roi! Vo-tre ma-jes-té Est bien mal cu-lot-té! Eh

bien! lui dit le roi, Je vais la re-mettre à l'en - droit.

bien! lui dit le roi, Je vais la re-mettre à l'en - droit.

bien! lui dit le roi, Je vais la re-mettre à l'en - droit.

Fin.

(Procédés de Fautenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.)

Paris. — Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins.

CHANSON POPULAIRE

SUR LE FAMEUX LA PALISSE.*

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re et 4e planche, par M. ALÈS. — 2e et 3e planche, par M. PH. LANGLOIS.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Au nombre des plus fameux capitaines qui vers l'an 1515 passèrent les monts avec François Ier, pour envahir le Milanais, on comptait Jacques II De Chabannes, seigneur De La Palice. Issu de l'illustre maison De Chabannes, dont les membres se faisaient remarquer depuis deux siècles par leurs exploits, Jacques II obtint dès l'année 1494 une pension de 1500 livres du roi Charles VIII, en récompense des services qu'il lui avait rendus pendant les guerres d'Italie. Il accompagna ce prince en 1495 dans une expédition de Naples. Sous Louis XII, La Palice concourut à la conquête du duché de Milan, se trouva en 1503 à la bataille de Cérignoles, en 1506 et 1507 à la prise de Bologne et de Gênes, et en 1509 combattit vaillamment à Aiguadel. Le roi l'ayant nommé capitaine de cinq cents hommes d'armes et grand maître de sa maison, La Palice fut encore pourvu du gouvernement du duché de Milan, après la célèbre journée de Ravenne, où il s'était couvert de gloire. Il venait d'être nommé maréchal de France au moment où la bataille de Marignan eut lieu. Il contribua pour une grande part au gain de cette bataille. Ce fut alors que la réputation de La Palice, comme l'un des plus grands capitaines de son temps, s'établit, non seulement en France, mais encore dans les autres pays de l'Europe.

"Les Espagnols l'appelloient souvent, dit Brantôme, el capitan La Paliça, gran mareschal dy Francia. Bel honneur!" Et quelques lignes plus bas : "J'ai veu le portrait du dit M. De La Palice, il monstroit bien ce qu'il estoit, très beau et de très belle façon."

Après avoir concouru en 1521 à repousser l'armée de Charles-Quint, qui se préparait à envahir la France, La Palice retourna en Italie; il se trouva sous Lautrec au malheureux combat de la Bicoque, qui entraîna, avec la défection des Suisses, la perte du Milanais. En 1522, il secourut Fontarabie et délivra cette place près de succomber. Ce fut lui que François Ier chargea de s'emparer du duc De Bourbon, mais le Connétable ne l'attendit pas. La Palice, peu de mois après, le retrouva en Provence où le Connétable cherchait à s'emparer de Marseille. Il le força à lever le siège de cette ville et à se retirer en Italie, non sans avoir atteint son arrière-garde au passage du Var, l'avoir taillée en pièces et poursuivi son armée jusqu'à Nice.

En 1525, François Ier rentra en Italie; il ne manqua pas d'emmener avec lui le maréchal De La Palice. Il y avait plus de trente années que ce vaillant homme de guerre combattait dans ce pays. Il était vieux, rempli d'expérience, mais le roi n'écoutait pas ses conseils et préférait suivre ceux de jeunes favoris plus audacieux. Voici les paroles de Brantôme à ce sujet : "Si le roi François l'eut voulu croire, ensemble M De La Trimouille, Galleace, Saint-Severin et Théodore Trivulsio, il n'eust pas donné la bataille de Pavie. Et tous conseilloient de se retirer à Binasco et lever le siege, dont ils alleguoient force belle raisons. Mais celles de M. De La Palice estoient très belles, que j'ai leues dans le livre espagnol de la vie de M. le marquis De Pescaire : car, disoit-il, l'honneur ou le deshonneur de la guerre ne s'achève jamais avec aucune autre réputation, sinon avec la victoire.... Si que pour changer à cette heure d'advis, de se retirer, tarder et temporiser, l'ennemy se deffera luy-mesmes par faute d'argent que tous crient après, tant ceux de leur armee que dedans Pavye, car resolument si on ne leur donne prestement de l'argent, ou ils feront une révolte et amutinement entre eux si dangereux, que les capitaines auront beaucoup affaire à se sauver d'eux, ou bien ils se retireront tous, qui de çà, qui de là, en leurs pays et maisons."

* On écrit vulgairement *La Palisse*. Les pièces du temps portaient *La Palice*.

Ces conseils ne furent pas écoutés, on livra bataille et l'armée française, comme chacun le sçait, fut détruite, le Roi fait prisonnier. Latremoille, Bonnivet, Chaumont d'Amboise et La Palice se trouvèrent au nombre des morts. Ce dernier, après avoir combattu longtemps, perdit son cheval. Il se jetait à pied au milieu des Suisses, quand le capitaine Castaldo le fit prisonnier. A l'aspect de ce beau vieillard, couvert d'une riche armure, l'Espagnol reconnut que c'était un chef de l'armée, et qu'il pourrait en avoir une bonne rançon ; mais un autre capitaine, appelé Buzarto, survint et prétendit partager cette prise avec Castaldo qui s'y refusa. "Eh bien, dit l'autre, ce ne sera ni pour toi ni pour moi." Et d'un coup d'arquebuse il cassa la tête au malheureux prisonnier : telle fut la mort et telle a été la vie du fameux maréchal De La Palice.

Après la bataille de Pavie, plusieurs chansons populaires furent composées sur cette défaite. Dans l'une de ces chansons on disait :

O la faulse canaille, ils ont le roy trompé,
Au point de la bataille n'ont point voulu frapper,
Le noble roy de France ils ont abandonné.
Monsieur De La Palice, Latrimoille aussi
Estoyent nobles gens d'armes, noblement ont frappé.

Dans une autre chanson l'on trouve :

Monsieur De La Palice est mort,
Mort devant Pavie,
Un quart d'heure avant sa mort
Il étoit encore en vie ! . . .

éloge remarquable et qui rappelle que jusqu'à sa dernière heure le vaillant capitaine a combattu.

Mais dans un noel satyrique, composé sur le malheureux évènement de Pavie, l'on disait :

Helas ! La Palice est mort,
Mort devant Pavie,
Helas ! s'il n'etoit pas mort
Il seroit encore en vie.

et tous les couplets sont dans ce genre, et servirent évidemment de modèle à la chanson populaire que nous reproduisons aujourd'hui. Elle a été publiée deux fois par La Monnoye (Menagiana, t. 3, p. 384, et œuvres mêlées). Ce qui a fait croire à certains critiques qu'il en était l'auteur. Voilà comment la tradition populaire s'est altérée, et comment le souvenir consacré au courage malheureux s'est perdu au milieu d'une parodie.

LE ROUX DE LINCY.

Toutes les chansons de La Palisse publiées jusqu'ici, soit dans les recueils, soit isolément, ne contiennent que 25 ou 26 couplets, nous en avons trouvé 51 dans les Œuvres de La Monnoye. Or voulant donner cette pièce complète, nous transcrivons ci-dessous 12 couplets qui n'ont pu trouver place dans les pages destinées aux gravures.

Au piquet, par tout pays,
Il jouait suivant sa pente,
Et comptait quatre-vingt-dix,
Lorsqu'il faisait un nonante.

Il savait les autres jeux,
Qu'on joue à l'académie,
Et n'était pas malheureux,
Tant qu'il gagnait la partie.

On s'étonne, sans raison,
D'une chose très commune ;
C'est qu'il vendit sa maison :
Il fallait qu'il en eût une.

Il choisissait prudemment
De deux choses la meilleure ;
Et répétait fréquemment
Ce qu'il disait à toute heure

Il fut, à la vérité,
Un danseur assez vulgaire ;
Mais il n'eût pas mal chanté,
S'il avait voulu se taire.

Il eut la goutte à Paris ;
Longtemps cloué sur sa couche,
En y jetant les hauts cris,
Il ouvrait bien fort la bouche.

On raconte, que jamais
Il ne pouvait se résoudre
A charger ses pistolets,
Quand il n'avait pas de poudre.

On ne le vit jamais las,
Ni sujet à la paresse :
Tandis qu'il ne dormait pas,
On tient qu'il veillait sans cesse.

C'était un homme de cœur,
Insatiable de gloire ;
Lorsqu'il était le vainqueur,
Il remportait la victoire.

Les places qu'il attaquait,
A peine osaient se défendre ;
Et jamais il ne manquait
Celles qu'on lui voyait prendre.

Un devin, pour deux testons,
Lui dit d'une voix hardie,
Qu'il mourrait delà les monts,
S'il mourait en Lombardie.

Il y mourut ce héros,
Personne aujourd'hui n'en doute,
Sitôt qu'il eut les yeux clos,
Aussitôt il ne vit goutte.

MONSIEUR DE LA PALISSE.

Messieurs, vous plaît-il d'ouïr
L'air du fameux La Palisse?
Il pourra vous réjouir,
Pourvu qu'il vous divertisse.

La Palisse eut peu de bien
Pour soutenir sa naissance;
Mais il ne manqua de rien,
Dès qu'il fut dans l'abondance.

Bien instruit, dès le berceau,
Jamais, tant il fut honnête,
Il ne mettait son chapeau,
Qu'il ne se couvrît la tête.

Il était affable et doux,
De l'humeur de feu son père,
Et n'entrait guères en courroux
Si ce n'est dans la colère.

Il buvait tous les matins,
Un doigt tiré de la tonne,
Et mangeant chez ses voisins
Il s'y trouvait en personne.

Il voulait dans ses repas
Des mêts exquis et fort tendres,
Et faisait son mardi gras,
Toujours la veille des Cendres.

Ses valets étaient soigneux
De le servir d'andouillettes,
Et n'oubliaient pas les œufs
Surtout dans les omelettes.

De l'inventeur du raisin
Il revérait la mémoire;
Et pour bien goûter le vin
Jugeait qu'il en fallait boire.

Il disait que le nouveau,
Avait pour lui plus d'amorce;
Et moins il y mettait d'eau
Plus il y trouvait de force.

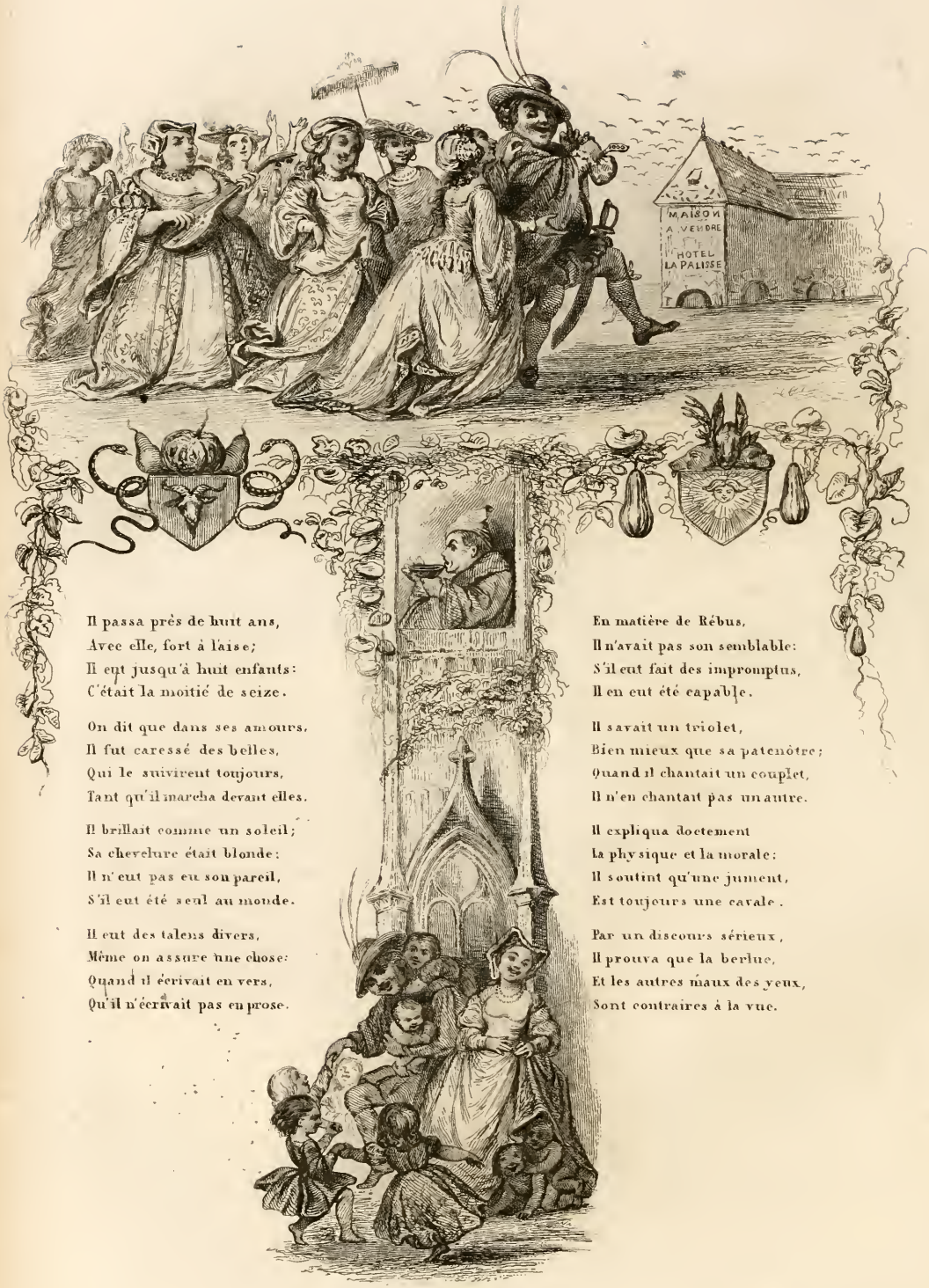
Il consultait rarement
Hyppocrate et sa doctrine,
Et se purgeait seulement
Lorsqu'il prenait médecine.

Il aimait à prendre l'air,
Quand la saison était bonne;
Et n'attendait pas l'hiver,
Pour vendanger en automne.

Il épousa, ce dit-on,
Une vertueuse dame:
S'il avait vécu garçon,
Il n'aurait pas eu de femme.

Il en fut toujours chéri;
Elle n'était point jalouse;
Sitôt qu'il fut son mari
Elle devint son épouse.

D'un air galant et badin,
Il courtisait sa *Caliste*,
Sans jamais être chagrin,
Qu'au moment qu'il était triste.



Il passa près de huit ans,
Avec elle, fort à l'aise;
Il eut jusqu'à huit enfants:
C'était la moitié de seize.

On dit que dans ses amours,
Il fut caressé des belles,
Qui le suivirent toujours,
Tant qu'il marcha devant elles.

Il brillait comme un soleil;
Sa chevelure était blonde:
Il n'eut pas eu son pareil,
S'il eut été seul au monde.

Il eut des talens divers,
Même on assure une chose:
Quand il écrivait en vers,
Qu'il n'écrivait pas en prose.

En matière de Rébus,
Il n'avait pas son semblable:
S'il eut fait des impromptus,
Il en eut été capable.

Il savait un triolet,
Bien mieux que sa patenôtre;
Quand il chantait un couplet,
Il n'en chantait pas un autre.

Il expliqua doctement
La physique et la morale:
Il soutint qu'une jument,
Est toujours une cavale.

Par un discours sérieux,
Il prouva que la berlue,
Et les autres maux des yeux,
Sont contraires à la vue.

Chacun alors applaudit
A sa science inouie:
Tout homme qui l'entendit,
N'avait pas perdu l'ouie.

Il prétendit, en un mois,
Lire toute l'écriture,
Et l'aurait lue une fois,
S'il en eut fait la lecture.

Par son esprit et son air,
Il s'acquit le don de plaire;
Le Roi l'eut fait Duc et Pair,
S'il avait voulu le faire.

Mieux que tout autre il savait
A la cour jouer son rôle:
Et jamais lorsqu'il buvait,
Ne disait une parole.

Lorsqu'en sa maison des champs
Il vivait libre et tranquille,
On aurait perdu son tems,
De le chercher à la ville.

Un jour il fut assigné
Devant son juge ordinaire;
S'il eut été condamné,
Il eut perdu son affaire.

Il voyageait volontiers,
Courant par tout le royaume:
Quand il était à Poitiers,
Il n'était pas à Vendôme.

Il se plaisait en bateau;
Et soit en paix, soit en guerre,
Il allait toujours par eau,
A moins qu'il n'allât par terre.

Un beau jour, s'étant fourré
Dans un profond marécage,
Il y serait demeuré,
S'il n'eut pas trouvé passage.

Il fuyait assez l'excès:
Mais dans les cas d'importance
Quand il se mettait en frais,
Il se mettait en dépense.

Dans un superbe tournoi,
Prêt à fournir sa carrière,
Il parut devant le Roi:
Il n'était donc pas derrière.

Monté sur un cheval noir,
Les dames le reconnurent;
Et c'est là qu'il se fit voir
A tous ceux qui l'apperçurent.

Mais bien qu'il fut vigoureux,
Bien qu'il fit le diable à quatre
Il ne renversa que ceux,
Qu'il eut l'adresse d'abattre.

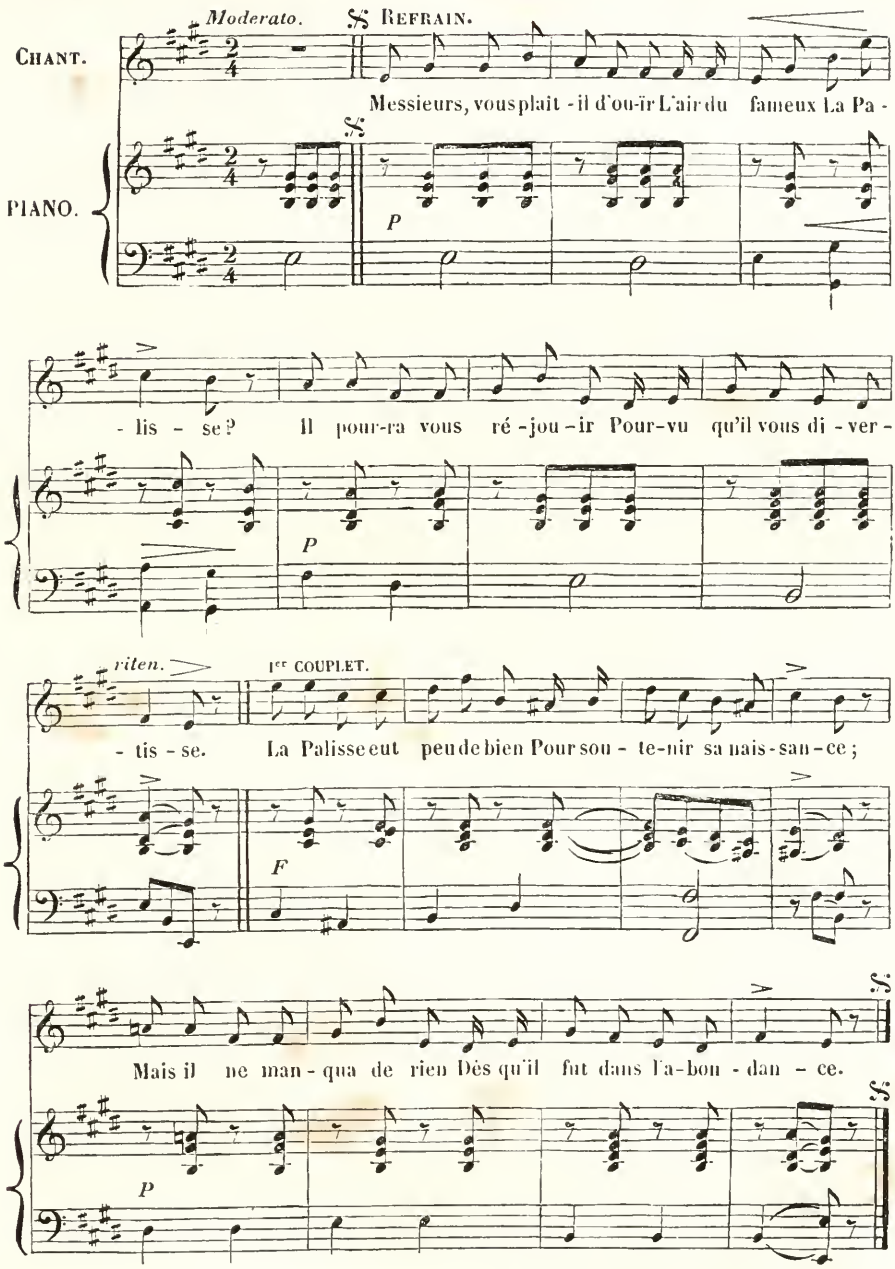
Il fut, par un triste sort,
Blessé d'une main cruelle
On croit, puisqu'il en est mort
Que la plaie était mortelle.

Regretté de ses soldats,
Il mourut digne d'envie;
Et le jour de son trépas
Fût le dernier de sa vie!

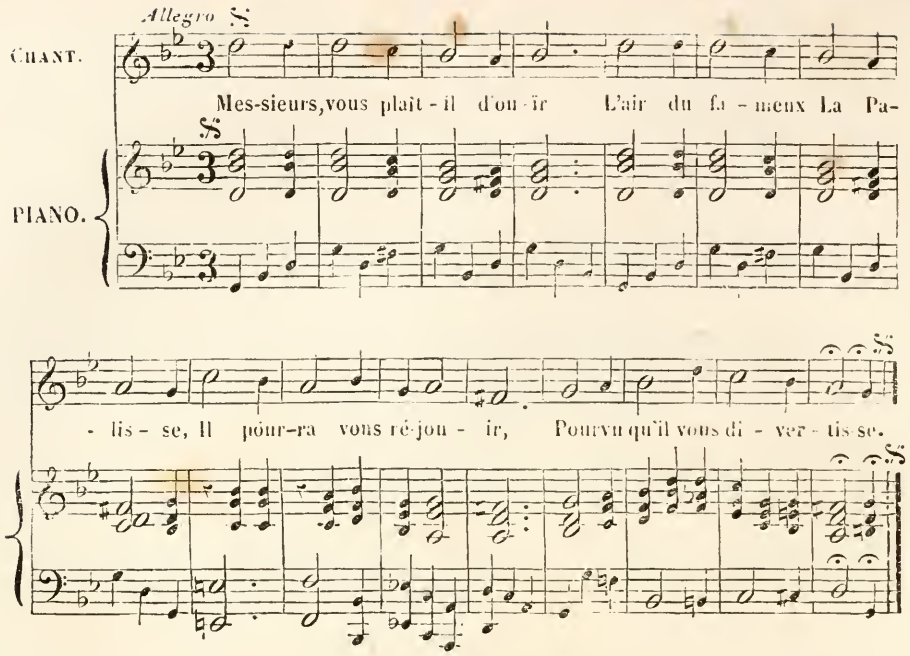
Il mourut le vendredi,
Le dernier jour de son âge:
S'il fut mort le samedi,
Il eut vécu davantage.

J'ai lu dans les vieux écrits;
Qui contiennent son histoire,
Qu'il irait en paradis,
S'il était en purgatoire.

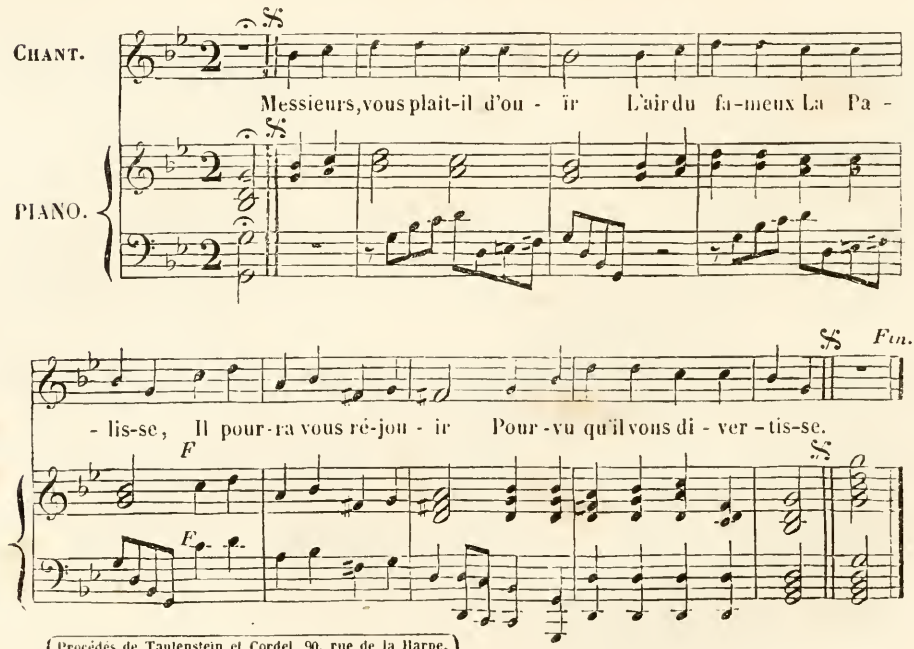
M. DE LA PALISSE, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire (1).



(1) Lorsqu'on revient de la fin au refrain, il vaut mieux chanter de nouvelles paroles; car l'air peut finir à la dernière mesure du refrain aussi bien qu'à la dernière mesure du couplet. On pourrait aussi, après chaque couplet, répeter le refrain avec les mêmes paroles: MESSIEURS, VOUS PLAÎT-IL D'OUIR, etc. Du reste les deux airs suivants appartiennent plus à la chanson de M. DE LA PALISSE.



AIR DIFFÉRENT DE M. LA PALISSE.



(Procédés de Tautenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.)

Paris. — Impr. DONDEY-DUPRÉ, 46, rue Saint-Louis, au Marais.

LA MÈRE MICHEL.

AU CLAIR DE LA LUNE.

LES BOSSUS.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES :

1re PLANCHE par Mme MATTHIEU. — 2e et 3e PLANCHES par M. NARGEOT. — 4e PLANCHE par M. WOLFF.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Il est impossible qu'en passant par mille bouches, les traditions ne soient pas mille fois altérées, et que le texte de nos Chansons populaires ne le soit pas plus que tout autre, en raison de sa vulgarité, puisque le texte des historiens et des poètes l'est souvent, malgré les ressources de l'écriture et de l'imprimerie.

La Mère Michel est chantée de dix façons différentes, nous avons choisi la plus raisonnable, car nous ne croyons pas que la Chanson originale ait fait dire au compère Lustucru après votre chat n'est pas perdu :

Il est dans mon grenier qui fait la chasse aux rats,
Avec sa p'tite épée et son sabre de bois.

Nous ne croyons pas non plus que le poète du Clair de la Lune ait dit, comme les enfants le chantent quelquefois.

J'nouvre pas ma porte,
A un p'tit sorcier,
Qui porte la lune
Dans son tablier.

Il en est de même de la chanson des Bossus, que nous avons entendu estropier de plusieurs manières, et dont nous donnons la meilleure version, puisqu'elle nous a été communiquée par un descendant de l'auteur.

Cet auteur porte un nom célèbre, c'était le neveu du fameux Victorin et poète, Santeul. Il était bossu, et médecin, et devint un des régents de la Faculté de Paris. Il aimait à plaisanter sur son infirmité, et il chanta pour la première fois ses couplets, dans un repas de corps, auquel il avait invité tous les bossus de sa connaissance.

Ce docteur a publié plusieurs ouvrages, un entre autres que l'on dit assez singulier, et qui a pour titre. Des Propriétés de la Médecine, par rapport à la vie civile. Il mourut en 1744, âgé de plus de soixante ans. Sa Chanson date donc du milieu du dernier siècle.

Nous avons placé le premier couplet au centre de la gravure (4e planche de cette livraison). Nous donnons ici les six autres couplets :

Loin qu'une bosse soit un embarras,
De ce paquet on fait un fort grand cas;
Quand un bossu l'est derrière et devant,
Son estomac est à l'abri du vent,
Et ses épaules sont plus chaudement.

On trouve ici des gens assez mal nés
Pour s'aviser d'aller leur rire au nez:
Ils l'ont toujours aussi long que le bec
De cet oiseau que l'on trouve à Quebec;
C'est pour cela qu'on leur doit du respect.

Tous les bossus ont ordinairement
Le ton comique et beaucoup d'agrément.
Quand un bossu se montre de côté,
Il règne en lui certaine majesté,
Qu'on ne peut voir sans en être enchanté.

Si j'avais eu les trésors de Crésus,
J'aurais rempli mon palais de bossus.
On aurait vu près de moi, nuit et jour,
Tous les bossus s'empresser tour à tour,
De montrer leur éminence à ma cour.

Dans mes jardins, sur un beau piédestal,
J'aurais fait mettre un Esope en métal,
Et par mon ordre, un de mes substituts
Aurait gravé près de ses attributs:
Vive la bosse et vivent les bossus.

Concluons donc pour aller jusqu'au bout,
Qu'avec la bosse on peut passer par tout,
Qu'un homme soit ou fantasque ou bourru,
Qu'il soit chassieux, malpropre, malvêtu,
Il est charmant, pourvu qu'il soit bossu.

Quant à nos autres Chansons, nous n'en connaissons pas les auteurs. Elles ont pour héros des personnages sur lesquels on a peu de renseignements. Il y a bien des Mères Michel, des Pierrots et des Lubins! Pour le compère Lustucru, il est connu très anciennement. Lustucru a une certaine célébrité, et même dans le beau siècle de notre littérature, Chapelle, l'ami de Molière, avait trouvé dans un vieil almanach une pièce de vers burlesques, sur le mariage de Lustucru, elle finissait ainsi:

Et le pauvre Lustucru
Trouve enfin sa Lustucrue.

Il est fâcheux que l'on ne nous ait pas conservé cette pièce de vers, qui nous aurait donné des renseignements sur Lustucru: elle est seulement citée par Brossette, dans ses notes sur la 19e épigramme de Boileau.

Dans la comédie du Sot vengé, par Poisson, jouée en 1652, Lusse-tu-cru, avec une orthographe différente, est un personnage mystérieux et imaginaire. M. Ragot parle à Lubin d'une racine qui a le don de corriger les femmes, et de rendre la plus méchante douce comme un mouton.

LUBIN.
Peste! l'admirable racine!
D'où peut venir son origine?

M. RAGOT.
Du pied d'un arbre que j'ai vu,
Qu'avait planté Lusse-tu-cru.

Du reste, Lustucru était un compère. Ce titre équivaut dans la petite classe, à ce qu'on nomme dans la société l'ami de la maison. M. Ragot dit à Lubin, dans la même pièce:

Nos femmes ont d'ordinaire,
Pour notre plus grand ennemi,
Quelque compère ou quelque ami.

Le compère est aussi, dans le peuple, un voisin avec lequel on est familier. Polichinelle a toujours un compère. Le compère Lustucru est donc là comme pour dire: le malin, le gaillard, le bon compagnon Lustucru: comme La Fontaine dit: compère le Renard, compère le Loup.

Dans notre Chanson, le compère Lustucru est ce qu'on appelait alors un rotisseur. C'était dans la rue de la Huchette, au bas du quartier Saint-Jacques, qu'étaient établis ces modestes traiteurs, où les petits bourgeois allaient chercher leur roti tout apprêté, et où il est probable que déjà les matous étaient métamorphosés en lapins, tradition qui s'est conservée jusqu'à nos jours, et qui aurait pu fournir un chapitre de plus à Moncrif, pour son histoire des chats.

Revenons à la Chanson du Clair de la Lune. Nous avons entendu dire que l'air sur lequel on a fait ces paroles était de Lulli. Nous n'avons point de certitude à cet égard; mais cet air, si simple en apparence, est fécond en mélodies, et Boyeldieu en a tiré un grand parti, en s'en servant pour composer de charmantes variations, dans son opéra des Voitures versées. Quant aux acteurs du petit drame, ce sont, dans notre version, un Pierrot et un Lubin. Dans d'autres, au lieu de Lubin, c'est Arlequin. Le nom de Pierrot, personnage de la comédie italienne, a pu faire penser qu'il s'agissait de ces acteurs. C'est ainsi qu'une assez jolie enseigne, qui a passé de la rue Saint-Denis dans la rue Vivienne, représente Arlequin et Pierrot, au clair de la lune. Le Pierrot a pris naissance sur le théâtre de Paris, et il servit à remplacer l'Arlequin balourd, lorsque Dominique eut mis dans son personnage, les pointes et les sallies dont il fit un heureux usage. Un nommé Jareton fut le premier qui se chargea du rôle de Pierrot, il en composa l'habit sur celui du Pulcinella napolitain. Dominique, fils du célèbre acteur de ce nom, débuta en 1717, par le rôle de Pierrot, avant de succéder à son père dans le rôle d'Arlequin. Ce caractère qui manquait au théâtre y resta depuis, et passa ensuite sur celui de l'Opéra-Comique. On a vu Ellevion, jouer Pierrot dans le Tableau parlant: et de nos jours, Debureau s'est fait au Théâtre des Funambules, une réputation dans le rôle de Pierrot des pantomimes. Mais le nom de Pierrot a été donné à des paysans, dans des chansons bucoliques, et dans des églogues. Boileau recommande dans son Art poétique, de ne point rabaisser trop le ton de l'idylle,

Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot, et Philis en Toinon.

Molière, dans le Festin de Pierre, a donné à un paysan le nom de Pierrot.

Il nous resterait à parler de la Mère Michel, mais les recherches les plus scrupuleuses n'ont rien pu nous apprendre sur son compte, si ce n'est qu'elle avait perdu son chat. Je ne sais si c'est sur son aventure, que Radet fit jouer le 11 vendémiaire an IV (3 octobre 1795), le Chat perdu, qui tomba avec fracas, quoique l'auteur eût prévenu le public qu'il ne voulait pas lui vendre chat en poche.

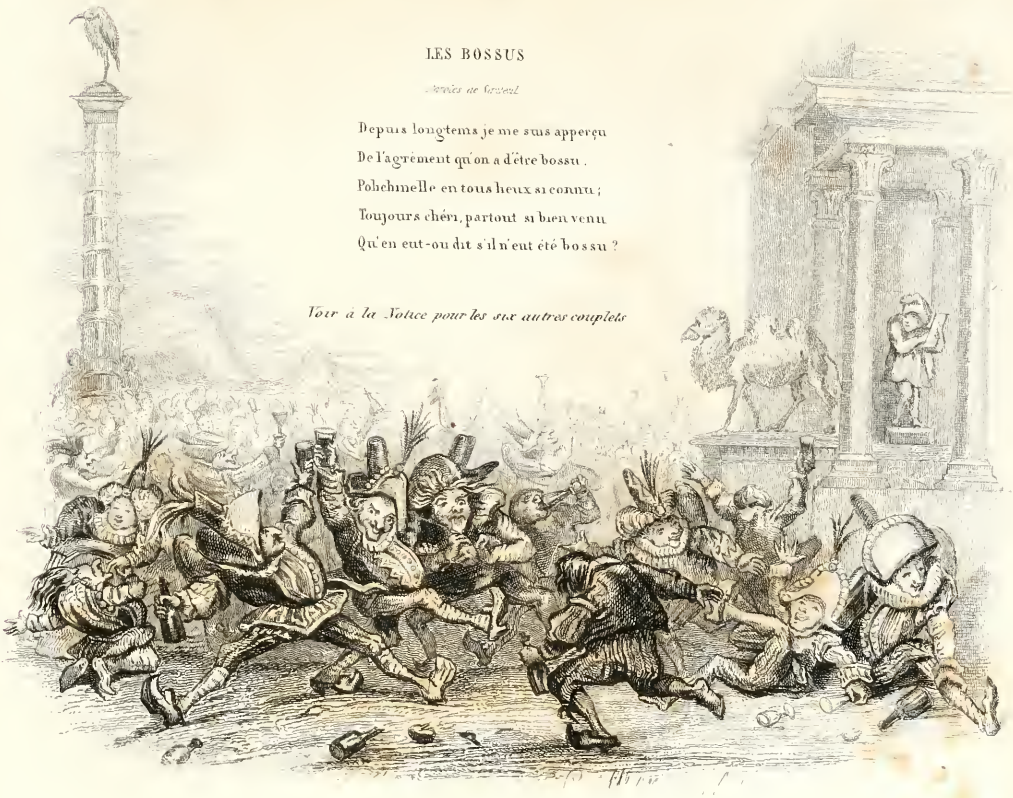
DU MERSAN.

LES BOSSUS

Paroles de Grenet

Depuis longtems je me suis apperçu
De l'agrément qu'on a d'être bossu.
Polichinelle en tous lieux si connu;
Toujours chéri, partout si bien venu
Qu'en eut-on dit s'il n'eut été bossu ?

Voir à la Notice pour les six autres couplets



AU CLAIR DE LA LUNE

Au clair de la Lune,
Mon ami Pierrot,
Prête moi ta plume,
Pour écrire un mot,
Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu,
Ouvre moi ta porte,
Pour l'amour de Dieu.

Au clair de la Lune,
Pierrot répondit:
Je n'ai pas de plume,
Je suis dans mon lit,
Va chez la voisine,
Je crois qu'elle y est:
Car dans sa cuisine,
On bat le briquet.

Au clair de la Lune,
L'aimable Lubin,
Frappe chez la brune;
Ell' répond soudain:
Qui frapp' de la sorte?
Il dit à son tour:
Ouvrez votre porte,
Pour le dieu d'amour.
Au clair de la Lune,
On n'y voit qu'un peu.
On chercha la plume,
On chercha du feu.
En cherchant d'la sorte,
Je n'sais c'qu'on trouva:
Mais j'sais que la porte,
Sur eux se ferma.

LA MÈRE MICHEL.

C'est la mère Michel qui a perdu son chat,
Qui cri par la fenêtre, qu'est c'qui lui rendra.
Et l'compèr' Lustucru qui lui a répondu,
Allez, la mèr' Michel, vot' chat n'est pas perdu.

C'est la mère Michel qui lui a demandé:
Mon chat n'est pas perdu' vous l'avez donc trouvé?
Et l'compèr' Lustucru qui lui a répondu:
Donnez un' récompense, il vous sera rendu.

Et la mère Michel lui dit c'est décidé;
Si vous rendez mon chat, vous aurez un baiser.
Le compèr' Lustucru qui n'en a pas voulu,
Lui dit: pour un lapin votre chat est vendu.

LES BOSSUS, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Allegro.

CHANT.

De-puis longtemps je me suis a - per - çu De l'a-gré-

Gaiment.

PIANO

- ment qu'on a d'ê-tre bos - su. Quand un bos - su l'est derrière et de - vant,

Son es-to-mac est à l'a-bri du vent, Et ses é-pau-les sont plus chaude-ment.

Fin.

AU CLAIR DE LA LUNE (DUO).

Andante.

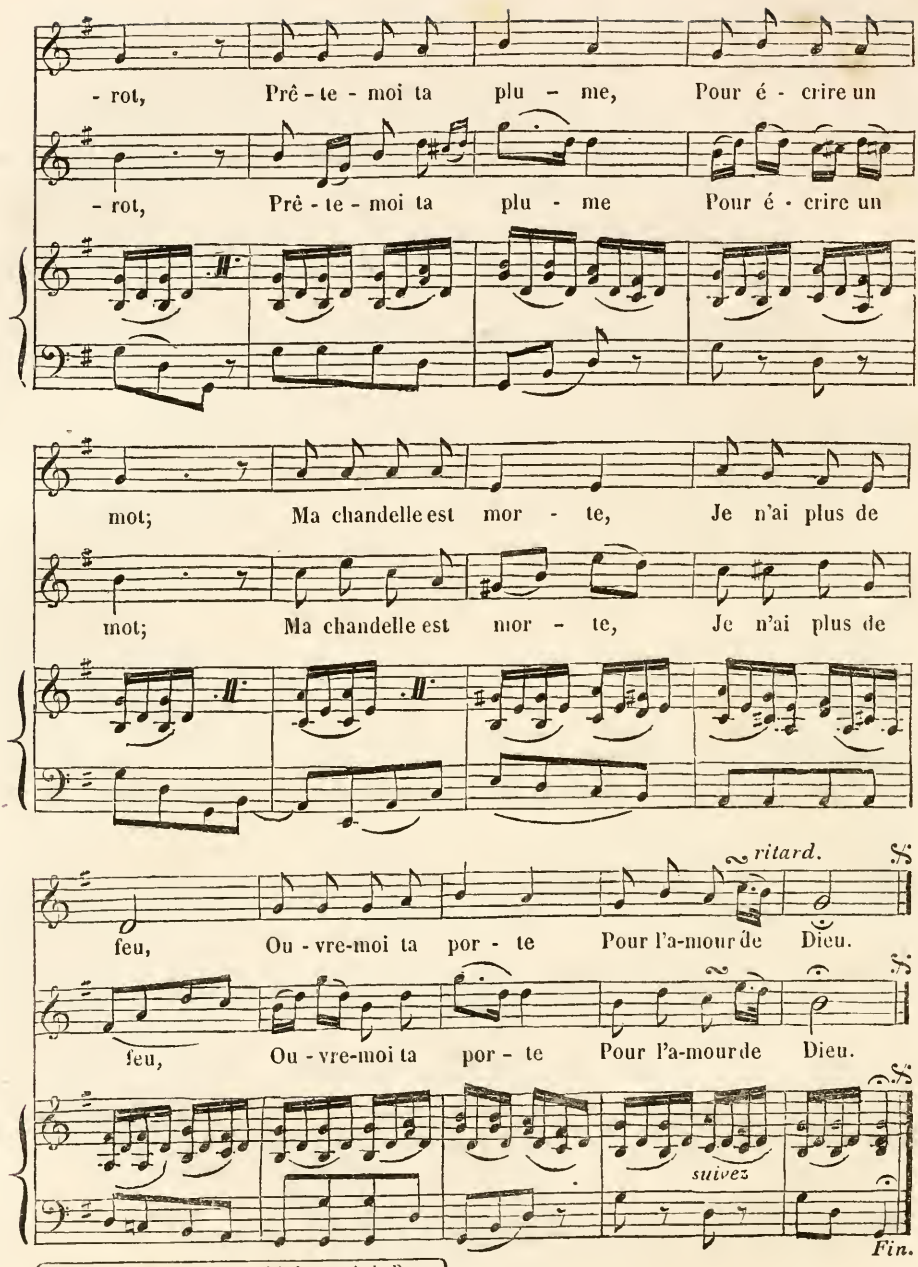
SOPRANO.

Au clair de la lu - ne, Mon a - mi Pier -

TÉNOR.

Au clair de la lu - ne, Mon a - mi Pier -

PIANO.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5.

LA MARGUERITE.

LA VIEILLE.

LE CHEVALIER DU GUET.

RONDES.

DESSINS PAR M. STEINHEIL,

GRAVURES PAR M. WOLFF.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Nous avons déjà publié dans notre 27e Livraison deux Chansons enfantines, afin de donner à notre Recueil un attrait pour tous les âges, et nous avons pris pour épigraphe de notre Notice deux vers d'une jolie romance de Desfontaines, qui se chantait dans l'opéra-comique de l'Aveugle de Palmyre, joué en 1767, et dont la gracieuse musique était due au compositeur Rodolphe, connu par son solfège qui a encore de la réputation :

Des simples jeux de son enfance,
Heureux qui se souvient longtemps!

Nous sommes heureux, en effet, quand nous voyons la jeunesse se livrer aux jeux qui nous rappellent nos premiers plaisirs, ces plaisirs si purs et qui ne laissent après eux aucuns regrets.

Le monde est vieux, et cependant,
Il le faut amuser encor comme un enfant,

a dit le bon La Fontaine, qui fut enfant jusque dans sa vieillesse.

Nous ne devons pas rougir de redevenir enfants avec les enfants pour doubler leurs plaisirs en les partageant. Nous pouvons dire avec Lachaussée :

Ils ne nous sont donnés que pour les rendre heureux!

Nous avons déjà dit que Jean-Jacques Rousseau se plaisait à partager les jeux enfantins. Un homme plus sévère, un grand génie, le célèbre Leibnitz, faisait venir souvent chez lui des enfants, et les excitait à se livrer en sa présence aux amusements de leur âge. Il prenait plaisir à observer leurs jeux, à écouter leurs petits raisonnements, à épier la nature dans les uns et dans les autres, et quand son ame avait joui de ce spectacle innocent, il retournait à ses études abstraites et s'enfonçait dans les profondeurs de la métaphysique.

Le cœur se rajeunit quelquefois à des enfantillages, expression heureuse que nous devons à Montaigne.

Et pourquoi ne pas sourire à ces vieilles Chansons qui racontent des traditions si originales et si fraîches? La Fontaine, qu'il faut toujours citer, ne disait-il pas :

Si Peau-d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

Nous avions promis la Marguerite et le Chevalier du Guet, nous y joignons la Vieille. Déjà,

dans notre première Notice sur les Chansons enfantines, nous avons parlé de LA MARGUERITE, comme d'une gentille ballade qui offre une allégorie chevaleresque toute poétique. Ce nom de Marguerite était fort en honneur, et il fut porté par beaucoup de Princesses, dont la plus célèbre est la Reine de Navarre, sœur de François Ier. Ce nom commun à une femme et à une fleur, et même à une perle (*margarita*), a donné lieu à beaucoup d'allégories délicates. Les Poésies de la Reine de Navarre ont été recueillies sous le titre **des Marguerites de la Marguerite des Princesses**, pour dire les fleurs de la perle des princesses. C'est ainsi que Ronsard, dans son Églogue sur la mort de Marguerite, a dit :

Tu fus la perle et l'honneur
Des princesses de notre âge.

Le **franc cavalier** n'est pas un **franc archer** ou un cavalier de **troupes franches**, c'est un loyal et brave **chevalier**.

La Chanson de LA VIEILLE est une espèce d'Apologue qui ne manque pas de moralité. On y voit une vieille femme qui veut se mêler à la danse des jeunes gens, qui est d'abord repoussée, et que l'on trouve fort aimable quand on croit qu'elle est riche. La vieille est la première dupe de sa folie, puisqu'on la fait tant sauter, **qu'elle meurt en sautillant**; mais le galant est dupe ensuite, lorsque croyant hériter de la vieille, il découvre qu'elle n'avait que **trois liards d'argent**! Il ne sera peut être pas inutile de dire, à propos de **liards**, que cette petite monnaie fut frappée pour la première fois en 1450, par Gigue Liard, maître des monnaies, en Dauphiné, et que Louis XI, parvenu à la couronne, leur conserva le titre de Liard, du nom de son inventeur. On ferait un joli conte de la Chanson de **la Vieille** sur les folles surannées qui veulent avoir des amants, et sur les galants intéressés qui sont punis de leurs spéculations.

LE CHEVALIER DU GUET était l'officier qui commandait le Guet à pied et à cheval de Paris, il se trouve nommé ainsi dès l'an 1254. Il y a encore à Paris la rue et la place du Chevalier du Guet, entre la rue Saint-Denis et la rue Sainte-Opportune, près des Halles; c'était là sans doute que se trouvait la demeure de cet officier. Le Guet de nuit fut établi en France, dès la naissance de la Monarchie. Charlemagne le confirma. son service fut partagé entre les bourgeois et une compagnie moitié à pied, moitié à cheval, entretenue par le Roi, jusqu'au règne de Henri II. Les bourgeois en furent exempts en 1562. Le Guet à pied et à cheval fut seul chargé de la garde de la ville. Louis XIV le doubla en 1667. Le Guet était devenu sous les derniers règnes la moins respectable des autorités, et les libertins et les coureurs de nuit se faisaient un honneur et un plaisir de **battre le Guet**. Il paraît que le **Guet à pied** était d'une nature mélancolique, puisqu'on avait ironiquement surnommé ses soldats, les **Triste-à-pattes**.

Les **Compagnons de la Marjolaine** n'étaient sans doute pas une société en règles, c'est la réunion des jeunes garçons et des jeunes filles qui vont danser dans les prairies où fleurit la marjolaine, dont on connaît la suave odeur, et qui étant cueillie n'est point sujette à se faner ni à se pourrir. Ce qui a fait faire au poète Régnier l'éloge de ces lèvres

Qui respirent un air embaumé d'une haleine
Plus douce que l'œillet et que la marjolaine.

Nous avons en réserve plusieurs gentilles chansonnettes à danser, qui ne dépareront pas notre Recueil; et nous comptons y joindre, pour le varier davantage, quelques unes de ces Chansons dont les nourrices et les bonnes ont bercé notre enfance, et qui sont encore chantées par les mamans dans ces douces heures où elles oublient les bals, les concerts et les spectacles brillants, pour se rappeler auprès de leur petite famille les innocents plaisirs de leur premier âge.

DU MERSAN.

Dans la danse figurée de *la Marguerite*, une jeune fille qui représente la Dame châtelaine se met à genoux, plusieurs autres élèvent sa robe au-dessus de sa tête, ce qui forme une espèce de tour. Celle qui fait le rôle du *Franc Cavalier* fait le tour du rond, en dansant, et chantant *Où est la Marguerite?* Les autres lui répondent: *Elle est dans son château*, etc. Lorsque le Franc Cavalier a pris toutes les jeunes filles, l'une après l'autre, en disant: *J'en abattrai un' pierre*, etc., et que la dernière laisse tomber la robe, la Marguerite se lève et s'enfuit. Les jeunes filles courent après elle, et le jeu finit.

Pour *le Chevalier du Guet*, une bande de jeunes filles se tenant par la main, va en avant et en arrière. Celle qui fait le personnage du *Chevalier*, passe en dansant devant la bande qui l'interroge, et elle répond: *C'est le Chevalier du Guet*, etc. Quand on lui a dit: *En ce cas-là, choisissez*, les jeunes filles élèvent les bras, le Chevalier passe dessous, tantôt devant, tantôt derrière, en examinant les danseuses; il tire par la robe celle qu'il veut choisir et s'enfuit avec elle.

LA MARGUERITE.

Une jeune fille s'avançant

Où est la Marguerite?
Oh! gai oh! gai oh! gai,
Où est la Marguerite,
Oh! gai, franc cavalier.

Les autres entourant la Marguerite, et tenant sa robe au dessus de sa tête

Elle est dans son chateau:
Oh! gai, etc.

La jeune fille.

Ne peut-on pas la voir?
Oh! gai, etc.

Les autres.

Les murs en sont trop hauts
Oh! gai etc.

La jeune fille.

J'en abattrai un pierre.
Oh! gai, etc

Elle emmène avec elle une des jeunes filles.

Les autres

Un pierre ne suffit pas.
Oh! gai, etc.

La jeune fille.

J'en abattrai deux pierres
Oh! gai, etc.

Elle emmène une autre personne

Les autres

Deux pierres ne suffisent pas
Oh! gai, etc

La jeune fille.

J'en abattrai trois pierres
Oh! gai, etc.

Même jeu et même réponse jusqu'à ce que toutes les jeunes filles soient emmenées par la première fille qui reste tient la robe

La 1ère jeune fille, sans chanter.

Qu'est ce qu'il y a la dedans?

Réponse

Un petit paquet de linge à blanchir.

La jeune fille.

Je vais chercher mon petit couteau, pour le couper

LA VIEILLE.

A Paris, dans une ronde,
Composée de jeunes gens,
Il se trouva une vieille,
Agée de quatre vingts ans!
Ah! la vieille, la vieille, la vieille,
Qui croyait avoir quinze ans.

Il se trouva une vieille,
Agée de quatre vingts ans.
Elle choisit le plus jeune,
Qui était le plus galant.
Ah! la vieille, etc

Elle choisit le plus jeune,
Qui était le plus galant.
Va-t'en, va t'en bonne vieille,
Tu n'as pas assez d'argent.
Ah! la vieille, etc

Va-t'en, va-t'en bonne vieille,
Tu n'as pas assez d'argent,
Si vous saviez c'qu'a la vieille
Vous n'en diriez pas autant.
Ah! la vieille, etc

Si vous saviez c'qu'a la vieille
Vous n'en diriez pas autant.
Dis nous donc ce qu'a la vieille?
Elle a dix tonneaux d'argent
Ah! la vieille, etc

Dis nous donc ce qu'a la vieille?
Elle a dix tonneaux d'argent.
Reviens, reviens bonne vieille,
Marions nous promptement.
Ah! la vieille etc

Reviens, reviens bonne vieille.
Marions nous promptement.
On la conduit au notaire:
Mariez-moi cette enfant.
Ah! la vieille, etc

On la conduit au notaire;
Mariez-moi cette enfant.
Cette enfant, dit le notaire,
Elle a bien quatre vingts ans.
Ah! la vieille etc

Cette enfant, dit le notaire,
Elle a bien quatre vingts ans.
Aujourd'hui le mariage
Et demain l'enterrement.
Ah! la vieille, etc

Aujourd'hui le mariage
Et demain l'enterement.
On fit tant sauter la vieille
Qu'elle est morte en sautillant.
Ah! la vieille etc

On fit tant sauter la vieille
Qu'elle est morte en sautillant
On regarde dans sa bouche,
Elle n'avait que trois dents.
Ah! la vieille, etc

On regarde dans sa bouche,
Elle n'avait que trois dents.
Un qui branle, une qui hoche,
L'autre qui s'envole au vent.
Ah! la vieille, etc

Un qui branle, une qui hoche,
L'autre qui s'envole au vent.
On regarde dans sa poche
Elle n'avait qu'trois hards d'argent.
Ah! la vieille, etc

On regarde dans sa poche,
Ell n'avait qu'trois hards d'argent,
Ah! la vieille, la vieille, la vieille,
Avait trompé le galant.

LE CHEVALIER DU GUET.

Une bande de jeunes filles.

Qu'est-c' qui passe ici, si tard,
Compagnons de la Marjolaine,
Qu'est c qui passe ici, si tard,
Gai, gai, Dessus le quai ?

Une jeune fille representant Le Chevalier.

C'est le chevalier du Guet,
Compagnons de la Marjolaine,
C'est le chevalier du Guet,
Gai, gai, Dessus le quai

La Bande

Que demande le chevalier ?
Compagnons, etc

Le Chevalier

Une fille à marier.
Compagnons, etc

(Le même refrain à chaque couplet

La Bande

N'y a pas d'fille à marier.

Le Chevalier

On m'a dit qu'vous en aviez.

La Bande

Ceux qui l'ont dit, s'sont trompés.

Le Chevalier

Je veux que vous m'en donniez.

La Bande

Sur les une heur' repassez.

Le Chevalier

Les une heure sont bien passées.

La Bande

Sur les deux heur's repassez.

(On augmente à volonté le nombre des heures)

Le Chevalier

J'ai bien assez repassé.

La Bande

En ce cas là, choisissez.

Imp^ie de Chardon aîné et fils, 30, r. Hautefeuille Paris

LA MARGUERITE.

Allegro.

CHANT.

Où est la Mar-gue - ri - te? Oh! gai, oh! gai, oh!

PIANO.

p

gai! Où est la Mar-gue - ri - te? Oh! gai, franc ca - va - lier. Elle

2e COUPLET.

Fin.

LA VIEILLE.

Allegro.

CHANT.

A Pa - ris, dans un-ne ron-de, Com-po - sé' de jeu-nes

PIANO.

ped. dol.

gens, Il s'y trou-va u - ne vieil-le, Qui a - vait qua-trevingts-ans. Oh! la

2e COUPLET.

vieil-le, la vieil-le, la vieil-le, Qui cro - yait a-voir quinze ans. El - le

Fin.

LE CHEVALIER DU GUET.

Allegro.

CHANT.

Qu'est-c' qui passe i - ci si tard, Com-pa-gnons de la Mar-jo-

PIANO.

(*)

2e COUPLET.

- laî - ne, Qu'est-c' qui passe i - ci si tard, Gai! gai! Dessus le quai? C'est le

Fin.

(*) VARIANTE.

tard, Des- sus le quai?

On finit souvent cette Ronde comme dans cette *Variante.*

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5.

GIROFLÉ, GIROFLA.

IL ÉTAIT UN' BERGÈRE.

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHE PAR M. DANOIS. — 2e ET 3e PLANCHE PAR M. NARGEOT.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Des simples jeux de son enfance.
Heureux qui se souvient longtemps

De tous les plaisirs purs, le plus vif est sans contredit celui des amusements qui ont charmé notre jeune âge. Qui de nous ne s'est pas arrêté dans les promenades et dans les jardins publics, devant ces groupes où de gracieuses jeunes filles se livrent à leur insouciante gaîté? Au milieu des fleurs, des oiseaux, vives comme les uns, fraîches comme les autres, leur tourbillon folâtre charme la vue, appelle le sourire et émeut doucement le cœur. Un des plaisirs de Jean-Jacques Rousseau était celui de contempler ces scènes enfantines.

La tradition orale, qui a sauvé de l'oubli les chants des premiers poètes avant que l'écriture fût inventée, qui dans nos villages a conservé les Romances, les Complaintes, les Chansons, parmi les paysans qui n'ont jamais su lire; la tradition orale a seule transmis de génération en génération, aux jeunes filles que rassemblent d'innocentes récréations, les chansonnettes qui accompagnent leurs danses, et les petites scènes chorégraphiques dont se composent leurs jeux.

On a négligé jusqu'ici de transcrire ces joyeuses annales d'une poésie bien naïve, mais dont le caractère est piquant et curieux. Quels sont les poètes qui ont improvisé ces Chansons, ou qui les ont élaborées dans le silence du cabinet? Hélas! la plupart de ces petits poèmes sont le chef-d'œuvre d'un inconnu : ils mériteraient cependant autant de commentaires que la fameuse Chanson :

L'autre jour, Colin malade,
Dedans son lit,

illustrée par le savant docteur Mathanasius (Thémiseul de Saint-Hyacinthe).

Les Chansons enfantines sont presque toutes de petits drames qui rappellent l'enfance de la Comédie. C'était sous la feuillée, et dans la joie des Vendanges, que les poètes de la Grèce jouèrent les scènes qui prirent dans la suite une forme théâtrale et devinrent des pièces régulières. Les paysans de l'Attique dansèrent aux Chansons, comme ceux de nos provinces y dansent encore, comme ceux de la Normandie dansèrent dans le Val-de-Vire aux gais refrains d'Olivier Basselin, le père du Vaudeville. Les Chansons de ce joyeux foulon ne furent pas écrites, ce ne fut qu'un siècle après sa mort, que Jean Le Houx, avocat de Vire, les recueillit et les fit imprimer vers 1576.

Parmi les Chansons enfantines que dansent encore nos jeunes filles, il y en a probablement de fort anciennes. Quelques unes semblent faire allusion à des évènements historiques, ou à des traditions locales. D'autres sont des espèces de Ballades. En effet, dans son origine, la Ballade était une Chanson composée pour l'accompagnement de la danse, c'était la ballata italienne ou provençale. On appelle encore, dans plusieurs villages, Ballade, le jour de la fête du patron, parce qu'on y danse, qu'on y fait le bal

La Ballade, en changeant de forme et en cessant d'être un chant lyrique, dans la poésie française, où elle tint sous nos premiers poètes et pendant plus d'un siècle une place importante, conserva pourtant le refrain obligé. Depuis, elle est devenue en Angleterre et en Allemagne un récit poétique, affecté surtout aux sujets merveilleux ou mélancoliques. En France, les Ballades ont passé de mode, on a oublié celles de Marot, de Benserade et de Cottin, et on confirme le jugement de Molière, qui dit, dans les *Femmes savantes* :

> La Ballade, à mon sens, est une chose fade.

Mais l'ancienne Ballade, la Ballade primitive, s'est conservée dans les Chansons de village et dans les Chansons enfantines. C'est une très jolie Ballade que celle-ci :

> Où est la Marguerite?
> Oh! gai, oh! gai, oh! gai!
> Où est la Marguerite?
> Oh! gai, Franc Cavalier.
>
> Elle est dans son château, Oh! gai, etc.
>
> Ne peut-on pas la voir? Oh! gai, etc.
>
> Les murs en sont trop hauts, Oh! gai, etc.
>
> J'en abattrai un' pierre, Oh! gai, etc.

Le Franc Cavalier détache l'une après l'autre toutes les jeunes filles qui entourent et gardent la Marguerite. Celle-ci est enveloppée de sa robe qui lui cache même la figure, le Franc Cavalier la menace de son petit couteau; la Marguerite s'enfuit, et le Franc Cavalier court après elle; s'il l'attrape, il l'embrasse. N'y a-t-il pas dans ce petit drame une jolie allégorie chevaleresque?

Quelle peut être l'origine de *La Tour prends garde de te laisser abattre* : petit drame dans lequel ceux qui assiègent la Tour vont invoquer le duc de Bourbon pour la détruire?

D'où vient *le Chevalier du Guet, qui passe si tard sur le quai et qui demande une fille à marier*?

Il est à remarquer que dans ces Ballades, chaque couplet n'est composé que d'un vers et du refrain, qu'elles sont toutes dialoguées, et que le refrain invite à la danse. Quant à la rime, elle n'est jamais riche, elle ne donne pas même à l'oreille un son satisfaisant, et dément ce qu'en a dit Boileau :

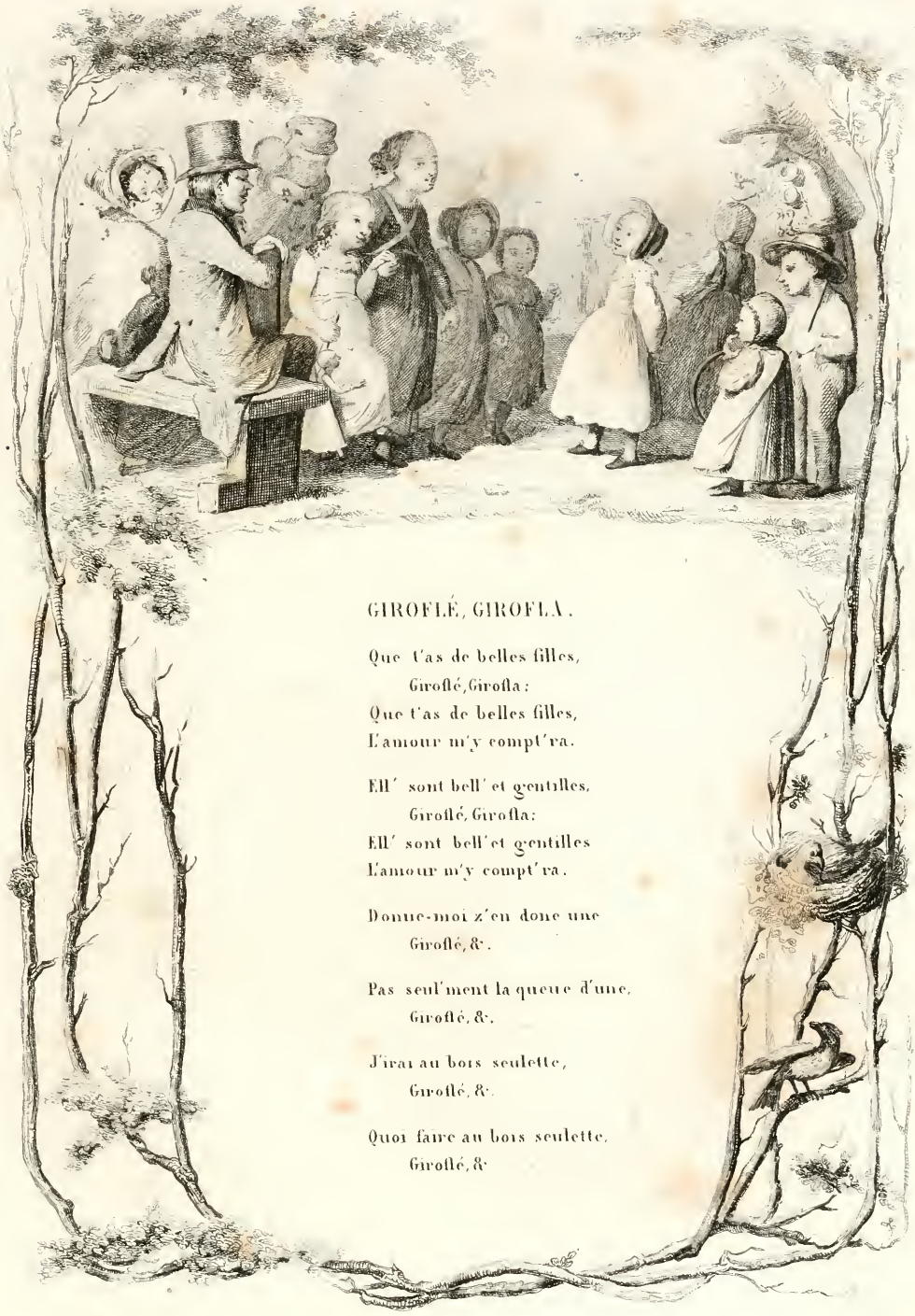
> La Ballade asservie à ses vieilles maximes,
> Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes

mais il parlait de la Ballade de son temps, et dans celles dont nous parlons, nous retrouvons toujours le refrain qui en est la partie essentielle. Ces refrains se sont longtemps conservés dans nos Vaudevilles, et constituaient l'esprit de ceux de Lesage, Fuselier, Piron, et des premiers créateurs de ce genre au Théâtre, qui faisaient une pointe épigrammatique avec le *Landeriri, Landerirette; Laire la laire lan laire; Oh! oh! Tourelouribo.*

Les deux Chansons que nous avons choisies, parmi celles dont un jour nous formerons peut-être un recueil curieux pour la littérature naïve, sont : *Que t'as de belles filles*, *Giroflé, Girofla*, et *Il était un' Bergère, et ron, ron, ron, petit Patapon*. Nous pourrons les accompagner de scolies et de commentaires aussi scientifiques et aussi intéressants que ceux que l'on a faits sur les poésies de nos anciens troubadours; mais cette science serait ici fort inutile à nos jeunes et gentilles lectrices, qui aimeront bien mieux ne trouver dans ces Chansons que l'occasion de les chanter et de les danser.

DU MERSAN.

NOTA. La Chanson *Il était un' Bergère*, est une *Ronde* qui se chante et se danse tout simplement en se tenant par la main et en tournant. *Giroflé, Girofla* est une *Ballade*, une danse figurée, dans laquelle il y a une action. Une bande de jeunes filles se tient par la main, la plus grande est au milieu et conduit *le chœur*. Une jeune fille seule vient au devant de la bande en chantant : *Que t'as de belles Filles*, etc., et se recule après son couplet. Celle qui mène la bande s'avance alors en chantant : *Ell' sont bell' et gentilles*, etc. et se recule, toujours en dansant. Le même jeu se renouvelle à chaque couplet, où l'interlocuteur s'avance et se recule. Au dernier couplet : *Si le Diable t'y rencontre? — Je lui ferai les cornes*: la jeune fille, en faisant les cornes avec ses doigts, prend une grosse voix, et fait peur à la petite troupe, qui se débande et s'enfuit. Le jeu finit par ce lazzi qui en est le dénouement.



GIROFLÉ, GIROFLA.

Que t'as de belles filles,
Girofle, Girofla:
Que t'as de belles filles,
L'amour m'y compt'ra.

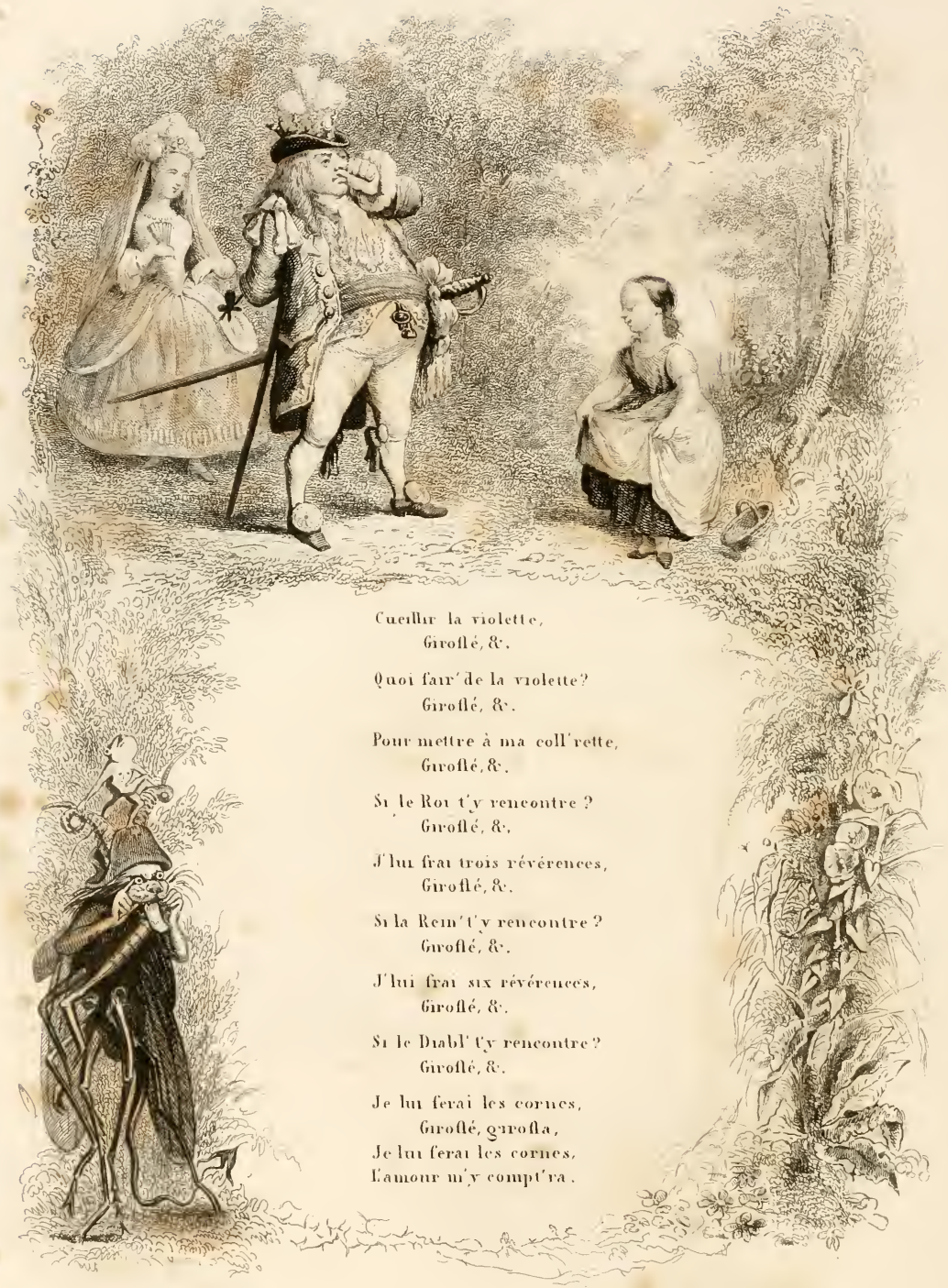
Ell' sont bell' et gentilles,
Girofle, Girofla:
Ell' sont bell' et gentilles
L'amour m'y compt'ra.

Donne-moi z'en donc une
Girofle, &c.

Pas seul'ment la queue d'une,
Girofle, &c.

J'irai au bois seulette,
Girofle, &c.

Quoi faire au bois seulette,
Girofle, &c.



Cueillir la violette,
Giroflé, &.

Quoi fair' de la violette?
Giroflé, &.

Pour mettre à ma coll'rette,
Giroflé, &.

Si le Roi t'y rencontre?
Giroflé, &.

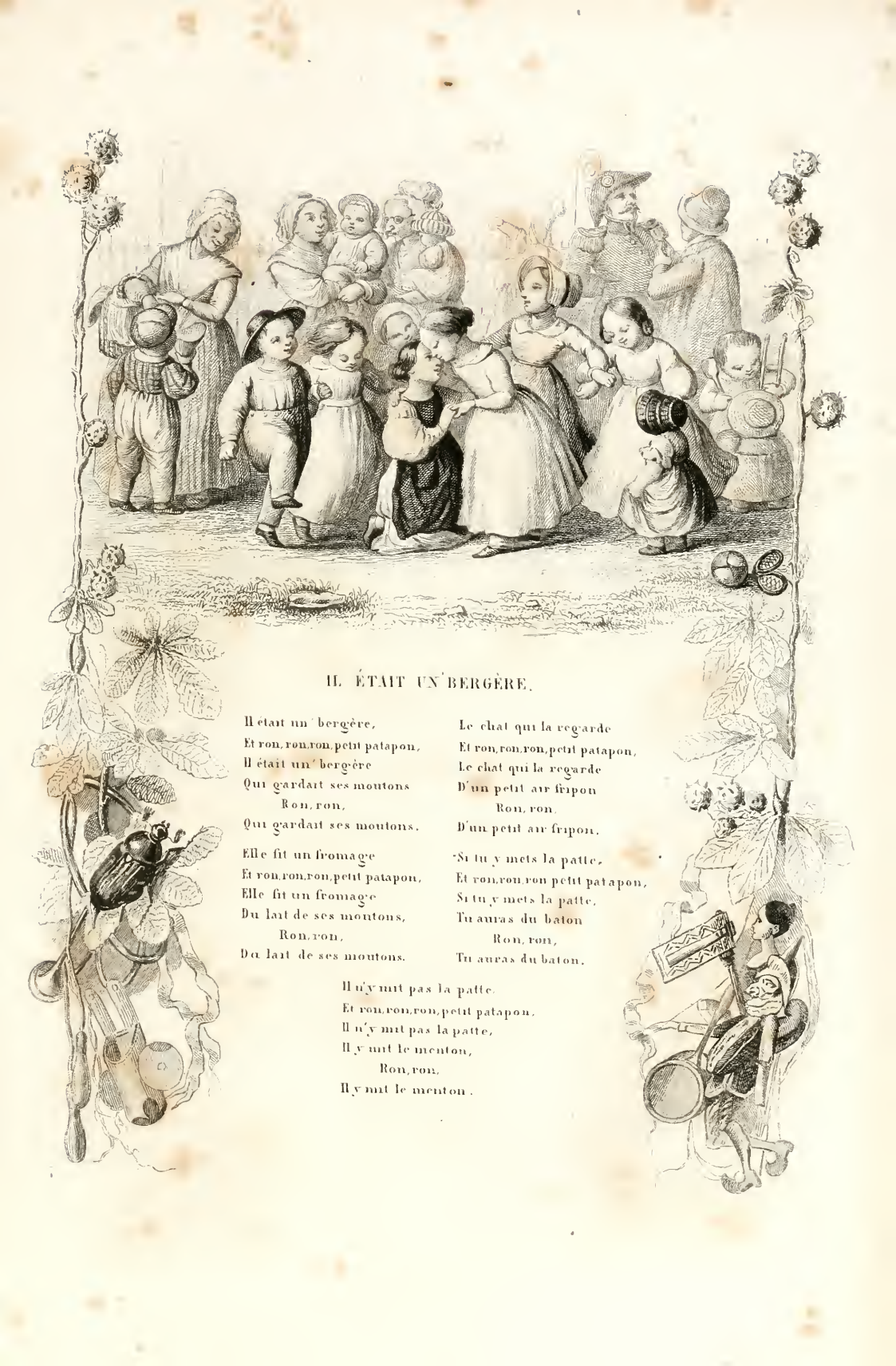
J'lui frai trois révérences,
Giroflé, &.

Si la Rein' t'y rencontre?
Giroflé, &.

J'lui frai six révérences,
Giroflé, &.

Si le Diabl' t'y rencontre?
Giroflé, &.

Je lui ferai les cornes,
Giroflé, girofla,
Je lui ferai les cornes,
L'amour m'y compt'ra.



IL ÉTAIT UN BERGÈRE.

Il était un bergère,
Et ron, ron, ron, petit patapon,
Il était un bergère
Qui gardait ses moutons
Ron, ron,
Qui gardait ses moutons.

Elle fit un fromage
Et ron, ron, ron, petit patapon,
Elle fit un fromage
Du lait de ses moutons,
Ron, ron,
Du lait de ses moutons.

Le chat qui la regarde
Et ron, ron, ron, petit patapon,
Le chat qui la regarde
D'un petit air fripon
Ron, ron,
D'un petit air fripon.

Si tu y mets la patte,
Et ron, ron, ron petit patapon,
Si tu y mets la patte,
Tu auras du baton
Ron, ron,
Tu auras du baton.

Il n'y mit pas la patte,
Et ron, ron, ron, petit patapon,
Il n'y mit pas la patte,
Il y mit le menton,
Ron, ron,
Il y mit le menton.

La bergère en colère
Et ron, ron, ron, petit patapon,
La bergère en colère
Tua son p'tit chaton
Ron, ron,
Tua son p'tit chaton.

Elle fut à confesse
Et ron, ron, ron, petit patapon,
Elle fut à confesse
Pour obtenir pardon
Ron, ron,
Pour obtenir pardon.

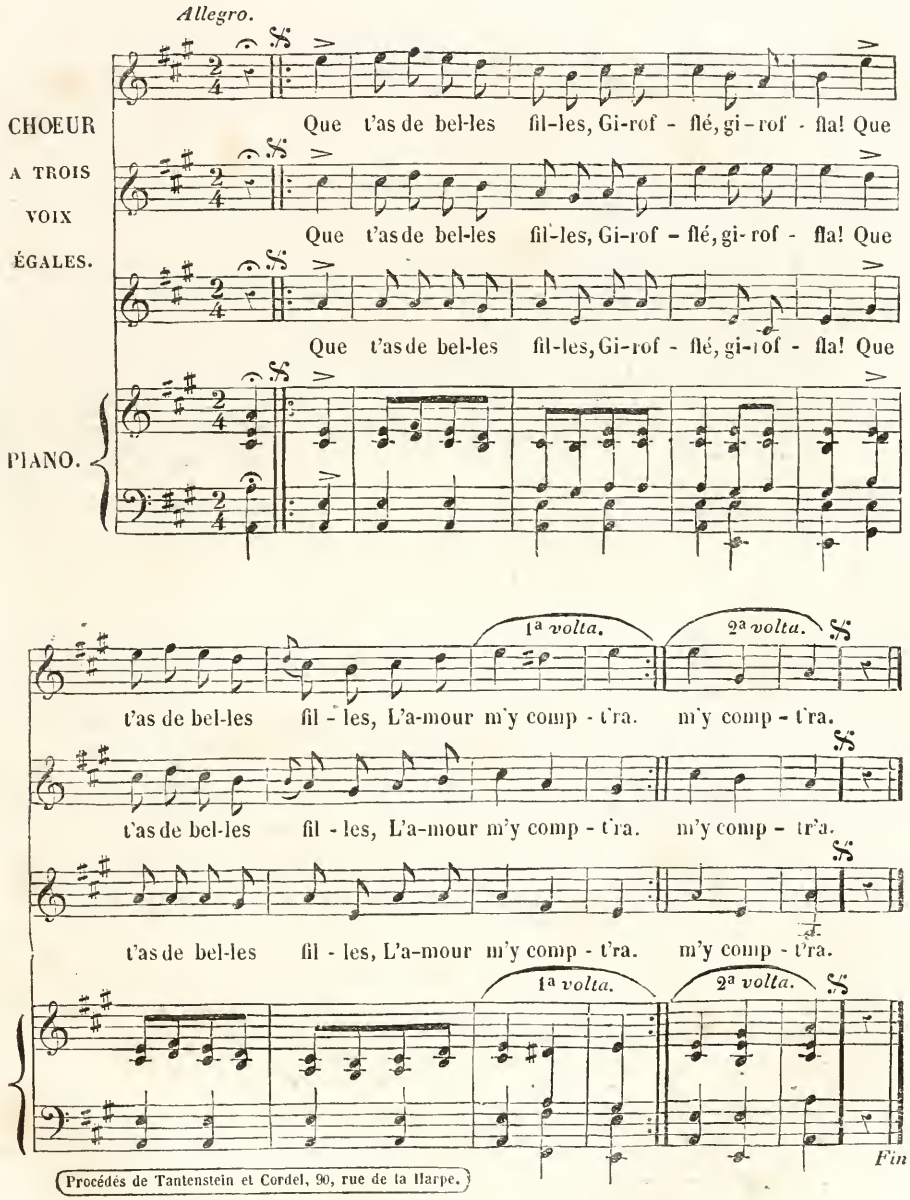
-Mon père, je m'accuse
Et ron, ron, ron, petit patapon,
Mon père, je m'accuse
D'avoir tué mon chaton
Ron, ron,
D'avoir tué mon chaton.

-Ma fill' pour pénitence
Et ron, ron, ron, petit patapon,
Ma fill' pour pénitence
Nous nous embrasserons
Ron, ron,
Nous nous embrasserons.

-La pénitence est douce
Et ron, ron, ron, petit patapon,
La pénitence est douce
Nous recommencerons
Ron, ron,
Nous recommencerons.

Imp.ie de Chardon aîné et fils 30 r. Hautefeuille Paris

IL ÉTAIT UNE BERGÈRE, avec accompag. de piano, par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire (1).



(1) Air composé en 1650. — D'abord trois voix seules entonnent l'air en trio, puis toutes les voix le reprennent en chœur et vont à la *seconda volta* ; pour finir une voix seule peut chanter aussi la première partie.

GIROFLÉ, GIROFLA, avec accompag. de piano par M. H. COLET, profess. d'harmonie au Conservatoire.

Allegro

SOPRANO.

Il é - tait un' ber-gè - re, Et ron, ron, ron, Petit pa-ta-pon, Il

TÉNORE.

Il é - tait un' ber-gè - re, Et ron, ron, ron, Petit pa-ta-pon, Il

BASSE.

Il é - tait un' ber-gè - re, Et ron, ron, ron, Petit pa-ta-pon, Il

PIANO.

DEUXIEME COUPLET.

é - tait un' ber-gè - re Qui gardait ses moutons, Ron, ron, Qui gardait ses moutons. El -

é - tait un' ber-gè - re Qui gardait ses moutons, Ron, ron, Qui gardait ses moutons. El -

é - tait un' ber-gè - re Qui gardait ses moutons, Ron, ron, Qui gardait ses mou-tons. El -

Fin.

Paris. Imprimerie de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5

LA MÈRE BONTEMPS.

LA TOUR-PRENDS-GARDE.

DESSINS PAR M. STEINHEIL,

GRAVURES PAR M. NARGEOT.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

On appelle toujours Bon Temps, le temps passé. C'est comme l'Age d'Or, dont Gresset dit si bien :

J'ouvre les fastes sur cet âge,
Je n'y trouve que des regrets :
Tous ceux qui m'en offrent l'image,
Se plaignent d'être nés après.

La Mère Bontemps est une vieille; c'est une femme du bon vieux temps : mais sa philosophie est douce, car elle engage la jeunesse à se réjouir et à profiter du printemps de la vie. Elle pense comme maître François Rabelais, qui nous dit dans son vieux langage :

Le Mal-Temps passe, et retourne le Bon,
Tandis qu'on trinque autour d'un gras jambon.

Ce thème a été souvent brodé, et Molière qui, dans les divertissements de ses pièces, a fait quelquefois de petites odes dignes d'Horace, a placé dans un joli intermède du Malade Imaginaire, cette chanson gracieuse qui ressemble à celle de la Mère Bontemps :

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse :
Donnez vous à la tendresse :
Ne perdez point de précieux instants.
La beauté passe,
Le temps l'efface,
L'âge de glace
Vient à sa place.
Profitez du printemps.

La Mère Bontemps doit être de la famille de Roger-bon-Temps. Si l'on en croit les étymologistes, ce nom fut pris par le poète Roger de Collery, qui vivait en 1538, et qui était secrétaire de Jean Baillet, évêque d'Auxerre. Comme la gaîté forme le caractère de ses poésies, on a présumé que de là, on a depuis appelé Roger-bon-Temps, tout homme qui ne cherche qu'à se divertir et à se donner du bon temps.

D'autres prétendent que ce proverbe vient d'un seigneur Roger, de la maison de Bontemps, dans le Vivarais, homme fort estimé de son vivant, pour sa valeur, sa belle humeur et son goût pour la bonne chère.

Nos vieux poètes ont beaucoup célébré le bon temps, et la plus jolie pièce sur ce sujet, est sans contredit celle de Martial d'Auvergne, mort en 1508. Cette pièce, à cela près de quelques mots et de quelques tournures qui ont vieilli, serait encore une des plus jolies chansons qu'on puisse faire aujourd'hui. Elle vaudra bien les lignes dont je grossirais cette Notice, et je crois enrichir notre Recueil en l'y transcrivant, avec les légères modifications qui l'ajustent aux règles de notre rime et de notre poésie :

1. Chacun vivait joyeusement
Selon son état, son ménage,
L'on pouvait partout surement,
Labourer dans son héritage,
Si hardiment que nul outrage,
Nul chagrin, n'eussent été faits,
Sous peine d'encourir dommage.
Hélas! le bon temps que j'avais,

2. De paix et de tranquillité,
Lors on était en sauve garde.
Justice avait autorité.
De nul danger on n'avait garde.
Près du riche, l'ame gaillarde,
Fier, quoique pauvre, je marchais,
Sans redouter la hallebarde.
Hélas! le bon temps que j'avais.

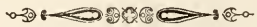
3. Il n'était en cette saison,
De loger par fourriers, nouvelles:
Ni chez nous mettre garnison;
Mais faire chère des plus belles.
Prendre à deux mains grandes bouteilles,
Manger bien chaud, boire bien frais,
Et chanter sous les vertes treilles.
Hélas! le bon temps que j'avais.

4. Hé! croyez vous qu'il faisait bon
En ces beaux prés, à table ronde,
A voir le beau, le gras jambon,
La sauce en écuelle profonde,
Deviser de Margot la blonde;
Et puis danser sous la seulsais,
Il n'était autre joie au monde.
Hélas! le bon temps que j'avais.

5. Du temps du feu roi trépassé,
On ne volait point par la ville.
Je n'étais point éclaboussé
Par des gens d'humeur incivile.
Les sergents, trottant à la file,
Ne demandaient point où j'allais,
Je marchais, gai, libre et tranquille.
Hélas! le bon temps que j'avais.

Le roi que regrette Martial était Charles VII, et il écrivait sous Louis XI, ce qui était assez tardi, car l'apologie du règne précédent était la critique de celui où il vivait.

L'éloge du temps passé se fait toujours aux dépens du temps présent. DU MERSAN.



Pour nos jeunes abonnées, nous joignons à la ronde de la **Mère Goutemps** le jeu de la **Tour-prends-Garde**, dont toute notre érudition n'a pas pu nous faire découvrir l'origine. Le nom du Duc de Bourbon, nous avait fait penser à l'aller chercher du temps de François Ier, où ce Connétable se rendit malheureusement célèbre. Ne serait-ce point une ironie contre ce traître que l'on irait chercher pour abattre la Tour où le Roi chevalier est retenu prisonnier? Des savants plus habiles que nous ont souvent fait des conjectures plus absurdes.

Du reste, nous allons expliquer, à défaut de l'origine de ce jeu, la manière dont il s'exécute. C'est une sorte de petit drame, dont les personnages sont: **le Duc de Bourbon, son Fils, un Colonel, un Capitaine, des Soldats, et deux Demoiselles qui représentent la Tour.**

Les deux jeunes Filles figurent la Tour, elles se tiennent par les mains. — Le Duc est assis, son Fils est près de lui; il est entouré de ses Gardes. — Le Colonel et le Capitaine se promènent devant la Tour, en chantant:

Le Capitaine et le Colonel.
La Tour prends garde (bis)
De te laisser abattre.
La Tour.
Nous n'avons garde (bis)
De nous laisser abattre.
Le Colonel.
J'irai me plaindre (bis)
Au Ducque de Bourbon.

La Tour.
Va t'en te plaindre (bis)
Au Ducque de Bourbon.

Le Colonel et le Capitaine,
mettant un genou en terre devant le Duc.
Mon Duc, mon Prince (bis)
Je viens me plaindre à vous.

Le Duc.
Mon Capitaine, mon Colonelle
Que me demandez-vous?
Le Colonel et le Capitaine.
Un de vos Gardes (bis)
Pour abattre la Tour.
Le Duc, à un de ses Gardes.
Allez, mon Garde, (bis)
Pour abattre la Tour.

Le Garde se joint aux deux Officiers, qu'il suit, et l'on marche autour de la Tour, en chantant.

La Tour prends garde, &c.
La Tour.
Nous n'avons garde, &c.

Les Officiers et le Garde,
revenant au Duc.
Mon Duc, mon Prince, (bis)
Je viens à vos genoux.

Le Duc.
Mon Capitaine, mon Colonelle, &c.
Les Officiers et les Gardes.
Deux de vos Gardes, &c.

Le même jeu recommence, en demandant, trois, quatre, six Gardes, selon le nombre des joueurs. On continue la marche, et quand le Duc n'a plus de Gardes à donner, on revient à lui:

Les Officiers et les Gardes.
Mon Duc, mon Prince, (bis)
Je viens à vos genoux.

Le Duc.
Mon Capitaine, mon Colonelle, &c.
Les Officiers et les Gardes.
Votre cher **Fisse** (bis)
Pour abattre la Tour.

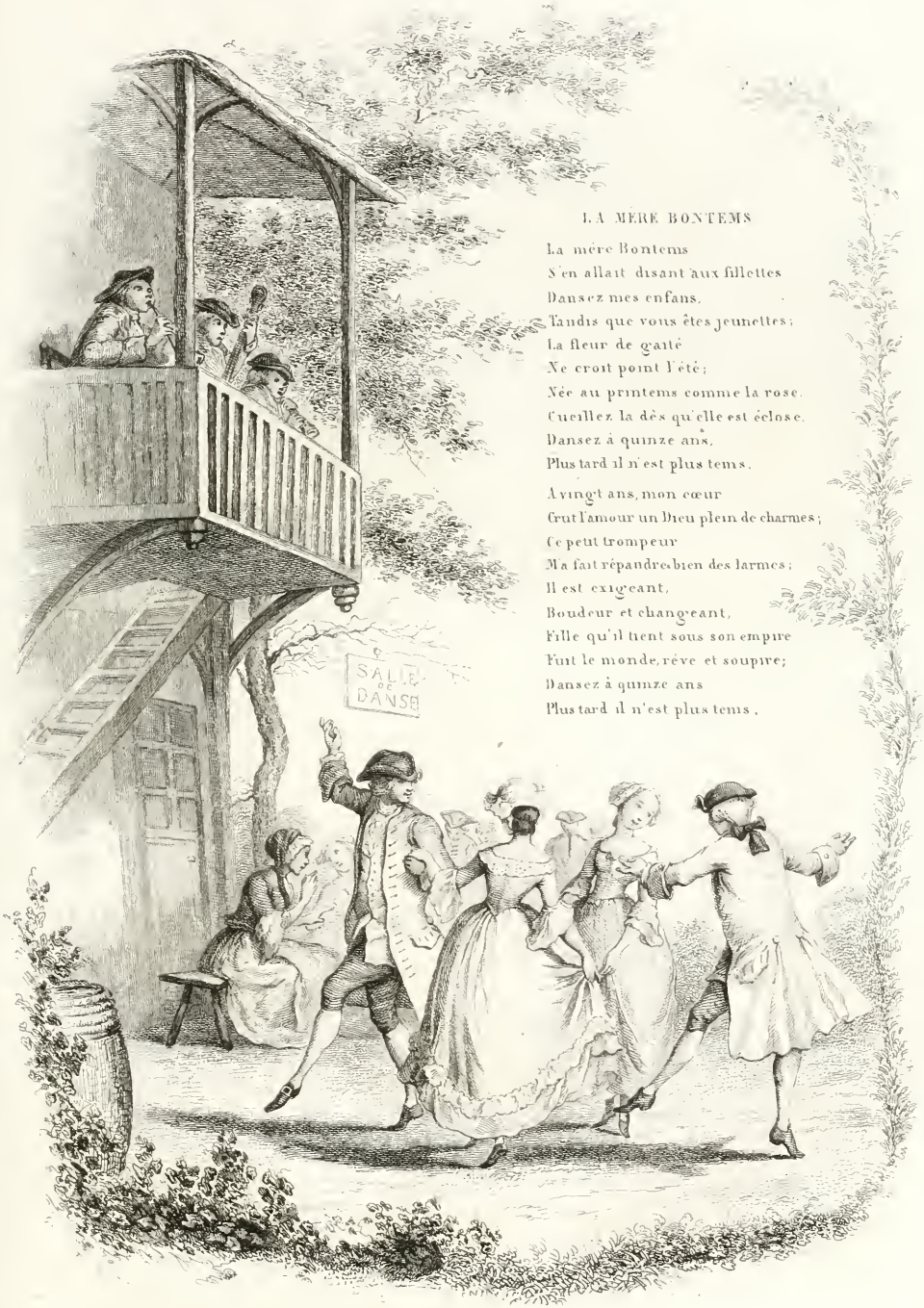
Le Duc.
Allez, mon **Fisse**, (bis)
Pour abattre la Tour.

La Tour refusant de se laisser abattre, la troupe revient et dit:

Votre présence (bis)
Pour abattre la Tour.

Le Duc. Je vais moi-même (bis)
Pour abattre la Tour.

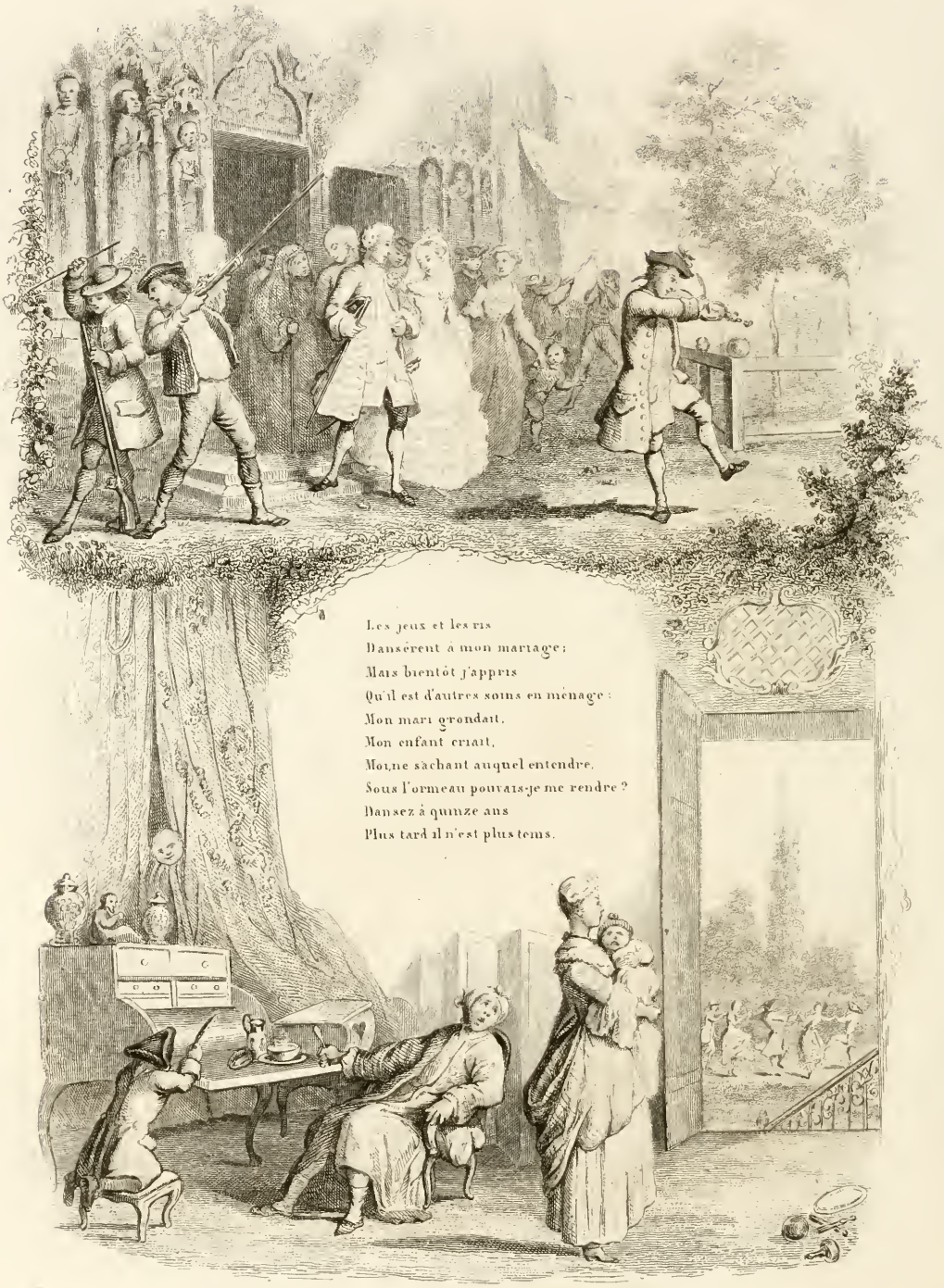
Le Duc se met à la tête de ses Gardes, il cherche à pénétrer dans la Tour, en forçant les deux jeunes Filles à séparer leurs bras; chacune essaye l'une après l'autre, et celle qui parvient à abattre la Tour est proclamée Duc à la place de l'autre.



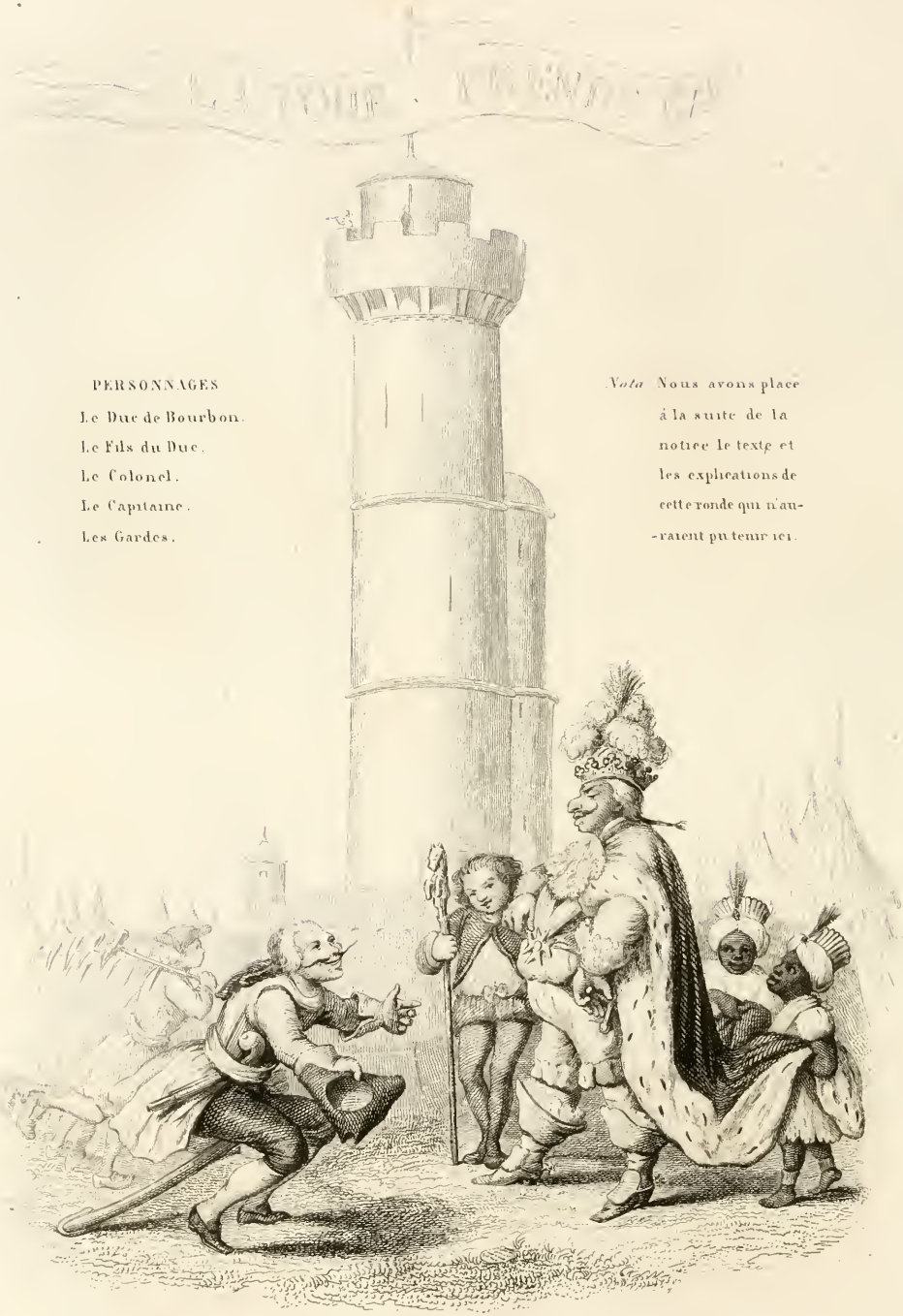
LA MÈRE BONTEMS

La mère Bontems
S'en allait disant aux fillettes
Dansez mes enfans,
Tandis que vous êtes jeunettes;
La fleur de gaîté
Ne croît point l'été;
Née au printems comme la rose,
Cueillez la dès qu'elle est éclose,
Dansez à quinze ans,
Plus tard il n'est plus tems.

A vingt ans, mon cœur
Crut l'amour un Dieu plein de charmes;
Ce petit trompeur
Ma fait répandre bien des larmes;
Il est exigeant,
Boudeur et changeant,
Fille qu'il tient sous son empire
Fait le monde, rêve et soupire;
Dansez à quinze ans
Plus tard il n'est plus tems.


Les jeux et les ris
Dansèrent à mon mariage;
Mais bientôt j'appris
Qu'il est d'autres soins en ménage :
Mon mari grondait,
Mon enfant criait,
Moi, ne sachant auquel entendre,
Sous l'ormeau pouvais-je me rendre ?
Dansez à quinze ans
Plus tard il n'est plus tems.

Le tems arriva
Où ma fille me fit grand mère;
Quand on en est là
Danser n'intéresse guere.
On tousse en parlant,
On marche en tremblant;
Au lieu de danser la gavotte
Dans un grand fauteuil on radotte.
Dansez à quinze ans
Plus tard il n'est plus tems.



PERSONNAGES

Le Duc de Bourbon.

Le Fils du Duc.

Le Colonel.

Le Capitaine.

Les Gardes.

Nota Nous avons placé à la suite de la notice le texte et les explications de cette ronde qui n'auraient pu tenir ici.

Impr. de Chardon aîné et fils 30 r. Hautefeuille Paris

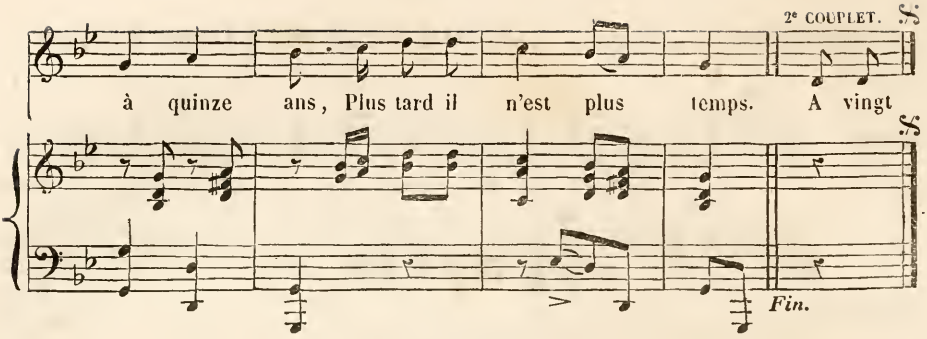
LA MÈRE BONTEMPS, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Allegro.

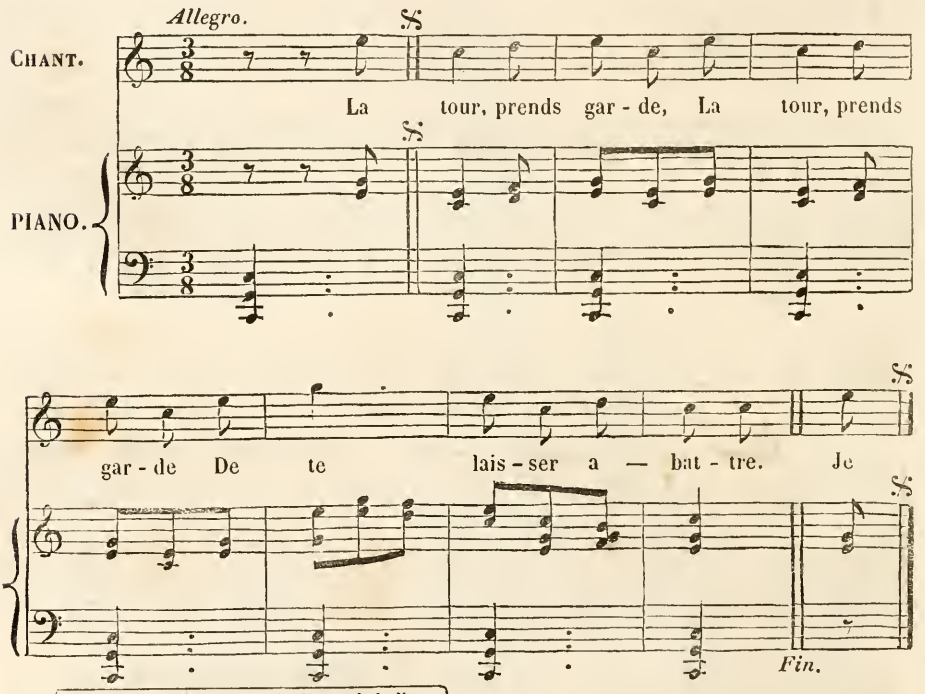
CHANT.

PIANO.

La mè - re Bon - tems S'en al - lait, di-sant aux fil - - lettes, Dansez, mes en - fants, Tandis que vous ê - tes jeu - nettes; La fleur de gai - té Ne croît point l'é - té; Née au printemps, comme la ro - se, Cueillez - là dès qu'elle est é - clo - se; Dan-sez



LA TOUR, PRENDS GARDE.



(Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.)

On recommence cet air à chaque couplet. La seule variation qu'il subisse dans les pensions, c'est un changement de ton, suivant que la voix, le caprice ou le hasard fournissent telle ou telle intonation à la jeune petite fille qui chante l'air après sa camarade.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr. Augustins, 5.

J'AI DU BON TABAC,

VIEILLE CHANSON.

JE N'AIMAIS PAS LE TABAC BEAUCOUP,

Couplet du Diable à Quatre, opéra de Sedaine, musique de Solié.

LA PIPE DE TABAC,

Chanson du Petit Matelot, opéra de Pigault-Lebrun, musique de Gaveaux.

DESSINS PAR M. STEINHEIL. — GRAVURES PAR M. LALLEMAND.

NOTICE.

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le Tabac est divin, il n'est rien qui l'égale,
Et par les fainéants, pour fuir l'oisiveté,
Jamais amusement ne fut mieux inventé.
Ne saurait-on que dire, on prend la Tabatière;
Soudain à gauche, à droit, par devant, par derrière,
Gens de toutes façons, connus et non connus,
Pour y demander part, sont les très bien venus.
Mais c'est peu qu'à donner, instruisant la jeunesse,
Le Tabac l'accoutume à faire ainsi largesse.
C'est dans la médecine un remède nouveau.
Il purge, réjouit, conforte le cerveau,
De toute noire humeur promptement le délivre,
Et qui vit sans Tabac, n'est pas digne de vivre

C'est ainsi que s'exprime Sganarelle, dans le **Festin de Pierre** de Molière, mis en vers par Thomas Corneille.

LE TABAC, que les naturalistes nomment **Nicotiana Tabacum**, est une plante originaire de l'Amérique, et c'est des habitants du Nouveau-Monde que nous avons reçu les premières leçons sur l'art de l'employer : mais les disciples ont surpassé les maîtres.

Vers le milieu du seizième siècle, l'Espagne et le Portugal reçurent le premier envoi du Tabac, on donna ce nom aux feuilles desséchées de la plante que les Américains appelaient **Petun**, parce qu'elles furent tirées de l'île de **Tabago**. Jean NICOT, ambassadeur de France en Portugal, en 1560, en envoya une petite provision à Catherine de Médicis, qui y prit goût, et l'accrédita, en sorte que le Tabac porta quelque temps en France le nom de **l'Herbe à la Reine**. Le cardinal de Sainte-Croix, nonce en Portugal, et Nicolas Tournabon, légat en France, le nommèrent chacun de leur nom; et il eut aussi celui de **Nicotiane**, en l'honneur de Nicot. Pendant les premiers temps de l'importation du Tabac en Europe, chacun faisait sa provision en carottes, et les plus grands seigneurs râpaient eux-mêmes leur Tabac. Dans le roman de **Gil Blas**, lorsque le héros se présente chez don Mathias de Silva, il le trouve se balançant paresseusement sur un fauteuil, et râpant du Tabac. On trouve dans le **Mercure Galant** d'octobre 1705, une assez jolie Chanson sur la râpe au Tabac. Les râpes étaient souvent fort élégantes, et on en conserve dans les cabinets des curieux, qui sont en ivoire, et sculptées avec la plus grande délicatesse.

En Europe, le règne du Tabac en poudre précéda celui de la pipe; mais bientôt l'un et l'autre usage fut également en vogue. Le Tabac, qui eut d'abord la réputation d'un remède à beaucoup de maux, eut cependant des ennemis parmi les médecins. Le célèbre Fagon, médecin de Louis XIV, fit soutenir une thèse publique où les pernicieux effets du Tabac étaient démontrés. N'ayant pu présider à la discussion, il se fit remplacer par un médecin, qui fut pour le Tabac un juge très sévère, mais qui pendant toute la séance puisa dans sa tabatière. L'auditoire écouta en riant ses arguments, et suivit son exemple.

Nous pourrions dire que le Tabac a été apothéosé, puisqu'il a trouvé sa place dans le **Calendrier Républicain**, où sa fête tombait le 16 messidor, 4 juillet, et remplaçait sainte Elisabeth.

On ferait une bibliothèque des écrits pour et contre le Tabac. Urbain VIII a excommunié ceux qui en prenaient dans les églises. Dans la Perse, dans la Moscovie, dans la Turquie, les souverains faisaient couper

le nez à ceux qui en prenaient. Le sultan Amurat IV condamna les fumeurs à la mort. Que de condamnations il faudrait aujourd'hui! on décimerait la population de la France, depuis que l'usage des cigares, qui nous vient des Espagnols, s'y est introduit. Le gouvernement, au lieu de le proscrire, l'encourage, d'autant plus qu'ayant le monopole de ce commerce, il tire 70 millions de cet impôt volontaire que s'imposent les fumeurs et les priseurs. Ceux qui nient la salubrité du Tabac, disent qu'on se portait fort bien, avant de mettre cette poudre noire dans le nez, ou de se gorger de la fumée qui produit la pituite au lieu de la chasser, en irritant sans cesse les glandes salivaires. Ce qui a été dit de mieux contre le Tabac, est dans les Œuvres de Voltaire, ce grand frondeur des préjugés et des ridicules. Ce fut d'abord une indécence aux femmes de prendre du Tabac. Voilà pourquoi Boileau dit, dans sa satire :

Et fait à ses amants, trop faibles d'estomac,
Redouter ses baisers pleins d'ail et de tabac.

Dufresny a fait une fort jolie Chanson, intitulée : le Tabac et les Eternuements. On trouve dans l'Encyclopédie poétique de De Gaigne, une pièce de vers d'un auteur anonyme, intitulée : l'Eloge du Tabac, où le poète en fait spirituellement toute l'histoire.

Pour satisfaire les amateurs de Chansons, nous en donnerons, ici, une peu connue, que l'on attribue à l'abbé De L'Attaignant. Je ne l'ai pas trouvée dans ses Œuvres, dont plusieurs passages semblent indiquer qu'il en est véritablement l'auteur. Du reste, si elle est bonne, peu importe qu'elle soit de lui ou d'un autre.

DU MERSAN.

J'AI DU BON TABAC DANS MA TABATIÈRE, Chanson attribuée à l'abbé DE L'ATTAIGNANT.

J'ai du bon Tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon Tabac, tu n'en auras
pas.
J'en ai du fin et du râpé,
Ce n'est pas pour ton fichu nez.
J'ai du bon Tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon Tabac, tu n'en auras
pas.

Ce refrain connu que chantait mon père,
A ce seul couplet il était borné.
Moi, je me suis déterminé
A le grossir, comme mon nez (1).
J'ai du bon Tabac, &c.

Un noble héritier de gentilhommière,
Recueille, tout seul, un fief blasonné :
Il dit à son frère puîné :
Sois abbé, je suis ton aîné,
J'ai du bon Tabac, &c.

Un vieil usurier, expert en affaire,
Auquel, par besoin, l'on est amené,
A l'emprunteur infortuné,
Dit, après l'avoir ruiné :
J'ai du bon Tabac, &c.

Juges, avocats, entr'ouvrant leur serre,
Au pauvre plaideur, par eux rançonné,
Après avoir pateliné,
Disent, le procès terminé :
J'ai du bon Tabac, &c.

D'un gros financier, la coquette flaire
Le beau bijou d'or, de diamants orné.
Le grigou d'un air renfrogné,
Lui dit : malgré ton joli nez.....
J'ai du bon Tabac, &c.

Neuperg (2), se croyant un foudre de guerre,
Est, par Fréderic, assez mal mené.
Le vainqueur qui l'a talonné,
Dit, à ce Hongrois étonné.....
J'ai du bon Tabac, &c.

Tel qui veut nier l'esprit de Voltaire,
Est pour le sentir trop enchifrené
Cet esprit est trop raffiné,
Et lui passe devant le nez
Voltaire a l'esprit dans sa tabatière
Et du bon Tabac, tu n'en auras
pas.

Par ce bon Monsieur De Clermont-Tonnerre,
Qui fut mécontent d'être chansonné;
Menacé d'être bâtonné,
On lui dit, le coup détourné (3),
J'ai du bon Tabac, &c.

Voilà dix couplets, cela ne fait guère,
Pour un tel sujet bien assaisonné;
Mais, j'ai peur qu'un priseur mal né,
Ne chante, en me riant au nez :
J'ai du bon Tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon Tabac, tu n'en auras
pas.

(1) L'abbé De L'Attaignant avait un fort gros nez.

(2) Le comte De Neuperg, chargé par la reine de Hongrie de la défendre, fut battu à Molwitz par Fréderic, le 11 avril 1741.

(3) Le comte De Clermont-Tonnerre, attaqué dans un vaudeville de l'abbé De L'Attaignant, ayant envoyé des gens pour le bâtonner, ceux-ci donnèrent la correction à un autre chanoine de Reims, qui lui ressemblait, et que depuis, chansonnier appela son **receveur**.

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac, tu n'en auras
Pas.
J'en ai du fin et du rapé,
Ce n'est pas pour ton fichu né.
J'ai du bon tabac dans ma tabatière
J'ai du bon tabac, tu n'en auras.
Pas.

Je n'aimais pas le tabac beaucoup ;
J'en prenais peu, souvent point du tout :
Mais mon mari me défend cela.
Depuis ce moment-là,
Je le trouve piquant,
Quand
J'en peux prendre à l'écart ;
Car
Un plaisir vaut son prix,
Pris
En dépit des maris.

LA PIPE DE TABAC

Contre les chagrins de la vie,
On crie et ab hoc et ab hac;
Moi, je me crois digne d'envie,
Quand j'ai ma pipe de tabac. (*bis*)
Aujourd'hui changeant de folie,
Et de boussole et d'almanach,
Je préfère fille jolie,
Même à la pipe de tabac. (*bis*)

Le soldat baille sous la tente,
Le matelot sur le tillac;
Bientôt ils ont l'âme contente,
Avec la pipe de tabac. (*bis*)
Si pourtant survient une belle,
A l'instant le cœur fait tic-tac
Et l'amant oublie auprès d'elle,
Jusqu'à la pipe de tabac. (*bis*)

Je tiens cette maxime utile,
De ce fameux monsieur de Crac :
En campagne comme à la ville,
Fêtons l'Amour et le Tabac. *bis*
Quand ce grand homme alloit en guerre,
Il portait dans son petit sac,
Le doux portrait de sa bergère,
Avec la Pipe de Tabac. *bis*.

LA PIPE DE TABAC, avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Allegro.

CHANT.

PIANO.

Con-tre les cha-grins de la vi-e, On crie et *ab hoc* et *ab hac*; Moi, je me crois di-gne d'en-vi-e Quand j'ai ma pi-pe de ta-bac, Quand j'ai ma pi-pe de ta-bac. Aujourd'hui, changeant de fo-li-e, Et de boussole et d'al-ma-nach, Je pré-fè-re fil-le jo-li-e, Même à la pi-pe de ta-bac, Même à la pi-pe de ta-bac.

MARGOT, (AIR PRIMITIF.)*

Allegro.

CHANT.

Je n'ai - mais pas le ta - bac beau - coup; J'en pre-nais peu, sou-vent pas du tout. Mais mon ma - ri me dé-fend ce - la, Depuis ce mo-ment-là, Je le trou-ve pi - quant, Quand J'en puis prendre à l'é - - cart, Car Un plai-sir vaut son prix, Pris En dé-pit des ma - ris.

J'AI DU BON TABAC.

CHANT.

BASSSE.

J'ai du bon ta - bac dans ma ta - ba - - tiè - re, J'ai du bon ta - bac, tu n'en au - ras pas. J'en ai du fin et du ra - pé, Ce n'est pas pour ton fi - chu nez.

Fin

Procedes de TANTENSTEIN et CORDEL, 90, rue de la Harpe.

* Il existe sur ces paroles un autre air qu'on trouve dans le DIABLE A QUATRE, musique de Solié.

Paris. Impr. de F. Locquin, 16, r. N.-D. des Victoires.

LE COMPÈRE GUILLERI.

NOUS ÊTIONS TROIS FRÈLES.

DESSINS PAR M. TRIMOLET.

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHE PAR M. WOLF. — 2e ET 3e PLANCHE PAR M. MONIN.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Les traditions populaires se perdent dans la nuit des temps, et il n'est pas étonnant que l'on en ignore les origines, lorsque celles des empires sont si souvent enveloppées de fables. Qu'est-ce que c'était que le Compère Guilleri? La Chanson qui rappelle son nom n'a, je crois, jamais été imprimée, et cependant elle a passé de bouche en bouche jusqu'à nous, et elle date au moins d'un siècle. Il est probable qu'elle vient de la Bretagne : Le nom de Guilleri y est connu de longue date. Trois frères de ce nom, d'une maison noble de cette province, suivirent le parti de la Ligue, sous le duc de Mercœur, et se conduisirent en braves soldats; mais lorsque la paix eut été rendue à la France, ils devinrent d'insignes brigands, et firent bâtir une forteresse dans une forêt, sur le chemin de Bretagne en Poitou, pour leur servir de retraite. Ils avaient rassemblé 400 hommes sous leurs ordres ils faisaient des courses jusqu'en Normandie et à Lyon, et ils affichaient sur les arbres de leur route ces mots : Paix aux Gentilshommes, la mort aux Prévôts et aux Archers et la bourse aux Marchands.

Dix-sept Prévôts et cinq mille Soldats assiégèrent leur forteresse par ordre du roi Henri IV, ils furent pris et rompus en 1608. Cela n'était pas gai. La Chanson ne peut pas avoir été faite sur ces Guilleris là. Il existe un volume qui a paru en 1608, et qui a pour titre : Prise et lamentation du capitaine Guilleri.

Le nôtre n'était qu'un chasseur, le nom qu'on lui a donné annonce la gaîté, car on appelle Guilleri le chant du moineau, qui est assez réjouissant. Guilleri, dans le jeu de cartes qu'on nomme la Mouche, est le Valet de Trèfle, et emporte tout.

Cela ne nous dit pas si le petit homme qui s'appelait Guilleri est un héros imaginaire, ou si, ce qui est plus probable, la Chanson fut faite par un poète de village, sur l'aventure d'un chasseur qui s'était blessé à la chasse aux perdrix.

On modifie de différentes manières le refrain, et la Chanson se chante quelquefois ainsi :

Il était un p'tit homme,
Qui s'app'lait Guilleri,
Carabi,
Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi,
Coto Carabo,
Marchand d' Carabas,
Compère Guilleri,
Te lairas-tu (ter) mourir.

Le mot du refrain devient Carabi, Carabo, et enfin Guilleri y est qualifié de Marchand de Carabas, terme populaire qui équivaut à charaban ou vieille voiture. Dans le Conte du Chat-Botté de Perrault, on trouve le fils du meunier métamorphosé en marquis de Carabas, terme dérisoire que Béranger a renouvelé dans une de ses piquantes chansons.

Il est singulier que des compositions aussi grotesques et aussi peu spirituelles traversent des siècles et restent dans la mémoire des hommes, lorsque tant de bonnes choses sont oubliées et disparaissent. C'est que ce qui est à la Portée du peuple, surtout du peuple des campagnes, ce qui ne dépasse pas son intelligence, et qui respire une certaine gaîté, s'inculque facilement dans sa tête. C'est que les Chansons de bonnes femmes et les Contes de nourrices que l'on a entendus dans son enfance, se gravent dans l'esprit et y demeurent fixés : ce qui doit nous engager à n'apprendre aux enfants, dans l'âge tendre où les impressions sont si faciles, que les choses qui doivent plus tard former leur cœur et orner leur imagination.

L'air sur lequel on a fait la Chanson de Guilleri a paru assez original et assez piquant au compositeur Nicolo, pour qu'il l'ait employé dans son opéra de Cendrillon, joué en 1810 avec tant de succès.

La Chanson qui suit est une ronde villageoise dont le sujet est assez joli. C'est une espèce d'Idylle ou d'Églogue où l'auteur

Fait parler ses bergers comme on parle au village.

Ce Racan ou ce Segrais inconnu, n'est pas, à la rime près, au-dessous de ses modèles, et la conclusion de sa Chanson,

Quand on tient les filles
Faut les embrasser.

était sans doute le signal d'un baiser donné aux jeunes filles par les garçons qui dansaient avec elles, ce qui leur rendait ce dernier couplet fort agréable.

L'air de cette Chanson est très ancien, il est d'un musicien nommé Lefèvre, qui vivait en 1660. Il est sans doute antérieur à la Chanson.

DU MERSAN.

GUILLERI.

Il était un p'tit homme,
Qui s'ap'lait Guilleri,
Carabi;
Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi
Titi Carabi,
Toto Carabo,
Compère Guilleri,
Te lairras tu (*Ter*) mouri'?

Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi;
Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens couri',
Carabi,
Titi Carabi &c.

Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens couri',
Carabi,
La branche vint à rompre,
Et Guilleri tombi',
Carabi,
Titi Carabi &c.

La branche vint à rompre,
Et Guilleri tombi',
Carabi;
Il se cassa la jambe,
Et le bras se démi',
Carabi,
Titi Carabi, &.

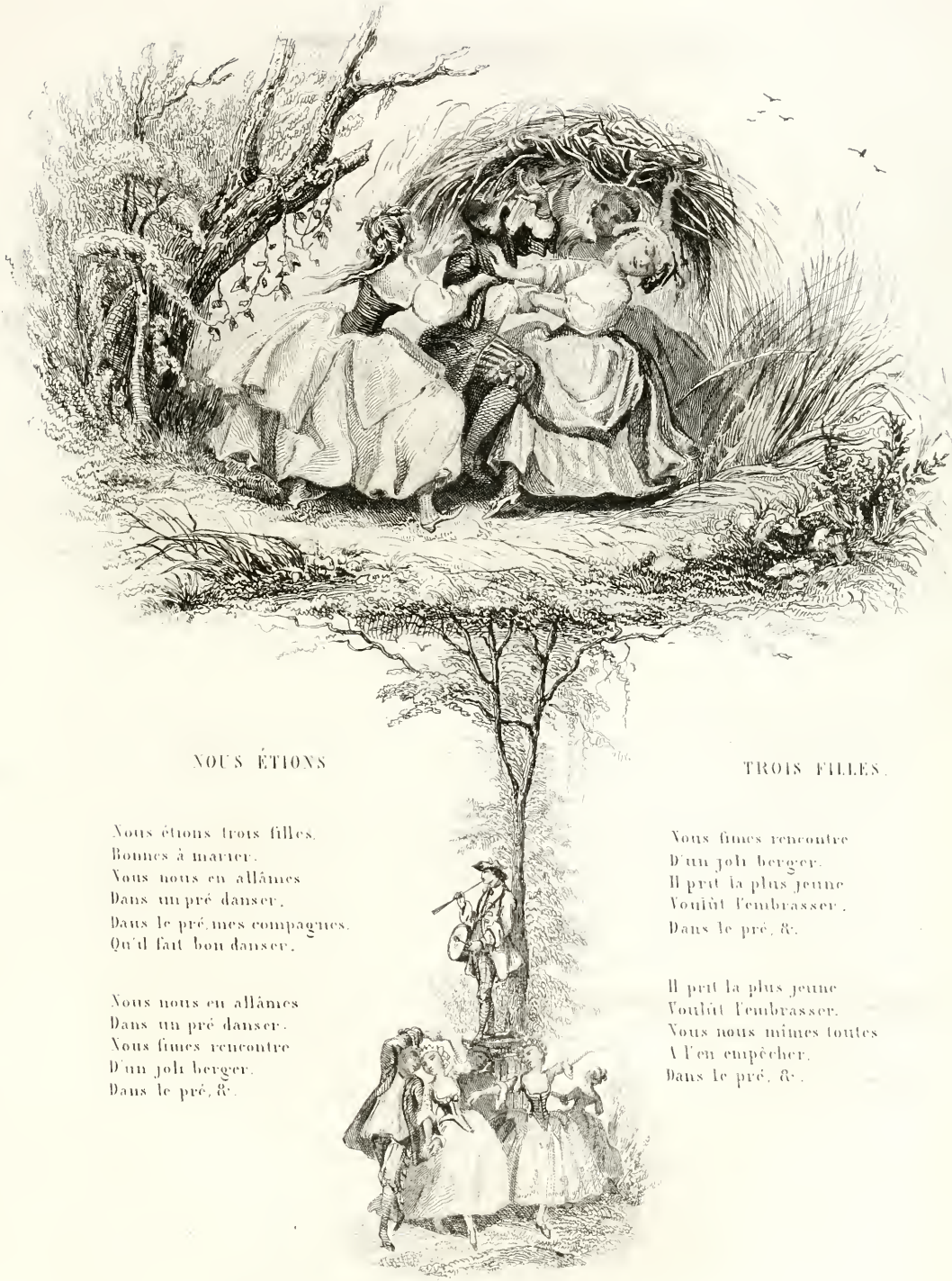
Il se cassa la jambe,
Et le bras se démi',
Carabi;
Les dam' de *l'Hopitale*,
Sont arrivé's au brui',
Carabi,
Titi Carabi, &.

Les dam' de *l'Hopitale*,
Sont arrivé's au brui',
Carabi;
L'une apporte un emplâtre,
L'autre, de la charpi',
Carabi,
Titi Carabi, &.

L'une apporte un emplâtre,
L'autre de la charpi',
Carabi;
On lui banda la jambe,
Et le bras lui remi',
Carabi,
Titi Carabi, &.

On lui banda la jambe,
Et le bras lui remi',
Carabi;
Pour remercier ces dames,
Guill'ri les embrassi',
Carabi,
Titi Carabi, &.

Pour remercier ces dames,
Guill'ri les embrassi',
Carabi;
Ça prouv' que par les femmes
L'homme est toujours guéri,
Carabi;
Titi Carabi,
Toto Carabo,
Compère Guilleri,
Te lairras tu *(ter)* mouri'?



NOUS ÉTIONS TROIS FILLES.

Nous étions trois filles,
Bonnes à marier.
Nous nous en allâmes
Dans un pré danser.
Dans le pré, mes compagnes,
Qu'il fait bon danser.

Nous nous en allâmes
Dans un pré danser.
Nous fîmes rencontre
D'un joli berger.
Dans le pré, &c.

Nous fîmes rencontre
D'un joli berger.
Il prit la plus jeune
Voulût l'embrasser.
Dans le pré, &c.

Il prit la plus jeune
Voulût l'embrasser.
Nous nous mîmes toutes
A l'en empêcher.
Dans le pré, &c.

Nous nous mîmes toutes
A l'en empêcher.
Le Berger timide
La laissa aller.
Dans le pré &.

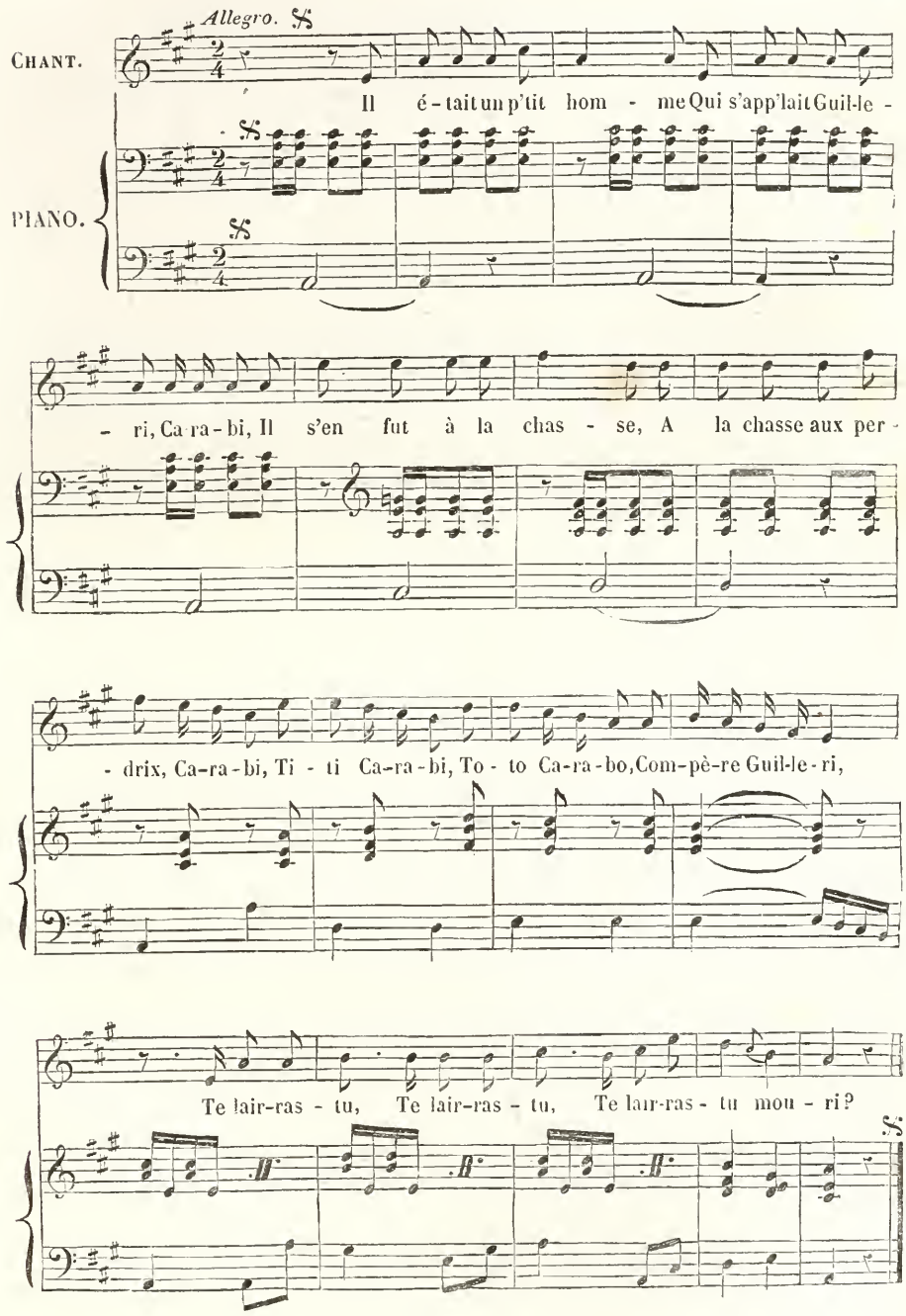
Le berger timide
La laissa aller.
Nous nous écriâmes
Ah! le sot berger!
Dans le pré &.

Nous nous écriâmes
Ah! le sot berger!
Quand on tient l'anguille
Il faut la manger.
Dans le pré &.

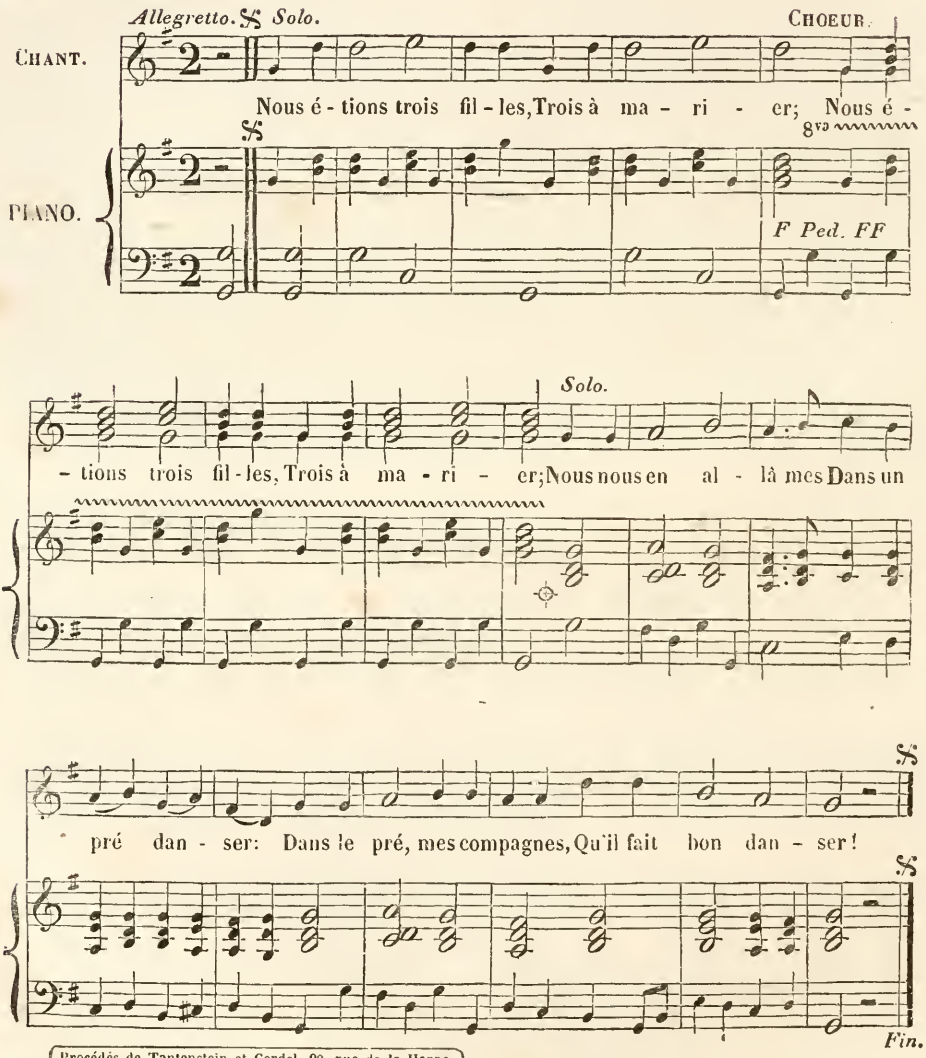
Quand on tient l'anguille
Il faut la manger:
Quand on tient les filles
Faut les embrasser.
Dans le pré mes compagnes
Qu'il fait bon danser.

Imp.ie de Charaon aîné & Cie 30 r. Hautefeuille Paris

COMPÈRE GUILLERI, avec accompag. de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



NOUS ÉTIONS TROIS FILLES, avec accomp. de piano, par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins.

LE CARNAVAL,

CHANSON PAR DÉSAUGIERS.

UN BAL MASQUÉ SOUS LA RÉGENCE,
LE CORTÈGE DU BŒUF GRAS,

UN BAL MASQUÉ A L'OPÉRA EN 1843,
LA DESCENTE DE LA COURTILLE.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. GIRARDET. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. LALLEMAND.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet

---

NOTICE.

La raison vainement voudrait nous interdire
Le carnaval, ce passe-temps si doux ;
Les moments que l'on passe à rire
Sont les mieux employés de tous.
(REGNARD, Carnaval de Venise.)

Ceux qui s'amusent au Carnaval, s'inquiètent fort peu de son origine et de l'étymologie de son nom. Il ne leur importe guère que ce soit une imitation des Bacchanales des Grecs ou des Saturnales des Romains, et que le mot Carnaval vienne du latin CARO VALE, adieu la chair : ou que moitié latin, moitié français, il signifie avale-chair ou avale viande.

L'ame, comme le corps, a quelquefois besoin d'une maladie pour rétablir son équilibre. Le Carnaval est une maladie de la raison, il la fait reposer, et on peut dire avec Horace :

Nunc vino pellite curas :
Cras ingens iterabimus æquor,

« Chassez aujourd'hui les soucis avec le vin, demain nous nous remettrons en voyage. »

Le peuple a toujours eu besoin de folies et de divertissements, et sur ce point, bien des gens se font peuple. Le plus grand attrait du Carnaval consiste dans les déguisements : les gens du plus bas étage prennent les plus nobles et les plus brillants. N'est-ce pas un grand bonheur pour un Savetier d'être Grand Turc une fois en sa vie ; pour une Grisette, d'être Marquise ou Sultane ? C'était surtout ainsi avant la Révolution. Les hommes du peuple se faisaient grands seigneurs pendant trois jours. Il y avait aussi, alors, des costumes de caractère. Les Arlequins, les Pierrots et les Polichinelles étaient endossés par les plaisants et les bouffons. Aujourd'hui, la variété des masques a disparu, on ne voit plus que les éternels Débardeurs.

Les bals bourgeois et ceux de la classe inférieure étaient remarquables par la variété des costumes, et chacun des masques se croyait obligé de donner à sa danse le caractère de son personnage. Ceux de la Cour étaient moins variés, mais ils étaient brillants ; d'élégants dominos ne couvraient qu'à demi les riches habits que l'on portait alors. Les broderies, les dentelles, y étincelaient, et les femmes se bornant au petit masque, au loup, qui cachait leurs traits, laissaient à découvert des attraits séducteurs. Cependant quelques masques s'enveloppaient de mystère, c'étaient ceux qui filaient des intrigues secrètes, et qui voulaient profiter de l'incognito pour lancer des épigrammes ou dire de dures vérités.

On a raconté l'histoire d'un masque déguisé en coin de rue, qui promenait sur ses murailles des affiches un peu trop scandaleuses, dirigées contre un illustre personnage. Des exempts eurent ordre de l'arrêter à la sortie du bal ; mais il ne bougeait plus, on voulut s'en saisir. Il avait disparu par une des trappes du théâtre.

C'est à l'un de ces bals que le Régent voulant rester inconnu, avait recommandé à l'abbé Dubois, qui

l'accompagnait, d'être avec lui extrêmement familier, pour le mieux déguiser. Dubois poussa la familiarité jusqu'à un coup de pied au derrière. — Ah! dit le Régent, l'Abbé, tu me déguises trop!

L'un des grands spectacles du Carnaval, le seul qui soit resté des cavalcades et des scènes caractéristiques qui embellissaient jadis les promenades publiques, c'est le Bœuf gras. Les savants assurent qu'il est un descendant du bœuf Apis des Égyptiens. Il resterait à savoir à quelle époque son culte aurait pénétré en France. Il serait possible que ce fût au temps où, imitateurs de leur empereur Hadrien, les Romains se livrèrent aux superstitions égyptiennes, et les introduisirent dans les Gaules. Il faudrait être sûr, aussi, que notre Carnaval et notre Bœuf gras fussent plus anciens que la Fête des Fous, de l'Ane et des Innocents. Mais tant d'érudition ne nous appartient pas.

Le Carnaval avait disparu en France, lors des saturnales publiques qui commencèrent en 1789. Tous les cultes avaient été interrompus, celui de la Folie avait subi le même sort que les autres. Il y avait indifférence en matière de plaisirs, comme on nous a reproché depuis l'indifférence en matière de religion. Aussitôt que l'on put respirer, le peuple voulut ravoir ses jeux. Napoléon les lui rendit en 1805, et le retour du Carnaval fut célébré par le peuple joyeux, avec un enthousiasme délirant. Le Bœuf gras reparut aussi; mais le Préfet de police fit un règlement en douze articles pour cette cérémonie. Il fixa l'ordre du cortége, désigna le nombre des individus, et détermina leur costume, qui devait être celui des Sauvages. C'est par ordonnance de police que l'enfant qui est monté sur le Bœuf doit imiter Cupidon ou le fils de Vénus. Autrefois ce jeune enfant était porté sur le dos du puissant animal: mais quelques accidents étant survenus, on se borna à revêtir le Bœuf d'une belle housse, de dorer ses cornes, de l'entourer de guirlandes. L'Amour fut placé sur un char avec Vénus sa mère, les Graces et quelques divinités mythologiques, et ce char est conduit par le Temps, qui conduit tout! allégorie ingénieuse, et qui sans doute a échappé à bien des spectateurs. Le Bœuf gras, après avoir été promené par la ville, et présenté au Roi, à la famille royale, aux ministres et à toutes les autorités, qui payent sa bienvenue à ses conducteurs, est immolé le lendemain de son triomphe. Il pourrait dire comme le Dieu chat des Fables de La Motte:

Hier c'était pour moi que fumait l'encensoir:
Aujourd'hui mon trépas vous paraît légitime.
Pourquoi passer ainsi du blanc au noir?
J'étais dieu, me voilà victime.

La cérémonie du Bœuf gras, à Paris, est antérieure au quinzième siècle, et Rabelais nous parle du Bœuf violé ou vielté, c'est à dire accompagné de violes ou de vielles. Ce bon Rabelais appelait le Carnaval la fête de Saint Pansart.

Nous avons parlé des bals de la Régence, voici venir ceux de l'époque actuelle. Ils sont plus débraillés, notre siècle est progressif en tout genre. Aux intrigues délicates, aux conversations galantes, aux folies de bon goût, ont succédé des orgies bruyantes et échevelées. C'est le galop fougueux, c'est le cancan perfectionné! La licence y a pris tellement ses aises, qu'à l'Opéra on a été obligé de réserver le foyer pour les personnes qui désirent s'amuser avec un peu moins de laisser-aller. Quant aux dialogues, il faudrait, pour qu'ils fussent compris de bien du monde, composer un dictionnaire néologique, comme celui que le célèbre Vidocq vient de rédiger pour l'argot, à l'usage des lecteurs de certains feuilletons à la mode.

Le Mardi gras termine toutes ces folies; mais comme le dit la chanson:

Il n'est pas de bonne fête
Sans lendemain.

Aussi reste-t-il pour le Mercredi des Cendres, la Descente de la Courtille. C'est un curieux spectacle que celui de ces gens du peuple, qui ayant passé toute une nuit dans de brutales orgies, et souvent dans tous les déportements de l'ivresse, quittent enfin les guinguettes pour rentrer dans leurs tristes foyers. Les costumes sont salis et déchirés, les masques brisés, les visages sont pâles, les yeux sont éteints. Des voix rauques font entendre les derniers accents de leurs cris bacchiques ou de leurs chansons ordurières. Les uns se traînent le long des murailles, pour y trouver un point d'appui, d'autres demandent à leurs jambes avinées quelques restes des pas de leurs danses nocturnes. On dirait le galvanisme faisant danser des morts.

Tout cela défile, passe, rentre dans des tanières, le silence succède au bruit.

Toutefois, le Carnaval extérieur s'en va peu à peu. Il ne nous montre plus de ces calèches garnies de masques brillants, de ces cavalcades élégantes, plus de ces groupes caractéristiques qui représentaient des scènes. Les anciens masques imités des personnages de théâtre disparaissent aussi. On ne voit plus cette longue procession de grotesques qui animait nos boulevarts depuis la porte Saint-Antoine jusqu'à la place Louis XV. Les folies se renferment dans l'enceinte des bals qui peuvent à peine contenir cette multitude de fous qui ne craignaient pas autrefois de le paraître en plein jour.

Mais moralement parlant, nous ne manquerons jamais de trouver des gens qui se déguisent, et à qui on pourra dire: Je te connais, beau masque.

DU MERSAN.

Un Bal Masqué sous la Régence

Bal masqué à l'Opéra en 1845.

Imp.ie F. Chardon aîné 30 r. Hautefeuille Paris

Cortège du Bœuf gras

Paroles de Desaugiers

Imp.ie P. Chardon aîné 30 r. Hautefeuille Paris

Descente de la Courtille.

V'LA C' QUE C'EST QUE L' CARNAVAL.

AIR : V'là c' que c'est d'aller au bois.

Momus agite ses grelots,
Comus allume ses fourneaux,
Bacchus s'enivre sur sa tonne,
Pallas déraisonne,
Apollon détonne;
Trouble divin, bruit infernal...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

Au lever du soleil on dort,
Au lever de la lune on sort;
L'époux, bien calme et bien fidèle,
Laisse aller sa belle
Où l'amour l'appelle :
L'un est au lit, l'autre est au bal.
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

Carrosses pleins vont par milliers,
Regorgeant, dans tous les quartiers;
Dedans, dessus, devant, derrière,
Jusqu'à la portière,
Quelle fourmilière!
Des fous on croit voir l'hôpital...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

Un char, pompeusement orné,
Présente à notre œil étonné
Quinze poissardes, qu'avec peine
Une rosse traîne;
Jupiter les mène;
Un cul-de-jatte est à cheval...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

Arlequin courtise Junon,
Colombine poursuit Pluton,
Mars, madame Angot qu'il embrasse,
Crispin une Grace,
Vénus un Paillasse;
Ciel, terre, enfers, tout est égal...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

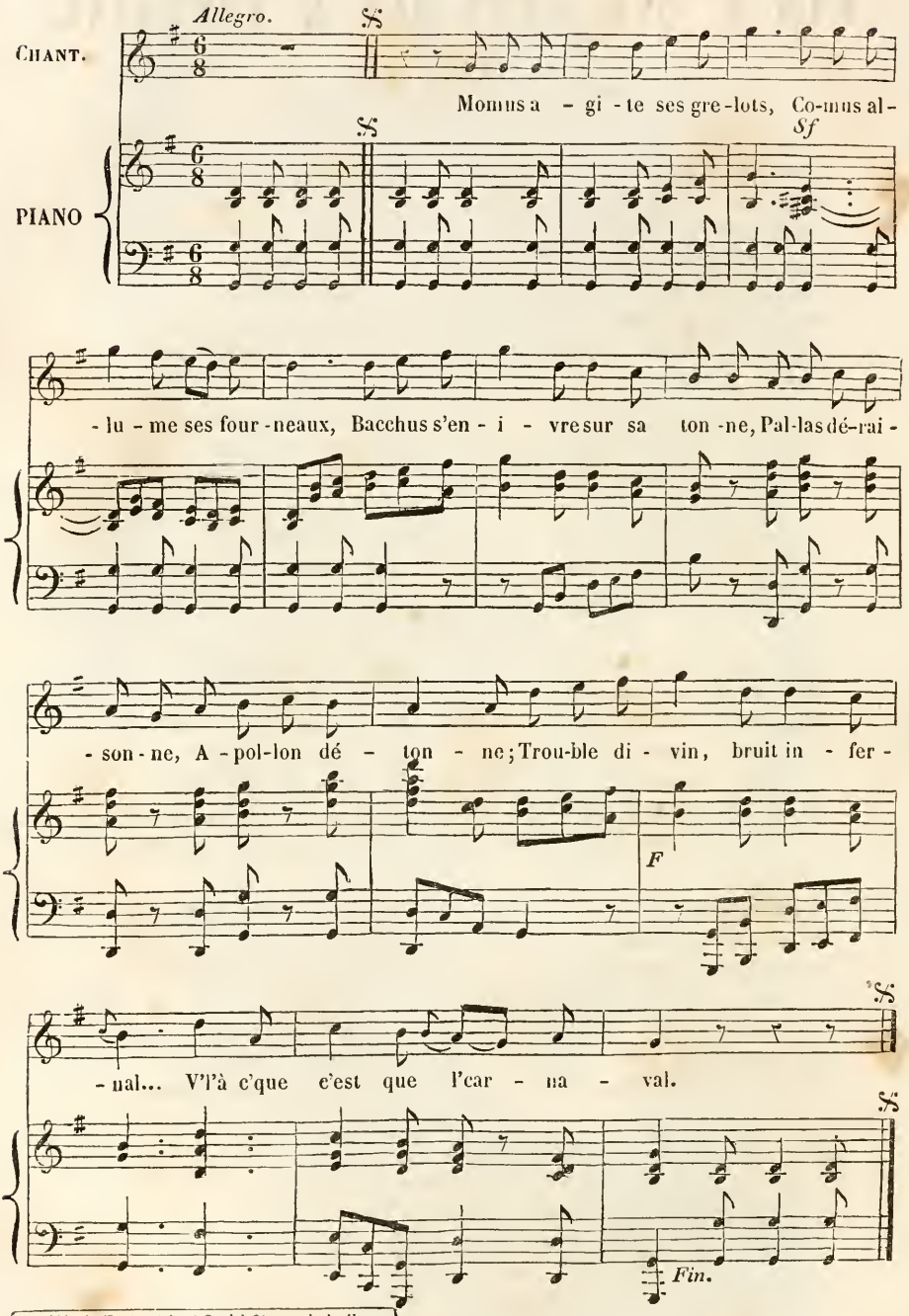
Mercure veut rosser Jeannot;
On crie à la garde aussitôt,
Et chacun voit, de l'aventure,
Le pauvre Mercure
A la Préfecture,
Couché... sur un procès-verbal...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

Profitant aussi des jours gras,
Le traiteur déguise ses plats,
Nous offre vinaigre en bouteille,
Ragoût de la veille,
Daube encor plus vieille.
Nous payons bien, nous soupons mal...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

Un bœuf, à la mort condamné,
Dans tout Paris est promené :
Fleurs et rubans parent sa tête :
On chante, on le fête,
Et, la ronde faite,
On tue, on mange l'animal...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

Quand on a bien ri, bien couru,
Bien chanté, bien mangé, bien bu,
Mars d'un fripier reprend l'enseigne,
Pluton son empeigne,
Jupiter son peigne;
Tout rentre en place, et bien ou mal...
V'là c' que c'est que l' Carnaval.

LE CARNAVAL, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5.

L'ORAGE

(Il pleut, Bergère)

Paroles de FABRE D'ÉGLANTINE, musique de SIMON.

LE ROSIER

(Je l'ai Planté, etc.)

Paroles de DE LEYRE, musique de J.-J. ROUSSEAU.

DESSINS : Paysage par DAUBIGNY — Figures par TRIMOLET.

GRAVURES : 1re 3e et 4e Planche, par DAUBIGNY — 2e Planche, par NARGEOT.

NOTICE.

Deux petits chefs-d'œuvre de grace et de sentiment, appartenant tous deux à la fin du dix-huitième siècle, ont pu être, vu leur brièveté, réunis dans cette livraison.

On a peine à se figurer aujourd'hui que l'incorrect mais énergique auteur du Philinte, et surtout le fougueux républicain, que Fabre d'Églantine, en un mot, ait un jour laissé couler de sa plume cette suave et touchante pastorale de Il pleut, il pleut, Bergère, cette délicieuse idylle lyrique. Si un pareil morceau s'était trouvé chez un auteur ancien, Anacréon, Théocrite, etc., il n'y aurait pas eu, dans nos Cours de Littérature, d'éloges qui eussent paru suffisants pour le recommander à notre admiration.

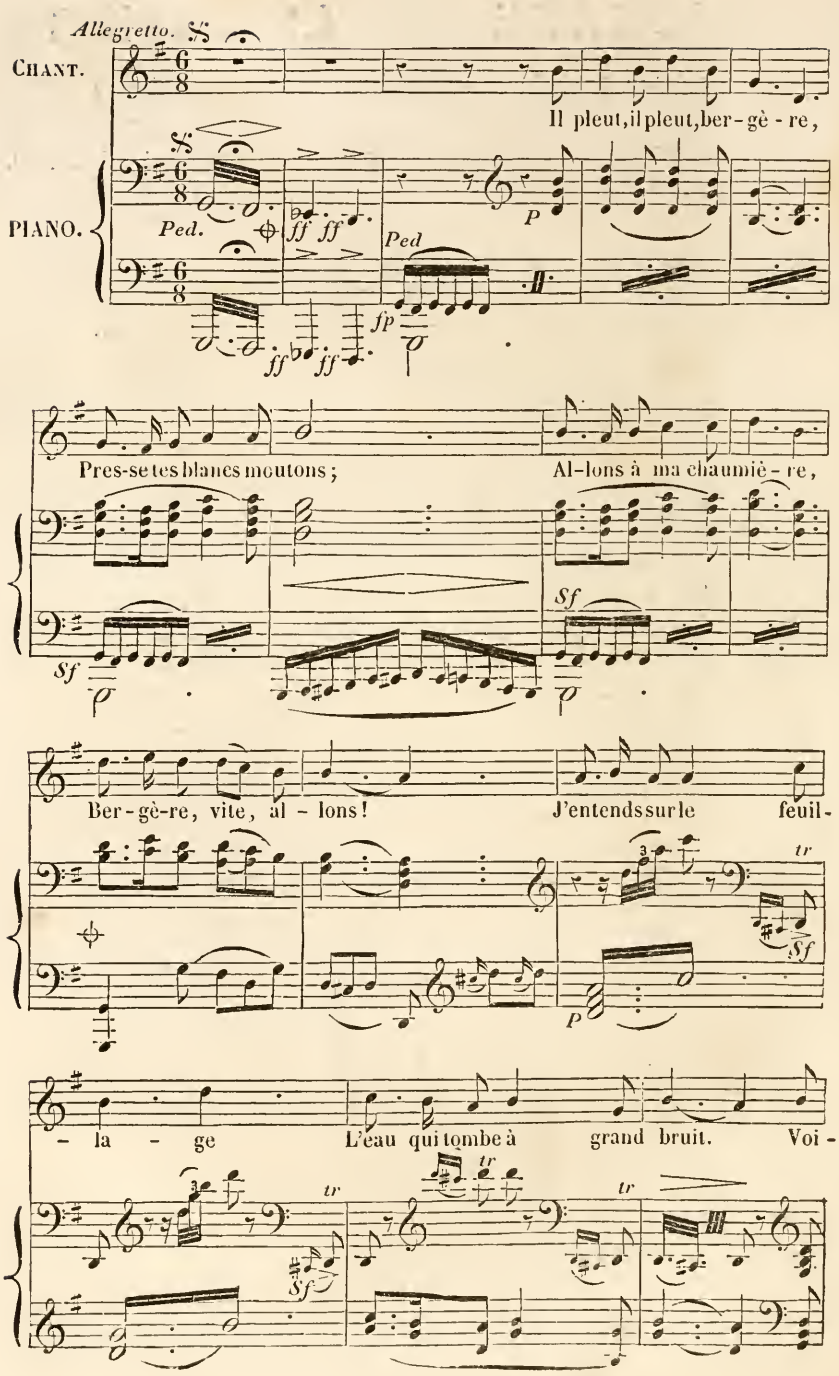
La vogue populaire, du moins, n'a pas manqué à cette fraîche et naïve inspiration de la jeunesse de Fabre. Elle a été dans toutes les bouches, elle est dans tous les souvenirs, et durera autant que la Chanson Française, c'est à dire que la France elle-même.

Simon, plus tard l'un des administrateurs du théâtre des Variétés, et qui cultivait plusieurs arts en amateur, sut ajouter encore, par une musique simple et mélodieuse, au charme de cette composition de Fabre d'Églantine.

L'auteur des paroles de la seconde romance, De Leyre, n'était pas un homme de la portée de Fabre; mais il a publié plusieurs petites pièces de ce genre, dont la composition est gracieuse, le style pur et facile, et parmi lesquelles Je l'ai Planté, je l'ai vu Naître, occupe le premier rang. L'auteur obtint l'amitié et sa romance le suffrage de Jean-Jacques Rousseau, qui ne prodiguait ni l'un ni l'autre. Le chantre du Devin du Village embellit cette production de son ami d'une touchante et expressive mélodie; c'est la seule pièce d'une main étrangère à laquelle le philosophe de Genève ait accordé cet honneur, et il est juste d'ajouter qu'elle était une des plus dignes de l'obtenir.

OURRY, membre du Caveau moderne.

L'ORAGE


Allegretto.
CHANT.
PIANO.
Il pleut, il pleut, ber-gè-re,
Pres-se tes blancs moutons ;
Al-lons à ma chaumiè-re,
Ber-gè-re, vite, al-lons !
J'entends sur le feuil-
-la-ge
L'eau qui tombe à grand bruit.
Voi-

L'ORAGE.

Il pleut, il pleut, bergère,
Presse tes blancs moutons :
Allons sous ma chaumière,
Bergère, vite, allons :
J'entends sur le feuillage
L'eau qui tombe à grand bruit
Voici, voici l'orage ;
Voilà l'éclair qui luit.

Entends-tu le tonnerre ?
Il roule en approchant :
Prends un abri, bergère,
A ma droite, en marchant :
Je vois notre cabane....
Et, tiens, voici venir
Ma mère et ma sœur anne,
Qui vont l'étable ouvrir.

Bonsoir, bonsoir, ma mère :
Ma sœur anne, bonsoir ;
J'amène ma bergère
Près de vous pour ce soir.
Va te sécher ma mie,
Auprès de nos tisons ;
Sœur, fais-lui compagnie.
Entrez, petits moutons.

Paroles de Latis, d'Eglantine

Soignons bien, ô ma mère:
Son tant joli troupeau:
Donnez plus de litière
A son petit agneau.
C'est fait: allons près d'elle.
Eh bien, donc, te voila?
En corset qu'elle est belle!
Ma mère, voyez-la.

Soupons: prends cette chaise,
Tu seras près de moi;
Ce flambeau de mélèse
Brûlera devant toi:
Goûte de ce laitage;
Mais tu ne manges pas?
Tu te sens de l'orage;
Il a lassé tes pas.

Eh bien! voila ta couche,
Dors-y jusques au jour;
Laisse-moi sur ta bouche
Prendre un baiser d'amour.
Ne rougis pas, bergère,
Ma mère et moi, demain,
Nous irons chez ton père
Lui demander ta main.

Imp.ie de Charlon aîné et Cie, 30, Hautefeuille

LE ROSIER.
Paroles de Pr. Lapp.
Je l'ai planté, je l'ai vu naître
Ce beau rosier où les oiseaux
Viennent chanter sous ma fenêtre,
Perchés sur ses jeunes rameaux.
Joyeux oiseaux, troupe amoureuse,
Ah! par pitié ne chantez pas;
L'amant qui me rendait heureuse
Est parti pour d'autres climats.
DARBIGNY

Imp^ie de Chardon aîné et fils, 30, r. Hautefeuille, Paris

La 2e fois on ne dit pas cette mesure.

- ci, voi-ci l'o-ra - - ge, Voi - là l'é-clair qui luit.

P e cres cendo FF FFF Ped.

Pour les quatre derniers couplets, jouez l'accompagnement suivant:

Allegretto.

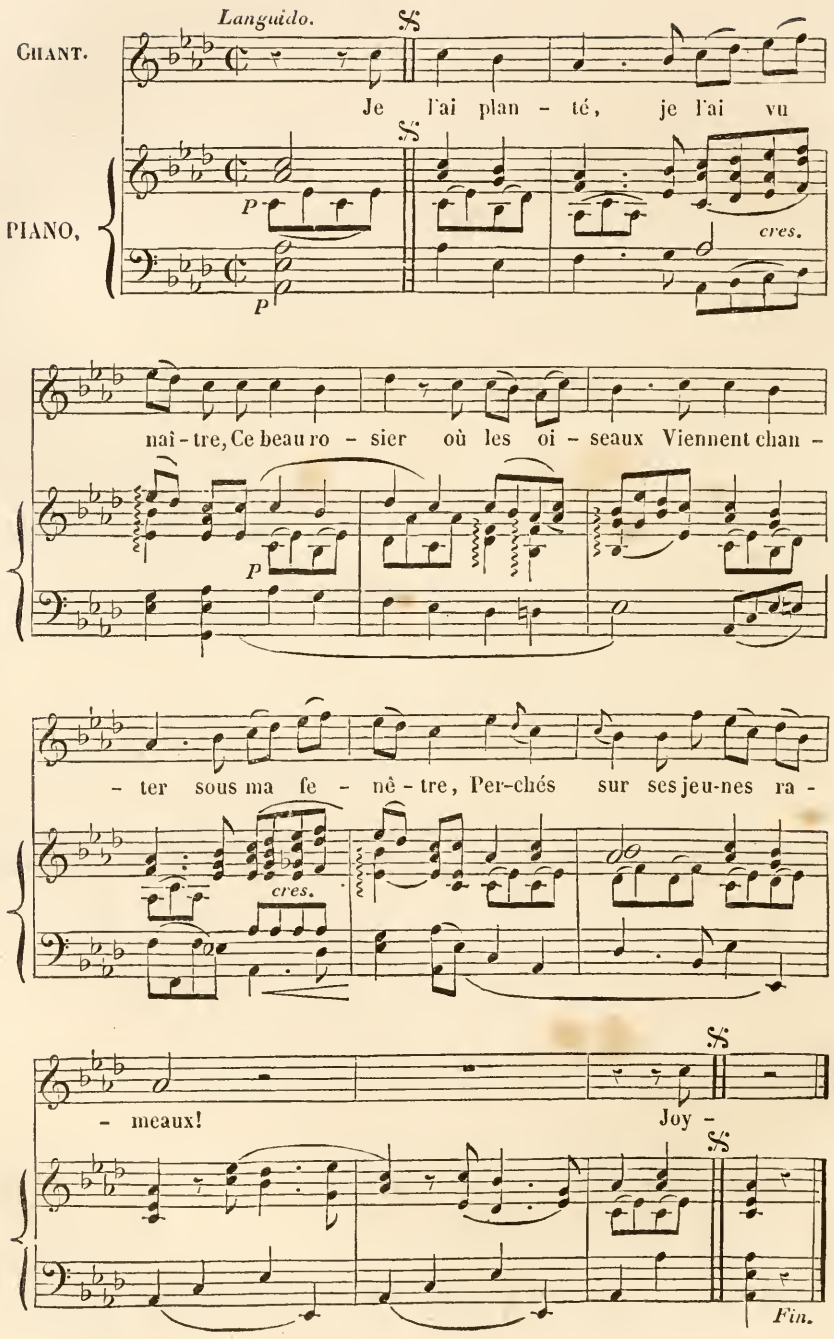
CHANT

PIANO.

P P

Fin.

LE ROSIER



Paris. — Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 7.

PHILIS, PLUS AVARE QUE TENDRE.

AH! VOUS DIRAI-JE, MAMAN?

L'AMOUR EST UN ENFANT TROMPEUR.

DESSINS PAR M. TRIMOLET. - GRAVURES PAR M. NARGEOT.

Musique arrangée pour le piano par M. H. Colet.

NOTICE.

La Chanson Philis plus avare que tendre, est de Dufresny, auteur spirituel et original, qui était né avec un goût universel pour les Beaux-Arts, et qui cultivait avec succès la Poésie, la Musique, le Dessin, l'Architecture et la Peinture. Charles Rivière Dufresny, né en 1648, et fils d'une jardinière d'Anet, passait pour petit-fils d'Henri IV, et lui ressemblait. Il a donné plusieurs bonnes comédies au Théâtre-Français. Nous ne le considérons ici que comme Chansonnier, et il a le double mérite d'avoir fait de jolies Chansons et d'en avoir composé lui-même les airs qui sont très agréables. Sa Chanson Dans la vigne à Claudine, est une des plus piquantes, et on en emploie encore avec succès dans les Vaudevilles l'air qui a près de cent cinquante ans. Nous saisirons ici l'occasion de donner un supplément à notre Notice sur le Café, en rappellant que Dufresny a composé sur le même sujet une Chanson beaucoup mieux faite que celle de la pancarte que nous avons copiée. Elle est sur le même air que l'autre, et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il en a fait aussi, sur le même air, une contre le Café : on trouvera ces deux Chansons dans le troisième volume de ses Œuvres, page 494 et suivantes. Nous cédons au désir de donner un Couplet de chacune des deux :

Air : Les Bourgeois de Chartres.

La divine ambroisie
Que Jupin inventa,
Ce fut fève choisie,
Que Vulcain rissola.
Momus la moulina,
Pour réjouir la troupe.
Neptune l'inonda,
la la,
Enfin Ganimedon,
don don,
La versa dans la coupe.

Il est de ce breuvage,
Ainsi que des amours;
Toujours on en dit rage,
Et l'on en prend toujours.
Tel, tout haut, les blama,
Qui tout bas leur fit grace.
Pour vous prouver cela,
la la,
De ce café, démon,
don don,
Je vais prendre une tasse.

Nous avons dit que Dufresny était spirituel et original. Il était aussi extrêmement ami de l'indépendance. Il avait à la cour plusieurs charges dont il se défit, ne pouvant s'accommoder de la contrainte de Versailles. Il vendit jusqu'à une rente viagère de 3,000 livres que Louis XIV lui avait fait avoir. Aussi ce Prince disait-il qu'il n'était pas assez riche pour faire la fortune de Dufresny. On sait que ne pouvant pas payer sa blanchisseuse, il l'épousa pour s'acquiter envers elle. Poète dans toute la force du terme, il fut toujours brouillé avec la Fortune. Un de ses amis lui disait : Pauvreté n'est pas vice. — C'est bien pis, répondit-il. Cependant, du temps du système de Law, se voyant sans ressource, il avait adressé au Régent un singulier placet, dans lequel il le priait de le laisser dans la pauvreté, afin qu'il restât dans le monde un

homme qui pût retracer à la nation la misère dont ce Prince l'avait tirée. Le Régent ordonna au Contrôleur général de compter à Dufresny 200,000 francs. Il fit bâtir de cet argent une fort belle maison, qu'il appela la **Maison de Pline**. Il survécut peu à cette fortune, car il mourut en 1724, âgé de 76 ans.

Qui est-ce qui dans sa jeunesse n'a pas chanté la Chanson : **Ah! vous dirai-je Maman?**

Quelle jeune écolière n'a pas trouvé dans son solfège cet air si naïf, si simple, et cependant si gracieux, et qui se prête à tant de variations.

Voilà pourtant encore un air dont les professeurs, et même les érudits en fait de musique, ne connaissent pas l'auteur. Il est évident, par la facture, que cet air date d'une centaine d'années et qu'il est un de ceux qui peuvent faire dire qu'il n'y a pas un seul compositeur, si minime qu'il soit, qui n'ait fait en sa vie un chef-d'œuvre, ou du moins un air remarquable.

Les paroles sont aussi de l'époque des Bergers de Trumeaux. On y trouve un Silvandre, un bosquet, une houlette! Il est inconcevable combien les amours champêtres étaient à la mode dans les Chansons de cette époque, qui était si peu pastorale, et quel contraste il y avait entre les mœurs et la poésie.

Les petites maîtresses allaient au bal en habit de bergères, et se faisaient peindre en Chloris et en Lisette. De graves magistrats faisaient faire leur portrait en Coridon et en Tircis, avec une pannetière et une musette : mais les bergères avaient du rouge et des mouches, et les bergers une perruque à la brigadière.

Les moutons avaient au cou des rubans roses.

A la même époque, les dames de la cour et les demoiselles de l'Opéra chantaient en pinçant les lèvres :

L'Amour est un enfant trompeur,
Me dit souvent ma mère.

L'innocente Glycère lisait le **Sopha** de Crébillon fils, et les **Bijoux indiscrets** de Diderot; le beau Lycas était un D'Aiguillon ou un Richelieu.

Le **Devin du Village** de Jean-Jacques Rousseau faisait fureur.

Madame de Pompadour jouait à Choisy le rôle de Colette, et chantait un peu faux,

Si des galants de la ville
J'eusse écouté les discours,
Ah! qu'il m'eût été facile
De former d'autres amours!

Le Cardinal de Bernis écrivait l'**Epître aux Graces** et l'ode anacréontique de l'**Amour papillon**.

La mode des Idylles est passée; mais nous ne devons pas désespérer qu'elle revienne, et quant à ce contraste que nous avons remarqué entre les mœurs et les poésies d'une époque, nous en avons eu un exemple bien plus frappant au fort de la Révolution, où pendant que la tragédie se jouait dans les rues, on applaudissait au théâtre le **Conciliateur** ou l'**Homme aimable**, l'**Optimiste**, la **Matinée d'une jolie femme**; les frais tableaux de **Paul et Virginie**, et la Pastorale gracieuse de l'**Amour filial**.

Les **Etrennes lyriques de 1794**, époque de la grande terreur, sont pleines de Chansons anacréontiques. Ce sont les **Dangers d'un baiser**, l'**Innocence et la Pudeur**, l'**Amour de ma Mie**, la **Vie Champêtre**, l'**Amitié**, **A la Rose**.

Notre siècle politique et spéculateur produit des Odes, des Poèmes emphatiques de six mille vers, des Rêveries, des Harmonies, et toutes sortes de Poésies vaporeuses. Une réaction littéraire ramènera peut-être bientôt le théâtre à **Rose et Colas**, **Annette et Lubin**, et la Chanson au goût de Ségur et aux graces de Parny.

DU MERSAN.

Les Recueils de Chansons ne donnent ordinairement que trois couplets de l'**Amour est un Enfant trompeur**. Nous en avons trouvé un quatrième peu connu, qui nous semble compléter la Chanson, et que nos lecteurs ne seront sans doute pas fâchés de trouver ici :

Lise a vu, dit-on, cet enfant
Que redoutait sa mère,
L'a-t-elle trouvé fort méchant?
Elle en fait un mystère;
Mais on sait bien qu'avec Colas,
Lise, en rougissant, dit tout bas :
Je ne crois plus ma mère.

L'AVARICIEUSE.

Philis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Sylvandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, nouvelle affaire :
Pour le berger le troc fut bon ;
Car il obtint de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain, Philis plus tendre,
Craignant de déplaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, Philis peu sage
Aurait donné moutons et chien,
Pour un baiser que le volage
Alisette donnait pour rien.

LA CONFIDENCE.

Ah! vous dirai-je, Maman,
Ce qui cause mon tourment?
Depuis que j'ai vu Silvandre,
Me regarder d'un air tendre;
Mon cœur dit à chaque instant;
Peut-on vivre sans amant!

L'autre jour, dans un bosquet,
De fleurs il fit un bouquet;
Il en para ma houlette,
Me disant belle brunette,
Flore est moins belle que toi:
L'amour moins tendre que moi.

Je rougis, et par malheur,
Un soupir trahit mon cœur:
Le cruel avec adresse;
Profita de ma faiblesse:
Hélas ! maman, un faux pas
Me fit tomber dans ses bras.

Je n'avais pour tout soutien,
Que ma houlette et mon chien;
L'amour, voulant ma défaite,
Ecarta chien et houlette:
Ah ! qu'on goûte de douceur,
Quand l'amour prend soin d'un cœur.

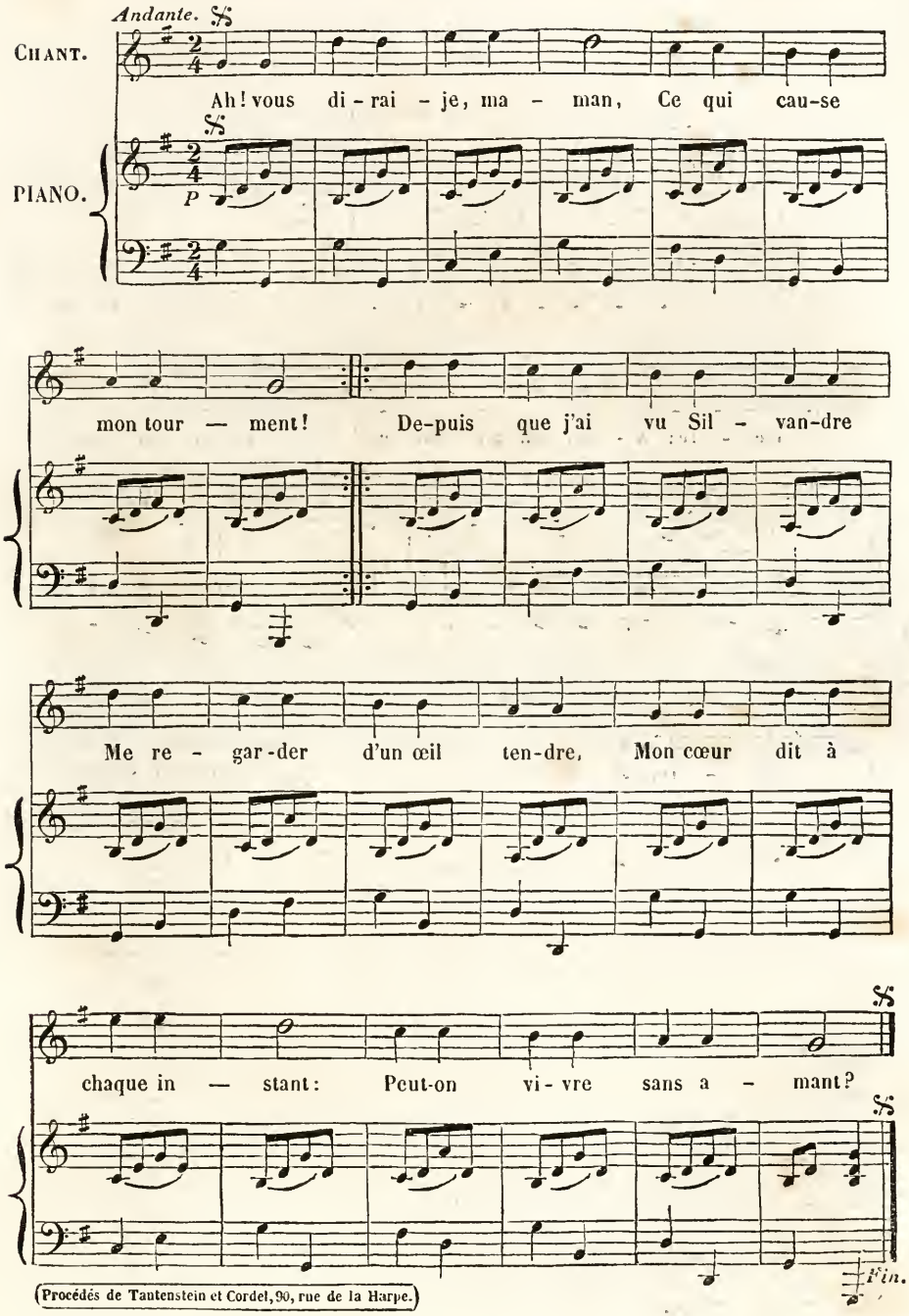
LA CURIEUSE

L'amour est un enfant trompeur,
Me dit souvent ma mère:
Avec son air plein de douceur,
C'est pis qu'une vipère.
Je voudrais bien savoir pourtant,
Quel mal si grand d'un jeune enfant
Peut craindre une bergère.

Je vis hier le beau Lucas
Assis près de Glycère:
Il lui parlait tout près, tout bas;
Et, d'un air bien sincère,
Il lui vantait un Dieu charmant:
Ce Dieu c'était précisement
L'enfant que craint ma mère.

Pour sortir de cet embarras,
Et savoir le mystère,
Cherchons l'amour avec Colas,
Sans rien dire à ma mère
Et, supposé qu'il soit méchant,
Nous serons deux contre un enfant:
Quel mal peut-il nous faire?

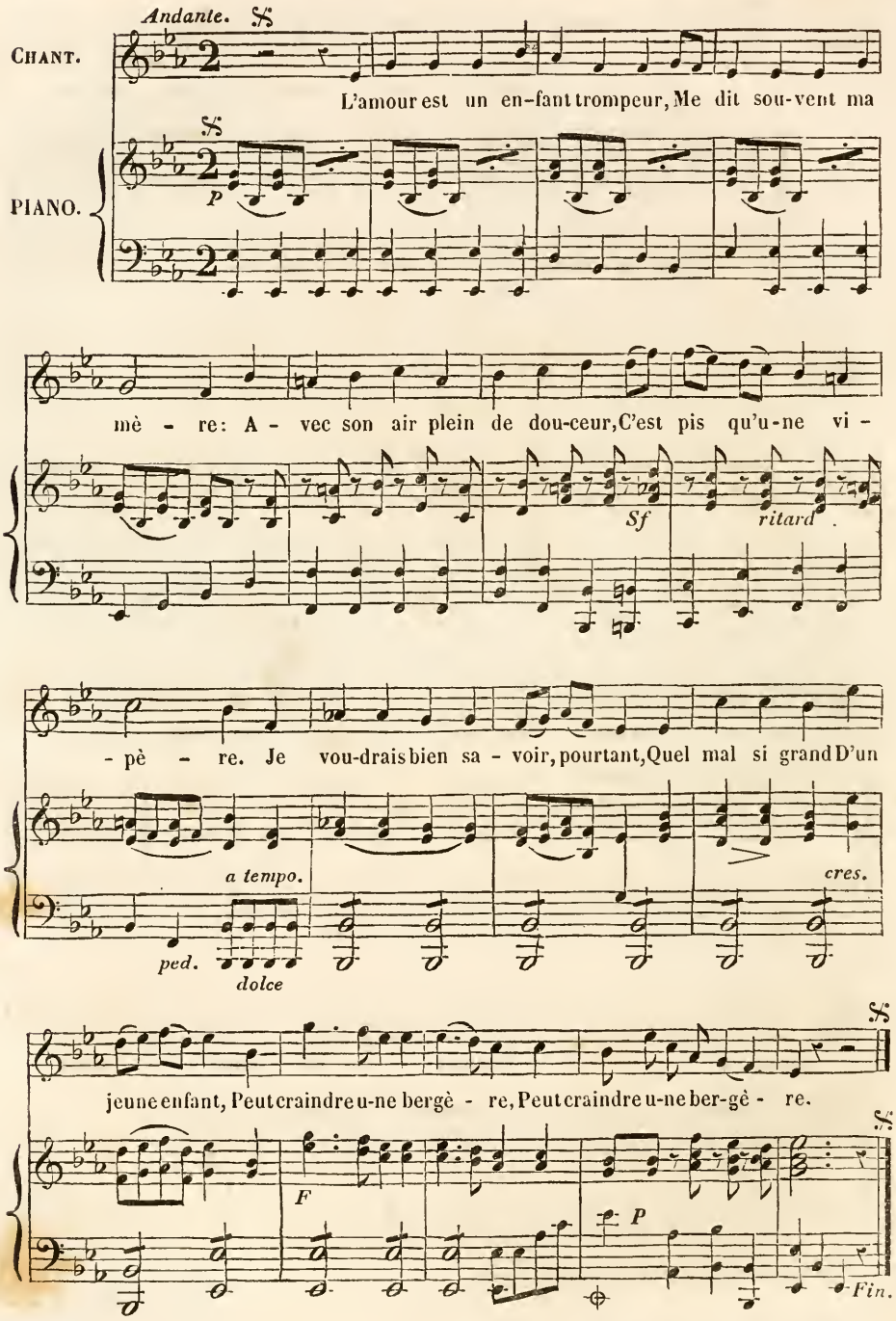
AH! VOUS DIRAI-JE, MAMAN, avec accompag. de piano, par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.



(Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.)

Les couplets de PHILIS PLUS AVARE QUE TENDRE, se chantent sur l'air : *Réveillez-vous, belle endormie,* air bien connu, et que le défaut d'espace ne nous a pas permis de donner ici.

L'AMOUR EST UN ENFANT TROMPEUR, avec accompag. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.



Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr. Augustins, 5.

COMBIEN J'AI DOUCE SOUVENANCE

PAROLES DE M. DE CHATEAUBRIAND.

QUAND LE BIEN-AIMÉ REVIENDRA

Paroles de MARSOLLIER, musique de DALAYRAC.

DESSINS PAR MM. STEINHEIL ET DAUBIGNY,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. BOILLY. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. DAUBIGNY.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Lautrec prit une guitare et chanta cette Romance qu'il avait composée sur un air des montagnes de son pays.

M. de Châteaubriand fait chanter au chevalier Lautrec, une romance que lui-même avait composée pour un air des montagnes d'Auvergne, remarquable, dit-il, par sa douceur et sa simplicité. Cette romance était connue du public, lorsqu'il la plaça dans sa nouvelle historique intitulée Les Aventures du dernier Abencerage. La simplesse et la grace respirent dans ce petit poème de l'auteur d'Atala et de René : on sent qu'il a du lui être inspiré par la mémoire des jours qu'il avait passés sur les rives étrangères, lorsque son cœur regrettait sa patrie. Et sans doute, comme le chevalier français prisonnier, " en achevant " le dernier couplet, il essuya une larme que lui arrachait le souvenir du gentil pays " de France. "

Je cite, car pour parler dignement de notre plus grand écrivain, il faut lui emprunter son propre langage.

Sa nouvelle historique contient trois poésies différentes qui prouveraient la variété de son talent, si elle avait besoin d'être prouvée. A la touchante et suave romance du Français, succède la plainte naïve d'un poète de la tribu des Abencerages, et bientôt après, un fier Espagnol célèbre, dans un style grave, religieux et chevaleresque, les exploits du Cid, son aïeul.

Ces trois morceaux offrent les trois caractères distincts de la Romance dont le premier était guerrier, qui fut ensuite une histoire écrite en vers et en couplets, et qui devint aussi l'expression de l'amour et de la mélancolie.

Le nom de Romance qui est celui de l'ancienne langue romaine un peu corrompue soit en français, soit en espagnol, fut donné aux premiers vers, parce qu'ils furent composés dans ce langage qui était celui des gens d'esprit et polis, et dans lequel seul on écrivait alors. Les plus belles poésies des Espagnols sont appelées encore aujourd'hui Romances. La première pièce de vers connue en notre langue, est la Romance de Roland, que les soldats de Charlemagne avaient coutume de chanter en marchant au combat, et dont nous avons donné l'imitation dans notre dernière livraison. Celle du Cid, célèbre en Espagne, date d'un temps bien moins reculé, et ne remonte qu'à la fin du douzième siècle. Des Romances plus modernes, également consacrées à la mémoire du héros castillan, furent recueillies au commencement du seizième siècle, par Fernando de Castillo, et reproduites en 1614 par Pedro de Florez dans son Romancero general : elles sont au nombre de plus de cent.

La Romance historique longtemps abandonnée en France, y reparut dans le dix-huitième siècle, Moncrif est peut être le modèle de ce genre dont il a ainsi posé les principes dans une note sur sa Romance des

Constantes amours d'Alix et d'Aleris: « Il faut qu'il y ait une action touchante, et que le style en soit naïf. C'est ce qu'ont négligé plusieurs bons auteurs. Ils ont écrit leurs chansons en style d'ode, et c'est ôter à la Romance son mérite principal. Depuis que cette Romance a paru, ajoute-t-il, on a donné ce titre à toutes les chansons amoureuses qui ont une suite de couplets. »

En effet, on a toujours intitulé Romance, le morceau charmant Elle m'aima, cette belle Aspasie: que Moncrif lui-même avait intitulé Chanson.

Une vraie Romance du même auteur, que nous offrirons bientôt à nos lecteurs, c'est celle des Infortunes inouies de la tant belle, honnête et renommée comtesse de Saulx, qui est un modèle du genre naïf.

L'esprit peut n'être pas exclu de la Romance, comme l'a prouvé Marmontel, dans celle d'Apollon et Daphné

L'Amour m'a fait la peinture
De Daphné, de ses malheurs.

Et Boufflers dans celle du Beau Mysis et de Zara.

Depuis, les auteurs qui se sont le plus distingués dans la Romance, sont Berquin et Florian. Ce dernier en a placé dans ses Romans et ses Nouvelles, à l'imitation des auteurs espagnols. Le Désespoir amoureux du berger Chrisostôme, dans Don Quichotte, est une romance. Berquin a traité avec succès les deux genres, la Romance historique et la Romance plaintive. Tout le monde connait sa Geneviève de Brabant, et sa plainte délicieuse:

Dors mon enfant, clos ta paupière.

Son recueil est précédé d'un Discours sur la Romance, qui mérite d'être lu.

Un autre genre de Romances, dont nous allons donner le modèle, c'est la Romance dramatique.

Celle de Nina ou la Folle par amour:

Quand le bien-aimé reviendra,
Près de sa languissante amie,

eut un succès prodigieux, du à la mélodie et à l'expression du chant. Cependant, Marsollier, dans sa pièce, l'avait intitulée Chanson. Mais cette chanson partait du cœur d'une affligée, et Dalayrac fit un tel chef-d'œuvre de sentiment, que quand Paesiello transporta Nina au théâtre italien, sous le titre de la Pazza per amore, sa noble modestie ne voulut point lutter contre le compositeur français, et il respecta sa romance, désespérant de mieux faire.

La Romance fut toujours, en effet, le triomphe de Dalayrac. Il n'est pas une de ses pièces où l'on n'en remarque une ravissante. Il suffira de citer dans Gulnare:

Rien, tendre amour, ne résiste à tes charmes,

dans Marianne :

Tous les jours, au fond de mon cœur,
Je sens naître un nouveau courage.

Et les Romances d'Azemia, de Raoul de Crequi, de Camille, du Château de Montenero.

Quant à celle de Nina, elle était chantée avec tant d'ame par Madame Dugazon, et la situation était si déchirante, que son effet devait doubler par la magie du théâtre. Mais c'est précisément ce qui distingue la Romance dramatique, qui doit joindre à la beauté du chant, à la pureté de la mélodie, le sentiment de la situation théâtrale.

Le sujet de Nina, qui fut jouée en 1786, se trouvait dans une anecdote que d'Arnaud Baculard avait recueillie dans les Délassements de l'homme sensible, sous le titre de la Nouvelle Clémentine.

« Une jeune personne attendait le retour de son fiancé; s'étant mise en route pour aller à sa rencontre, elle apprit inopinément sa mort; à cette fatale nouvelle sa raison s'égara. Depuis ce moment, elle fit tous les jours deux lieues à pied pour aller au devant de son amant. Arrivée à l'endroit où elle espérait le rencontrer, elle s'asseyait, l'attendait, et ne le voyant pas venir, elle disait en s'en retournant, et les yeux mouillés de larmes : IL N'EST PAS ARRIVÉ ! JE REVIENDRAI DEMAIN. Elle y revint pendant plus de cinquante ans.

DU MERSAN.

LES SOUVENIRS

Imité de Chateaubriant

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
De France !
O mon pays, sois mes amours
Toujours !

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressant sur son cœur joyeux,
Ma chère ;
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux ?

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore ?
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airam sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau ?

Te souvient-il de cette amie,
Tendre compagne de ma vie?
Dans les bois en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur
Son cœur.

Oh! qui me rendra mon Hélène
Et ma montagne, et le grand chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine:
Mon pays sera mes amours
Toujours!

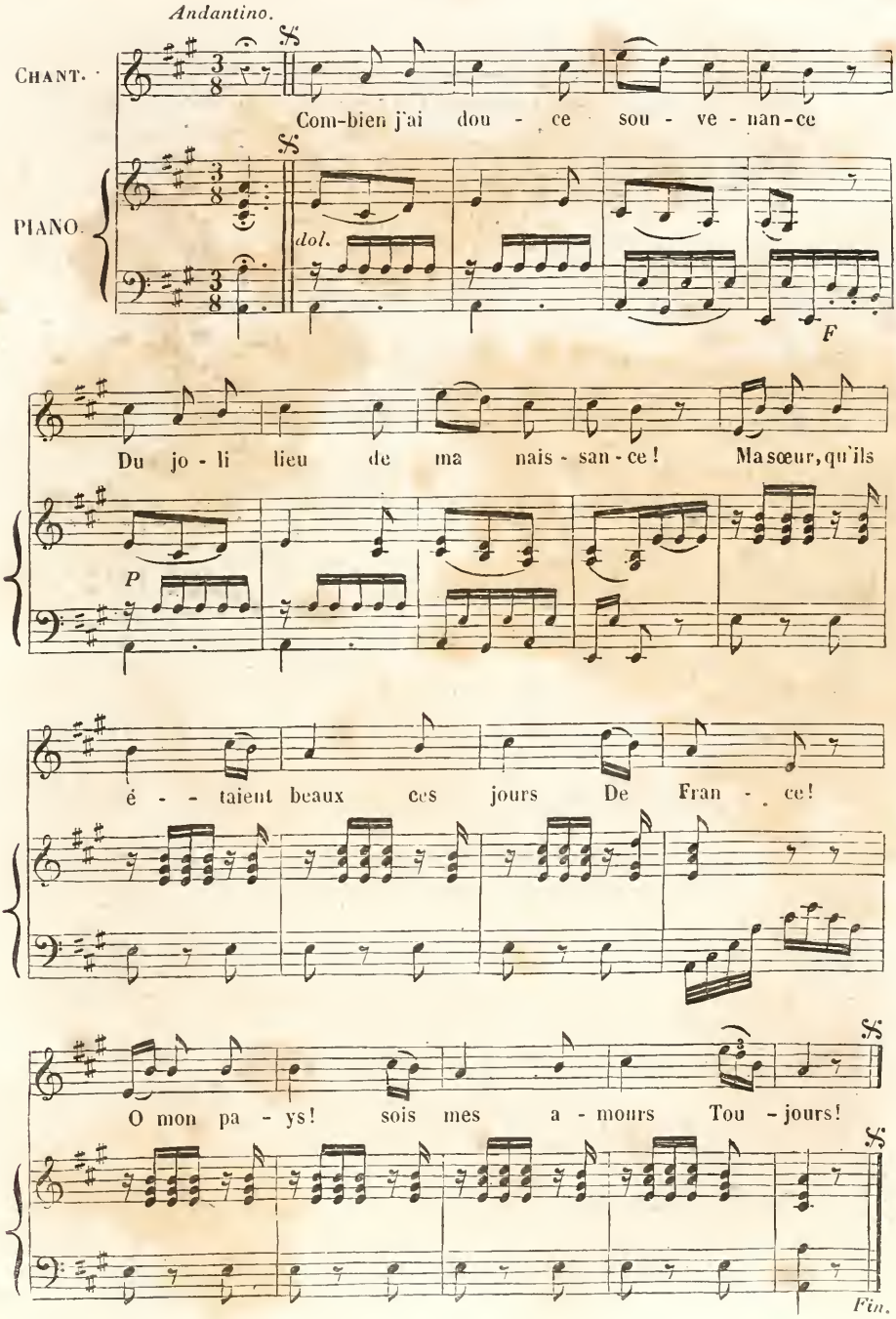
ROMANCE DE NINA

Quand le bien aimé reviendra
Près de sa languissante amie,
Le printemps alors renaîtra,
L'herbe sera toujours fleurie.
Mais je regarde, hélas! hélas!
Le bien aimé ne revient pas.

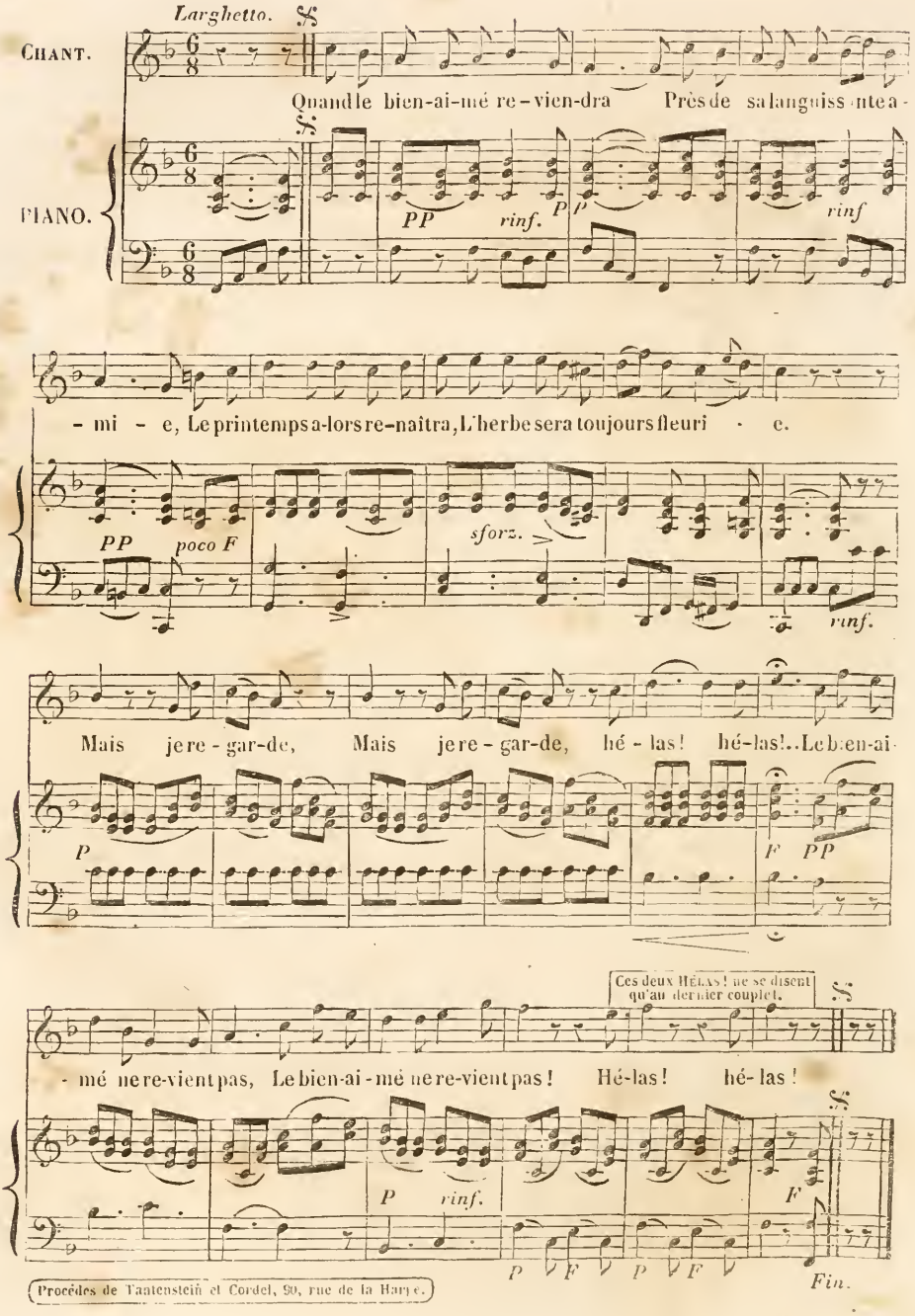
Oiseaux, vous chanterez bien mieux,
Quand du bien aimé la voix tendre
Vous peindra ses transports, ses feux;
Car c'est à lui de vous l'apprendre.
Mais, mais, j'écoute hélas! hélas!
Le bien aimé ne revient pas.

Echos, que j'ai lassés cent fois
De mes regrets, de ma tristesse,
Il revient: peut-être sa voix
Redemande aussi sa maîtresse.
Paix! il appelle: hélas! hélas!
Le bien aimé n'appelle pas.

COMBIEN J'AI DOUCE SOUVENANCE, avec accompag. de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



QUAND LE BIEN-AIMÉ REVIENDRA, avec accomp. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.



Procédés de Taatenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de F. Locquin, 16, rue N. D. des Victoires.

LE POINT DU JOUR,

ROMANCE DE L'OPÉRA DE GULISTAN,

Paroles de MM. de La Chabaussière et Etienne, Musique de Dalayrac,

LA FIN DU JOUR,

CHANSON PAR M. ARMAND GOUFFÉ.

DESSINS PAR M. DAUBIGNY,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. MERCIER. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. RANSONNETTE.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Le Gulistan est en Perse le titre d'un ouvrage du poète philosophe Saadi, né à Schiras, l'an 1193 de notre ère. Gulistan est à Paris le titre d'un opéra-comique et le nom du principal personnage. C'est dans la pièce de Gulistan, ou le Hulla de Samarcande, par MM. La Chabaussière et Etienne, jouée en octobre 1805, à l'Opéra-Comique, que se trouve la délicieuse romance du Point du Jour. Or, la scène est à Samarcande, ville d'Asie, située près des frontières de la Perse, et qui fut autrefois le séjour ordinaire du grand Tamerlan. La poésie a ses licences, mais nous ne pouvons guère nous dispenser de remarquer dans cette jolie romance des fautes de couleur locale assez singulières. FLORE est une déesse de la Mythologie romaine ou italique, dont le nom doit être peu connu d'un Hulla, et ce qui s'y trouve encore plus déplacé, c'est le jeune et sensible Troubadour. On connaît très peu les troubadours dans la Grande Tartarie, où est située la ville de Samarcande.

Si l'on consultait les Orientalistes, ils diraient aussi que le mot Gulistan est formé en Persan de GUL, rose, avec la terminaison ISTAN, qu'il signifie Jardin de Roses, et qu'il n'est jamais employé comme nom propre ; mais on n'a pas besoin de suivre un cours de Persan pour faire des romances, et un Hulla peut aussi bien s'appeler Jardin de Roses que nos maçons La Rose et nos grenadiers La Tulipe.

Cependant, le costume, dans toute l'étendue de l'acception de ce mot, doit exister au théâtre dans le style et dans le langage, autant que dans les habits et dans les décorations.

Du reste, nous dirons avec le malin Figaro : Eh mon Dieu ! nos faiseurs d'opéras-comiques n'y regardent pas de si près : et quand il y aura des accompagnements là-dessous !....

Il y en eut de délicieux. Dalayrac composa un air qui eût fait passer toutes les paroles du monde. Ce célèbre compositeur, dont nous avons déjà donné la romance de Nina (voyez notre 34e livraison), et qui excellait dans ce genre, naquit en 1753, et fut destiné au barreau, il fut même reçu avocat : mais la droiture

de son ame et son goût décidé pour la musique, lui inspirèrent tant d'aversion pour la chicane, que si nous ne craignions pas d'être accusés d'un jeu de mots, nous dirions qu'il préféra faire goûter à la société les charmes de l'harmonie. Arrivé à Paris en 1774, il fut placé dans les gardes du Comte d'Artois, et se lia d'amitié avec Grétry. Langlé, auteur de Corisandre et excellent théoricien, qui a donné plusieurs traités de composition, en enseigna les éléments à Dalayrac. Il est glorieux d'avoir formé un tel élève, même quand on est surpassé par lui. Dalayrac a travaillé pendant trente ans, et tous ses ouvrages ont obtenu de brillants succès. Il est mort à 56 ans, nombre égal à celui de ses opéras. Ce compositeur, dont l'éducation avait été excellente, avait un esprit cultivé; ses connaissances littéraires et ses conseils ont été souvent utiles aux auteurs qui lui confiaient leurs ouvrages : aussi le nommait-on le Musicien-Poète.

Le succès de la romance du Point du Jour fut doublé par la manière délicieuse dont elle était chantée par Martin, qui avait déjà prouvé dans celle du SECRET, Je te perds, fugitive espérance (voyez notre 50e livraison), qu'il savait chanter la romance d'une manière simple, pure et sentimentale.

Martin, l'un de nos plus célèbres chanteurs, était né en 1769, il était petit-fils d'un peintre du même nom, célébré par Voltaire. Fort jeune encore, il se fit remarquer et rechercher, pour sa jolie voix et son talent sur le violon. Il fut engagé, dès 1789, au Théâtre de Monsieur, depuis Théâtre Feydeau, et débuta avec le plus grand succès dans le Marquis de Tulipano. Martin puisa le goût et la méthode du chant italien à l'école de Viganoni, de Mandini et des premiers talents de l'Italie qui faisaient alors fleurir l'Opéra-Buffa. En 1794, il passa au Théâtre Favart, où brillaient Elleviou, Mesdames Dugazon et Saint-Aubin, et il compléta l'ensemble de cette excellente troupe. A la réunion de Favart et de Feydeau, en 1801, il devint sociétaire.

Comme acteur, Martin avait longtemps été médiocre; uniquement occupé de la musique, il négligeait le dialogue et les effets dramatiques; mais il parvint à acquérir l'habitude de la scène, à soigner son débit, et s'il ne fut pas un comédien du premier ordre, il devint un acteur très agréable, et il a conservé la réputation du plus habile chanteur qu'on ait entendu à l'Opéra-Comique. A un superbe tenor, dont les sons graves appartenaient à la basse-taille, il joignait un rare talent d'exécution. Il surmontait avec autant de facilité que de brillant les plus grandes difficultés; il se faisait même un jeu d'en créer de nouvelles, tant il était sûr de sa méthode et de sa voix fraiche, flexible et sonore, qu'il a conservée jusque dans un âge très avancé. Martin quitta le théâtre en 1823, après trente-cinq ans de succès, et acheva paisiblement sa vie au sein de sa famille et de ses amis, il est mort depuis peu d'années.

Voilà tout ce que je puis dire au sujet du Point du Jour. Je désire qu'on dise à propos de ce Point :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Le succès du Point du Jour inspira la Fin du Jour à un de nos plus spirituels chansonniers, M. Armand Gouffé, et sa jolie chanson est pleine de philosophie et de graces : ce ne sont pas des paroles d'opéra-comique. M. Armand Gouffé, né vers 1773, a été membre des Dîners du Vaudeville et du Caveau Moderne, il a précédé Désaugiers et Bérauger, par lesquels il n'aurait peutêtre pas été éclipsé, s'il n'avait cessé de chanter, lorsque ses deux émules tenaient encore leur aimable lyre. Comme vaudevilliste, M. Gouffé a coopéré à un grand nombre de pièces de théâtre, celles qui ont obtenu le plus de succès, ont été faites en société avec M. Georges Duval, son ancien camarade de collège, homme d'esprit, instruit, et dont tous les ouvrages ont un cachet piquant d'originalité.

DU MERSAN.

LE POINT DU JOUR.

[illegible]

Le point du jour
A nos bosquets rend toute leur parure;
Flore est plus belle à son retour;
L'oiseau reprend doux chant d'amour:
Tout célèbre dans la nature
Le point du jour.

Au point du jour
Désir plus vif est toujours près d'éclore;
Jeune et sensible troubadour,
Quand vient la nuit chante l'amour
Mais il chante bien mieux encore
Au point du jour.

Le point du jour
Cause parfois, cause douleur extrême.
Que l'espace des nuits est court
Pour le berger brûlant d'amour,
Force de quitter ce qu'il aime
Au point du jour.

Impr. de Chardon aîné et fils 30 r. Hautefeuille Paris.

LA FIN DU JOUR.

Paroles d'Armand Gouffé

La fin du jour
Sauve les fleurs et rafraîchit les belles ;
Je veux, en galant troubadour,
Célébrer, au nom de l'amour,
Chanter, au nom des fleurs nouvelles
La fin du jour.

La fin du jour
Rend aux plaisirs l'habitant du village ;
Voyez les bergers d'alentour
Danser en chantant tour à tour
Ah ! comme on aime, après l'ouvrage
La fin du jour.

La fin du jour
Rend aux amans et l'ombre et le mystère ;
Quand Phébus termine son tour,
Vénus, au milieu de sa cour,
Avec Mars célèbre à cythère
La fin du jour.

La fin du jour
Rend le bonheur aux oiseaux du bocage ;
Bravant dans leur obscur séjour
La griffe du cruel vautour,
Ils vont guetter sous le feuillage
La fin du jour.

La fin du jour
Me voit souvent commencer un bon somme ;
Et pour descendre au noir séjour,
En fermant les yeux sans retour
Je dirai gaiment : c'est tout comme
La fin du jour.

LE POINT DU JOUR, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Gulistan essaie son luth.

Allegro non troppo grazioso.

PIANO.

P *F* *P* *F*

cres.

CHANT.

Le point du jour à nos bos-quets rend

F *rinf.*

tou-te leur pa - ru - re, Flore est plus belle

P *rf* *F* *P*

à son re - tour, L'oi - seau re-dit son chant d'amour; Tout cé-lè-bre

F *P* *rinf.* *P*

dans la na - tu - - - re Le point du jour,

F

Le point du jour.

F

P *F*

P *Fin.*

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris, impr. de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

PAUVRE JACQUES,

Romance par la marquise de Travanet.

JEUNES AMANTS, CUEILLEZ DES FLEURS,

Couplets de Desmoustier, musique de Gaveaux.

LA PITIÉ N'EST PAS DE L'AMOUR,

Romance d'Alexandre Duval, musique de Della Maria.

DESSINS PAR M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re et 4e PLANCHES PAR M. DESJARDINS. — 2e et 3e PLANCHES PAR M. BOILLY.

NOTICE.

La romance du Pauvre Jacques fut chantée à la cour et à la ville : c'était vers 1780, à l'époque où l'on venait de construire pour la reine Marie-Antoinette, la charmante retraite du Petit Trianon, dont Delille a dit, dans son poème des Jardins.

Semblable à son auguste et jeune déité,
Trianon joint la grace avec la majesté.
Pour elle il s'embellit, et s'embellit par elle.

Alors la mode des jardins anglais était devenue une fureur ; au milieu de celui qui venait d'être planté, et où l'on avait réservé un endroit pittoresque que l'on appelait la Petite Suisse, était un châlet représentant une ferme avec sa laiterie. Il fallait animer ce paysage ; on fit venir de la Suisse, des vaches et une jolie laitière ; mais cette jeune Suissesse ressentit bientôt les atteintes d'une mélancolie qui menaça ses jours. On découvrit qu'elle regrettait son pays et son fiancé. La Reine fit venir Jacques, c'était le nom du jeune Suisse : elle maria et dota les deux amants. La marquise de Travanet fit alors la romance du Pauvre Jacques, dont l'air délicieux fit la fortune. Ce fut sur l'air de cette romance, que treize ans après fut composée celle où l'on faisait parler l'infortuné Louis XVI allant à la mort. Cette touchante élégie se trouve dans l'Almanach des Gens de bien, rédigé par Montjoye. Nous avons pensé qu'on serait bien aise de la retrouver, et nous la donnons à la fin de cette Notice.

La jolie chanson : Jeunes Amants, cueillez des fleurs, est tirée du petit opéra de l'Amour Filial, de Demoustier, joué en 1792, et dont la charmante musique était de Gaveaux.

Le refrain : La Pitié n'est pas de l'Amour, est celui d'une romance dont la ravissante mélodie eut un prodigieux succès, et fit regretter la mort précoce du jeune compositeur Della Maria, à qui Alexandre Duval avait confié son opéra du Prisonnier, ou la Ressemblance, joué en 1798. Nous aurons occasion de reparler de ces auteurs, sur lesquels la brièveté de cette notice nous empêche de donner des détails qui ne manqueront pas d'intérêt.

DU MERSAN.

LOUIS XVI AUX FRANÇAIS, Romance. Air du Pauvre Jacques.

O mon peuple, que vous ai-je donc fait ?
J'aimais la vertu, la justice,
Votre bonheur fut mon unique objet,
Et vous me traînez au supplice.

Français, Français, n'est-ce pas parmi vous
Que Louis reçut la naissance ?
Le même ciel nous a vus naître tous :
J'étais enfant dans votre enfance.

O mon peuple ! ai-je donc mérité
Tant de tourments et tant de peines ?
Quand je vous ai donné la liberté,
Pourquoi me chargez-vous de chaînes ?

Tout jeune encor, tous les Français en moi,
Voyaient leur appui tutélaire :
Je n'étais pas encore votre roi,
Et déjà j'étais votre père.

Quand je montai sur ce trône éclatant
Que me destina ma naissance,
Mon premier pas dans ce poste brillant,
Fut un édit de bienfaisance.

Le bon Henri, longtemps cher à vos cœurs,
Eut cependant quelques faiblesses :
Mais Louis XVI, ami des bonnes mœurs,
N'eut ni favoris, ni maîtresses.

Nommez-les donc, nommez-moi les sujets
Dont ma main signa la sentence !
Un seul jour vit périr plus de Français,
Que les vingt ans de ma puissance.

Si ma mort peut faire votre bonheur,
Prenez mes jours, je vous les donne.
Votre bon roi, déplorant votre erreur,
Meurt innocent et vous pardonne.

O mon peuple ! recevez mes adieux.
Soyez heureux, je meurs sans peine,
Puisse mon sang, en coulant sous vos yeux,
Dans vos cœurs éteindre la haine.

LA PITIÉ N'EST PAS DE L'AMOUR, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Andante.

CHANT.

PIANO.

PP

Lorsque dans u - ne tour ob-

- scu - re Ce jeune homme est dans la douleur, Mon cœur, guidé par la na- ture, Doit compâ-tir à son mal-

- heur. Si j'entends sa plainte tou-chan-te, Je de-viens tris-te tout le

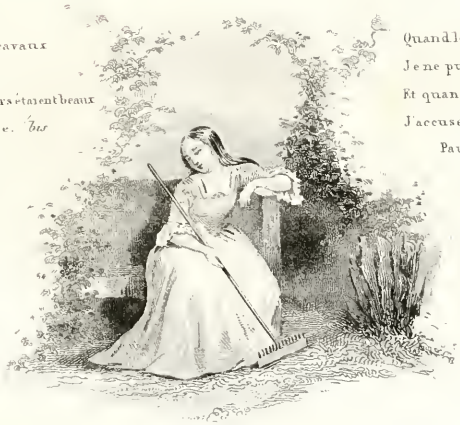
PP

jour. Maman, ne sois pas mécon - ten- te, La pi - tié n'est pas de l'a- mour, La pi -

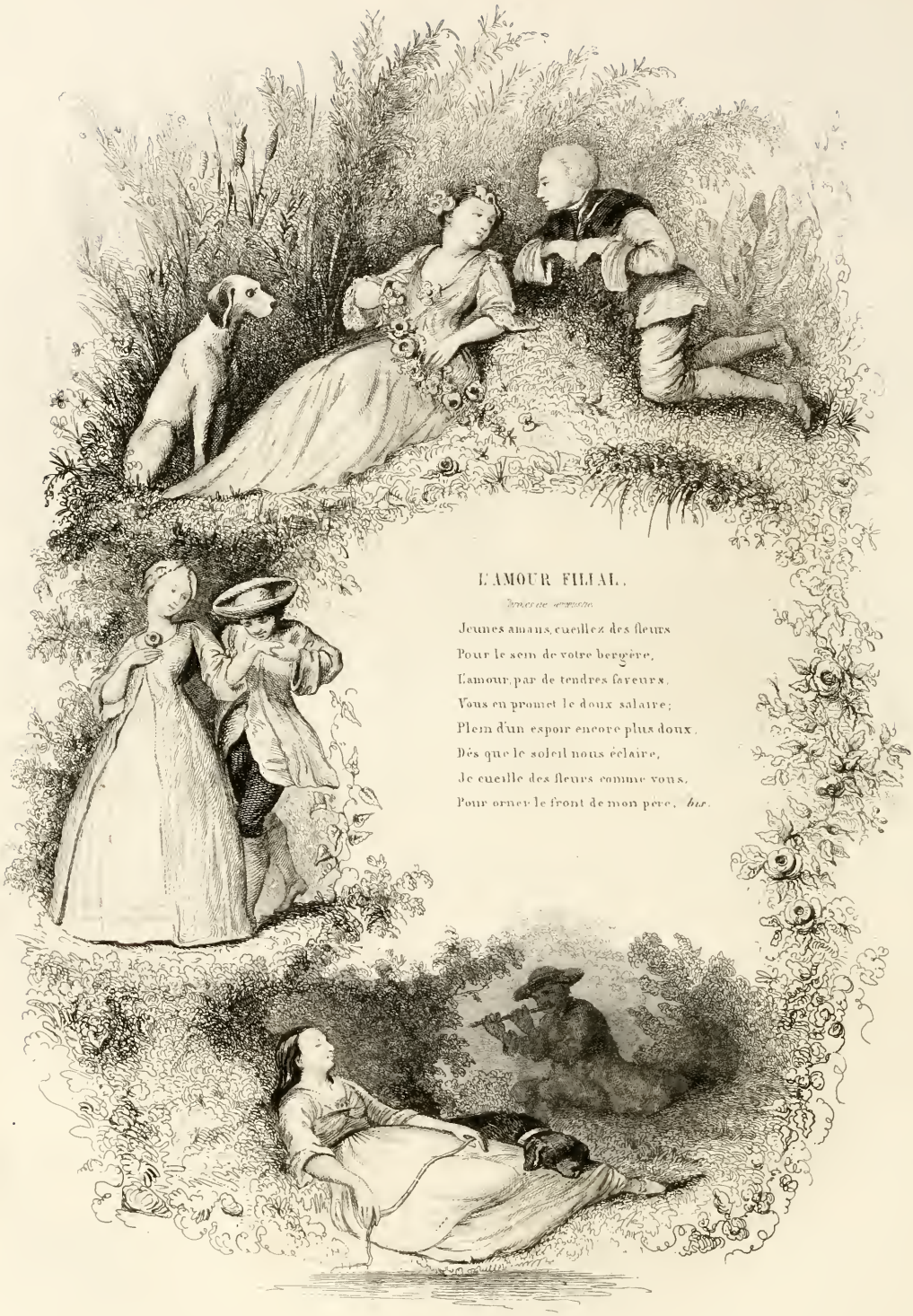
- tié n'est pas de l'a-mour.

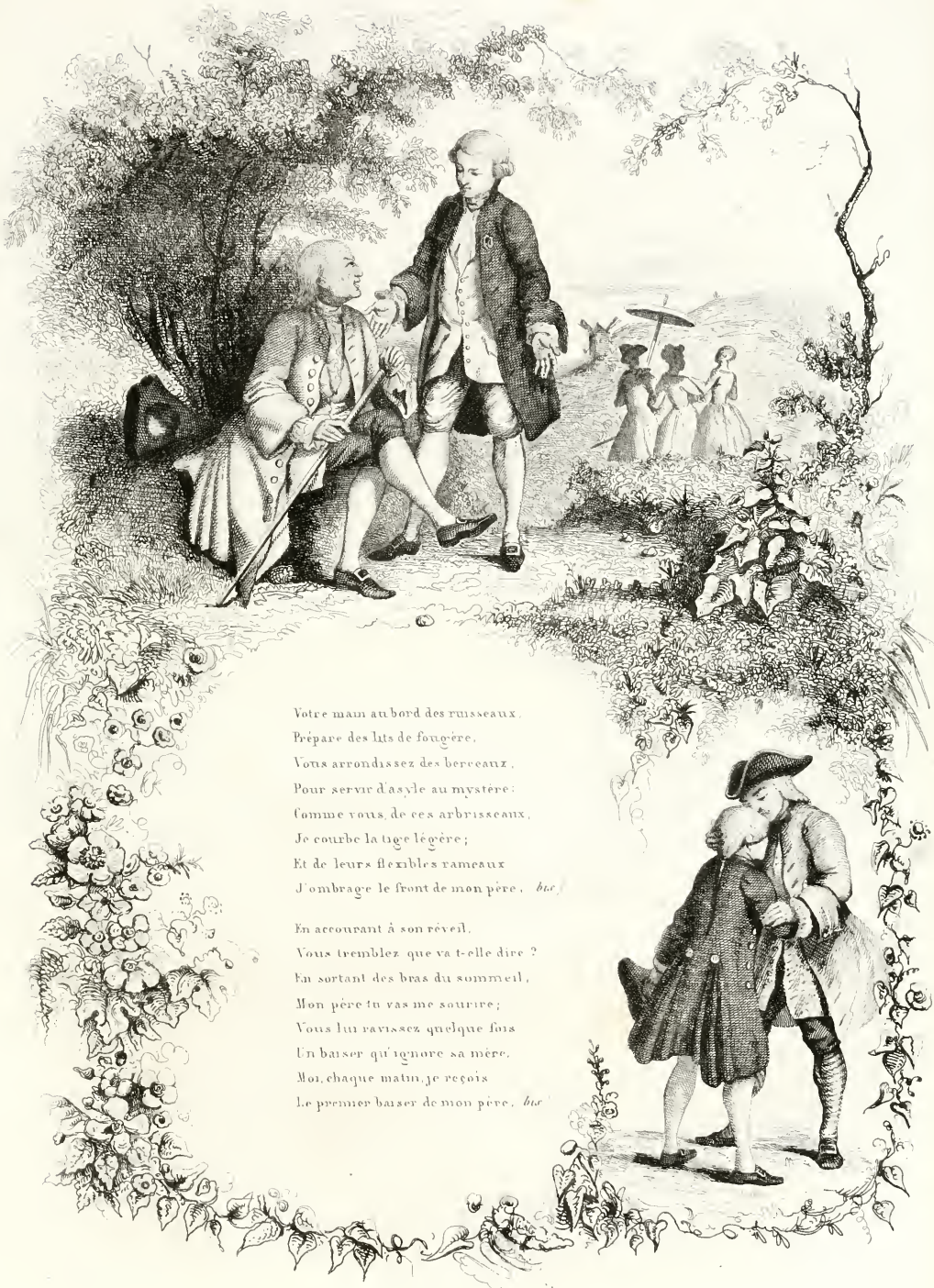
Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère,
Mais à présent que tu vis loin de moi
Je manque de tout sur la terre. bis

Quand tu venais partager mes travaux
Je trouvais ma tâche légère,
T'en souviens t'il ? tous les jours étaient beaux
Qui me rendra ce temps prospère. bis



Quand le soleil brille sur nos guérets,
Je ne puis souffrir sa lumière,
Et quand je suis à l'ombre des forêts,
J'accuse la nature entière.
Pauvre Jacques, etc.


L'AMOUR FILIAL.
Jeunes amans, cueillez des fleurs
Pour le sein de votre bergère,
L'amour, par de tendres faveurs,
Vous en promet le doux salaire;
Plein d'un espoir encore plus doux,
Dès que le soleil nous éclaire,
Je cueille des fleurs comme vous,
Pour orner le front de mon père. bis.



Votre main au bord des ruisseaux,
Prépare des lits de fougère,
Vous arrondissez des berceaux,
Pour servir d'asyle au mystère:
Comme vous, de ces arbrisseaux,
Je courbe la tige légère;
Et de leurs flexibles rameaux
J'ombrage le front de mon père. *bis*

En accourant à son réveil,
Vous tremblez que va t-elle dire ?
En sortant des bras du sommeil,
Mon père tu vas me sourire;
Vous lui ravissez quelque fois
Un baiser qu'ignore sa mère,
Moi, chaque matin, je reçois
Le premier baiser de mon père. *bis*

LA PITIÉ N'EST PAS DE L'AMOUR

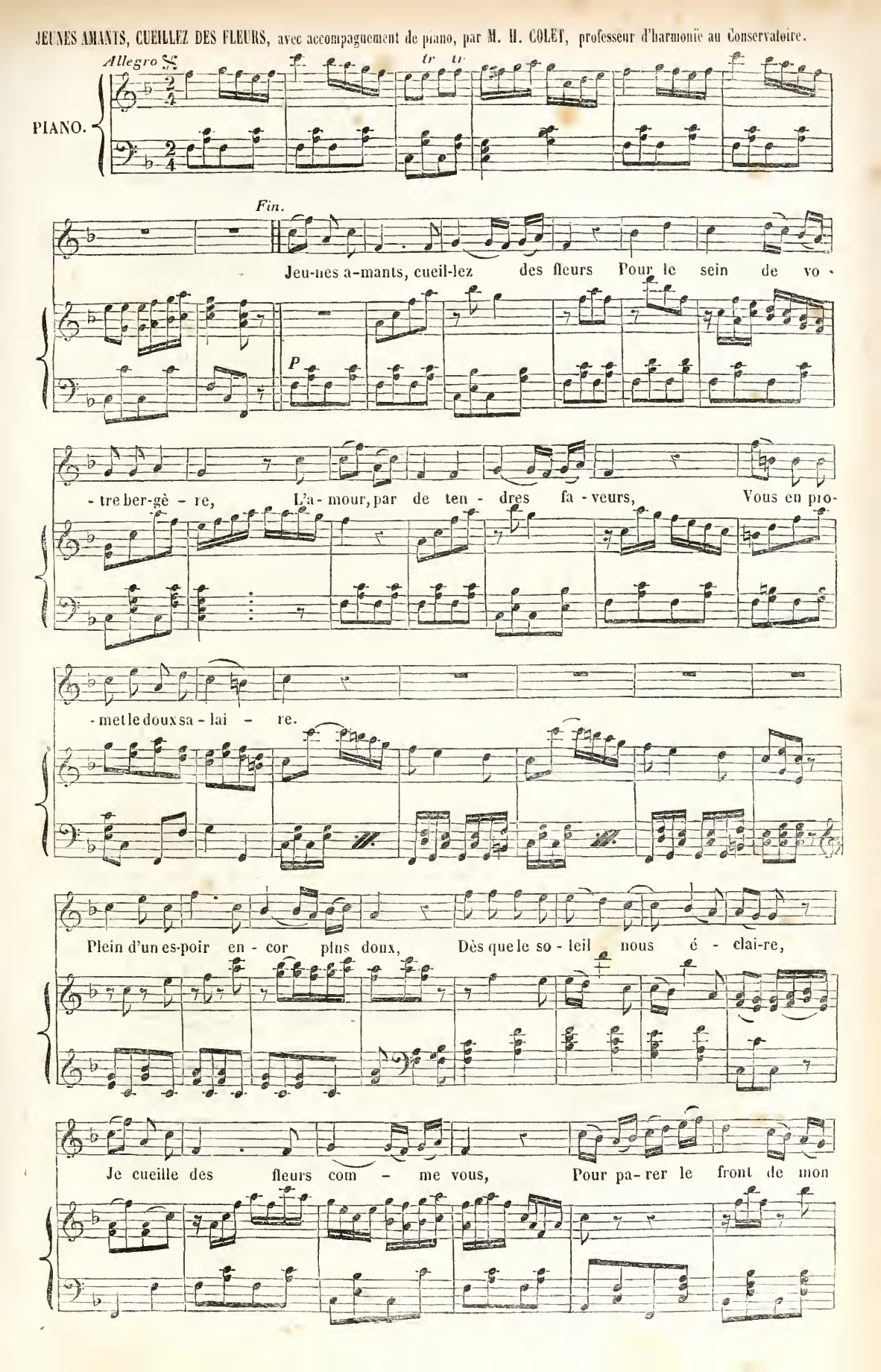
Paroles de Alexandre Duval

Lorsque dans une tour obscure,
Ce jeune homme est dans la douleur,
Mon cœur, guidé par la nature,
Doit compâtir à son malheur.
Si j'entends sa plainte touchante,
Je reste triste tout le jour.
Maman, ne sois pas mécontente;
La pitié n'est pas de l'amour.

Quand, à la fenêtre, discrète,
J'écoute ses plaintifs accents,
D'interêt ma bouche est muette,
Je crois toujours que je l'entends.
Je resterais là, quand il chante,
Toute la nuit et tout le jour...
Maman, ne sois pas mecontente.
La pitié n'est pas de l'amour.

Un jour, sa romance était tendre,
Elle enchanta tous mes esprits
Je ne cherchais point à l'apprendre,
Et sans le vouloir, je l'appris.
De puis ce temps là, je la chante;
Je la répète nuit et jour...
Maman, ne sois pas mécontente
La pitié n'est pas de l'amour.

JEUNES AMANTS, CUEILLEZ DES FLEURS, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



pè - - re, Pour pa-rer le front de mon pè - - re.

PAUVRE JACQUES.

Andante.

CHANT.

Pau - vre Jacques, quand j'étais près de toi, Je ne sentais pas ma mi - sè - re;

PIANO.

p

Mais à pré-sent que tu vis loin de moi, Je manque de tout sur la ter - - re, Je manque de

Fin.

tout sur la ter - re. Quand tu ve-nais par-ta-ger mes tra - vaux, Je trou-vais ma tâ-che lé-

Fin. *cres.*

- gè - re, T'en souvient-il? tous les jours é-taient beaux, Qui me rendra ce temps pros-pè - - re.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins.

BOUTON DE ROSE,

Paroles de Madame la Princesse Constance de Salm, Musique de Pradher père.

PLAISIR D'AMOUR NE DURE QU'UN MOMENT,

Paroles de Florian, Musique de Martini.

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHE PAR M. NARGEOT. — 2e ET 3e PLANCHE PAR M. JOURDAIN.

NOTICE.

L'auteur de la première de ces romances n'avait pas beaucoup plus de quinze ans, lorsque cette suave et fraiche composition se trouva sous sa plume novice, vers 1785. Nous n'hésitons point à citer cette date éloignée, lorsqu'il s'agit d'une femme si supérieure aux petites coquetteries de son sexe; de celle qui a inscrit elle-même ces mots: **Mes soixante ans** en tête d'une poétique récapitulation des travaux, nous pouvons dire des triomphes de sa glorieuse carrière.

Malgré leur charme et le mérite de leur style, il y avait loin sans doute de ces couplets aux mâles beautés, aux vers énergiques de l'**Epître aux Femmes**, du **Discours sur l'Etude**, etc., etc.; mais déjà leur coupe heureuse, leur facile élégance, pouvaient faire présager les talents lyriques de la Muse qui devait rendre doublement **Sapho** à la poésie de notre époque.

Dans une note de ses ŒUVRES COMPLÈTES, **Madame la Princesse de Salm**, nous apprend que ces couplets furent insérés dans l'**Almanach des Grâces**, de 1788. Plus de dix ans avaient passé sur cette légère production, lorsque le renom acquis déjà par le poète féminin attira sur eux l'attention de Pradher père, agréable compositeur de salons. Une musique plus moderne, substituée au vieil air: **Pour la Garonne**, rajeunit aisément cette charmante romance. Sous cette nouvelle forme, elle obtint un succès vraiment populaire, auquel tout concourut: les paroles, l'air, et le goût avec lequel Garat les chanta souvent dans ses concerts si suivis.

Madame Constance de Salm, on le sait, a, depuis ce temps, conquis nos suffrages par des œuvres d'une tout autre portée. Doral, ou les poètes de son école musquée, n'auraient pas manqué de dire, à ce sujet, que, par une rare métamorphose,

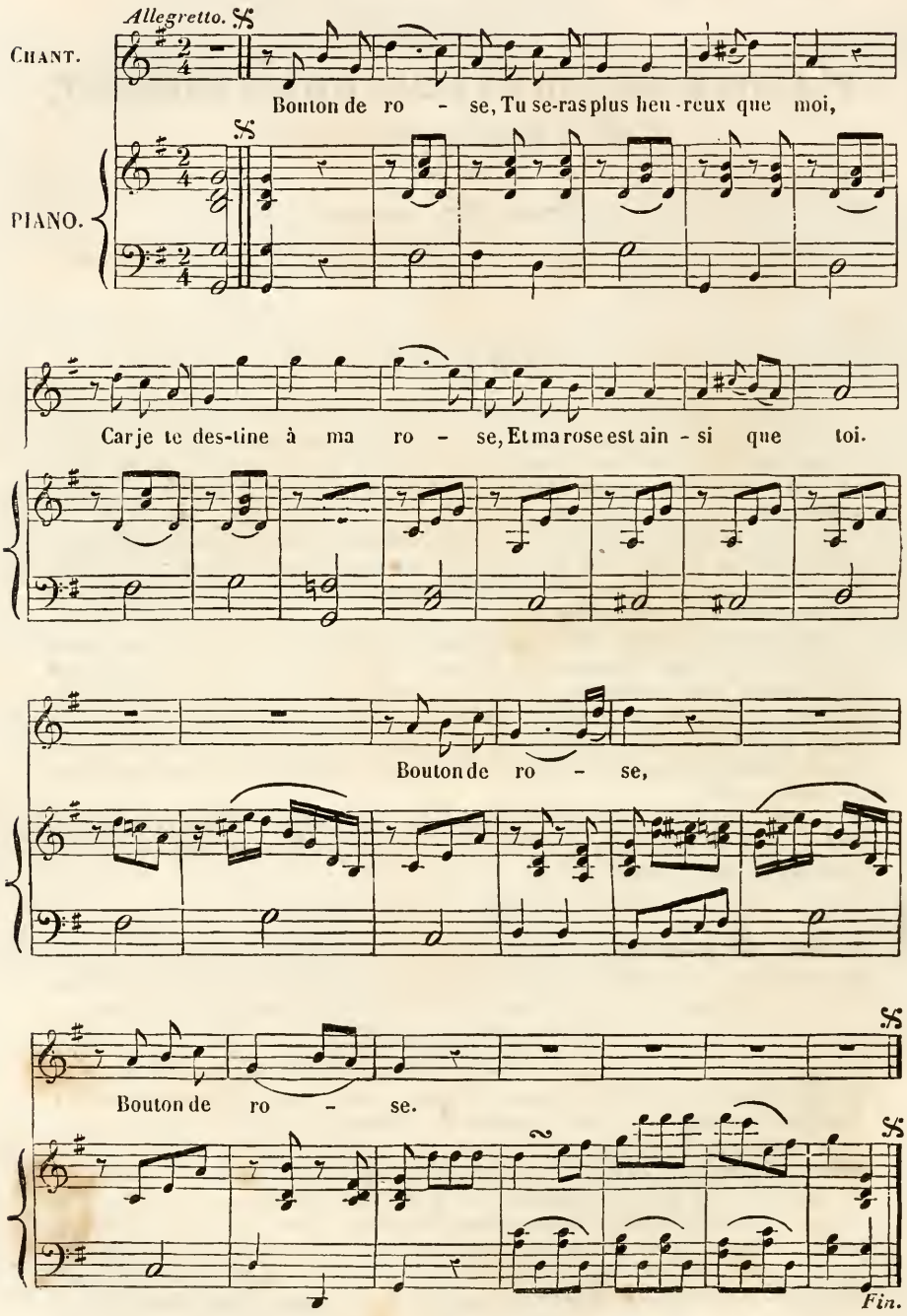
Bouton de Rose est devenu Laurier.

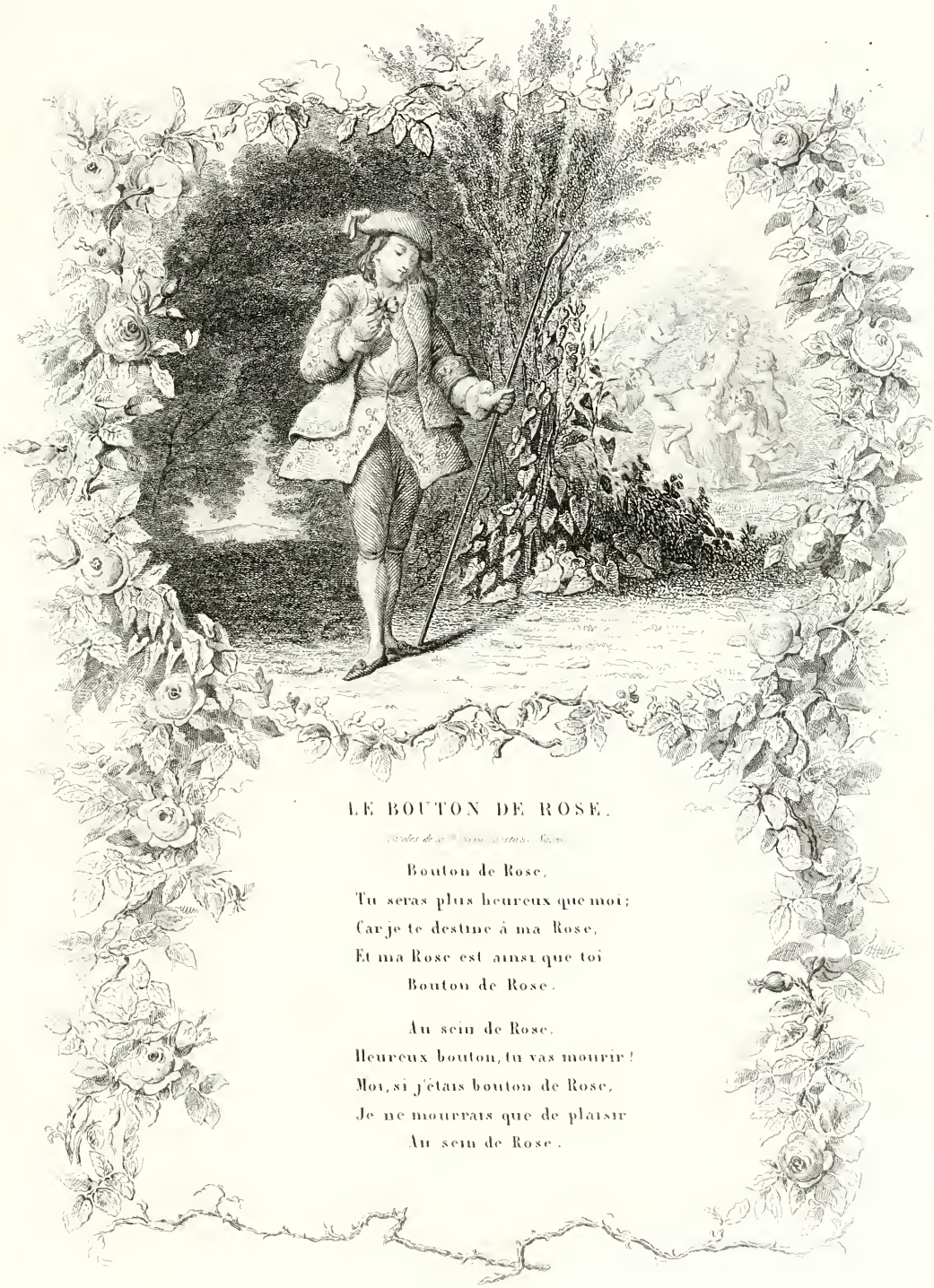
Nous dirons, nous, que cette gracieuse production, début littéraire d'une femme si distinguée, devait, à juste titre, entrer dans cette collection. C'est une bluette, qu'elle peut aujourd'hui laisser tomber de sa brillante parure, mais que nous devions recueillir comme une fleur dont le temps a respecté l'éclat et le parfum.

Nous ne pouvions donner à la romance de Madame de Salm une compagne plus digne d'elle que celle de **Plaisir d'Amour ne dure qu'un moment**, également si connu, et placé par Florian dans une de ses **Nouvelles**. La musique est de Martini, compositeur né en Allemagne, en dépit de la terminaison italienne de son nom, mais dont l'Italie aurait pu, en effet, adopter la Lyre, qui mérita moins bien de l'Harmonie savante que de la Mélodie simple et naturelle. L'ancien **Opéra-Comique** lui dut les partitions de l'**Amoureux de quinze ans**, du **Droit du Seigneur**, etc.; ce fut lui aussi qui prêta ses accords à cette belle **Tragédie lyrique de Sapho**, dont nous avons parlé plus haut. Martini avait déjà mis en musique plusieurs romances et chansons de l'auteur d'**Estelle**, entre autres, **Le vieux Robin Gray**, et l'**Amour est un enfant trompeur**. Celle-ci est un enfant de sa vieillesse, et ne porte point le cachet de cet âge. **Plaisir d'Amour** obtint la vogue du **moment**, qui s'est ensuite changée en un succès durable.

OURRY, **Membre du Caveau moderne.**

BOUTON DE ROSE, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



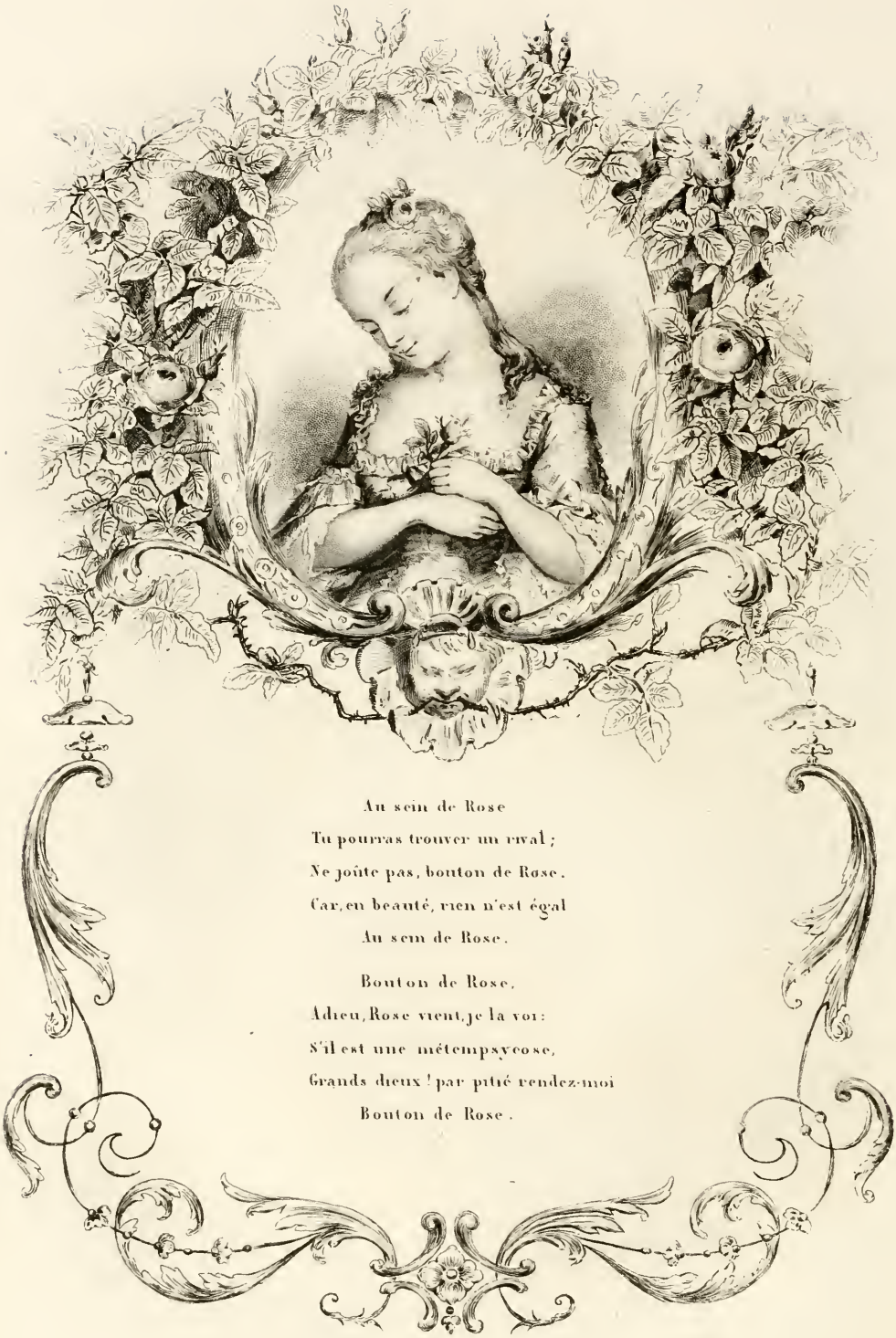


LE BOUTON DE ROSE.

[illegible]

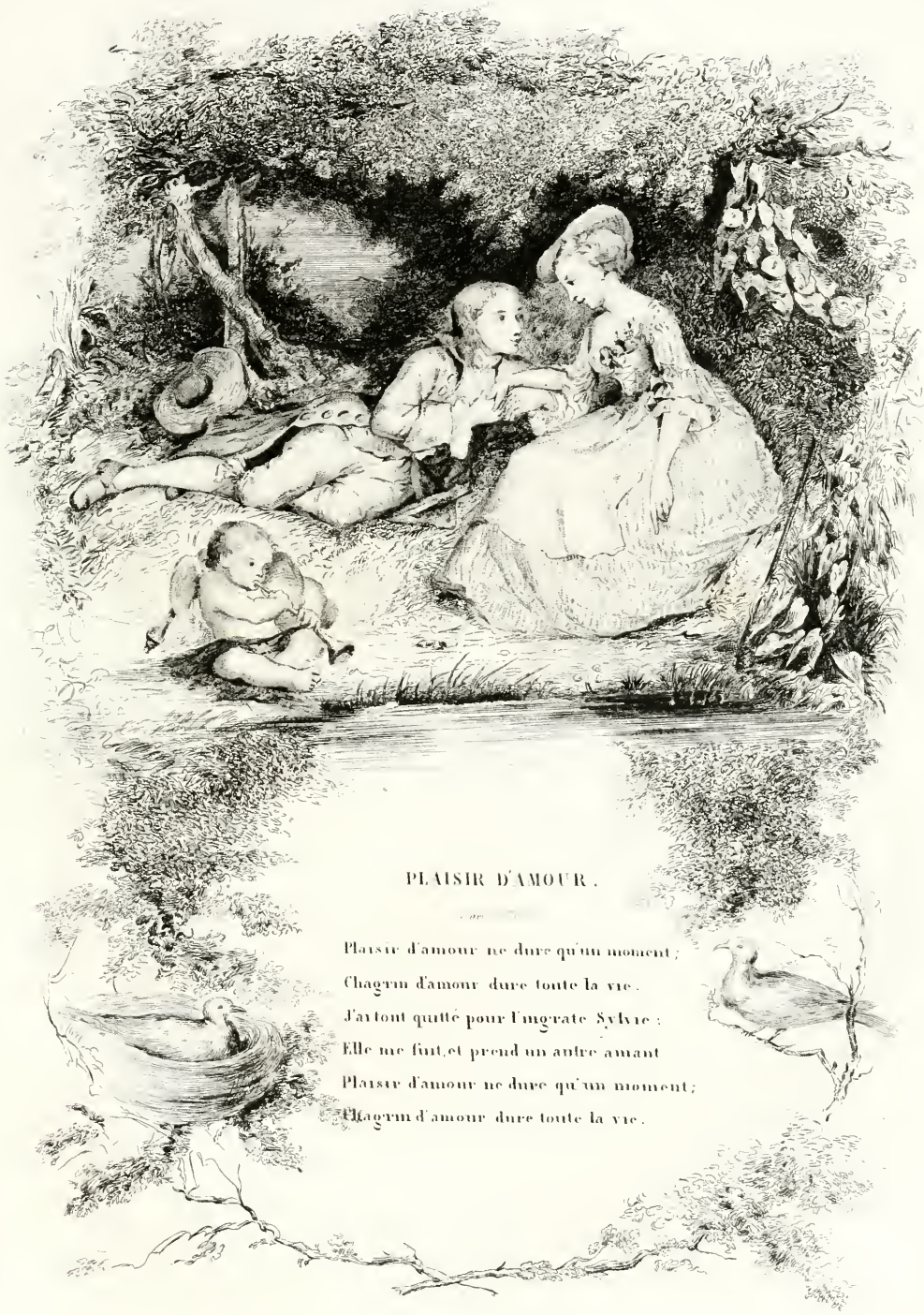
Bouton de Rose,
Tu seras plus heureux que moi;
Car je te destine à ma Rose,
Et ma Rose est ainsi que toi
Bouton de Rose.

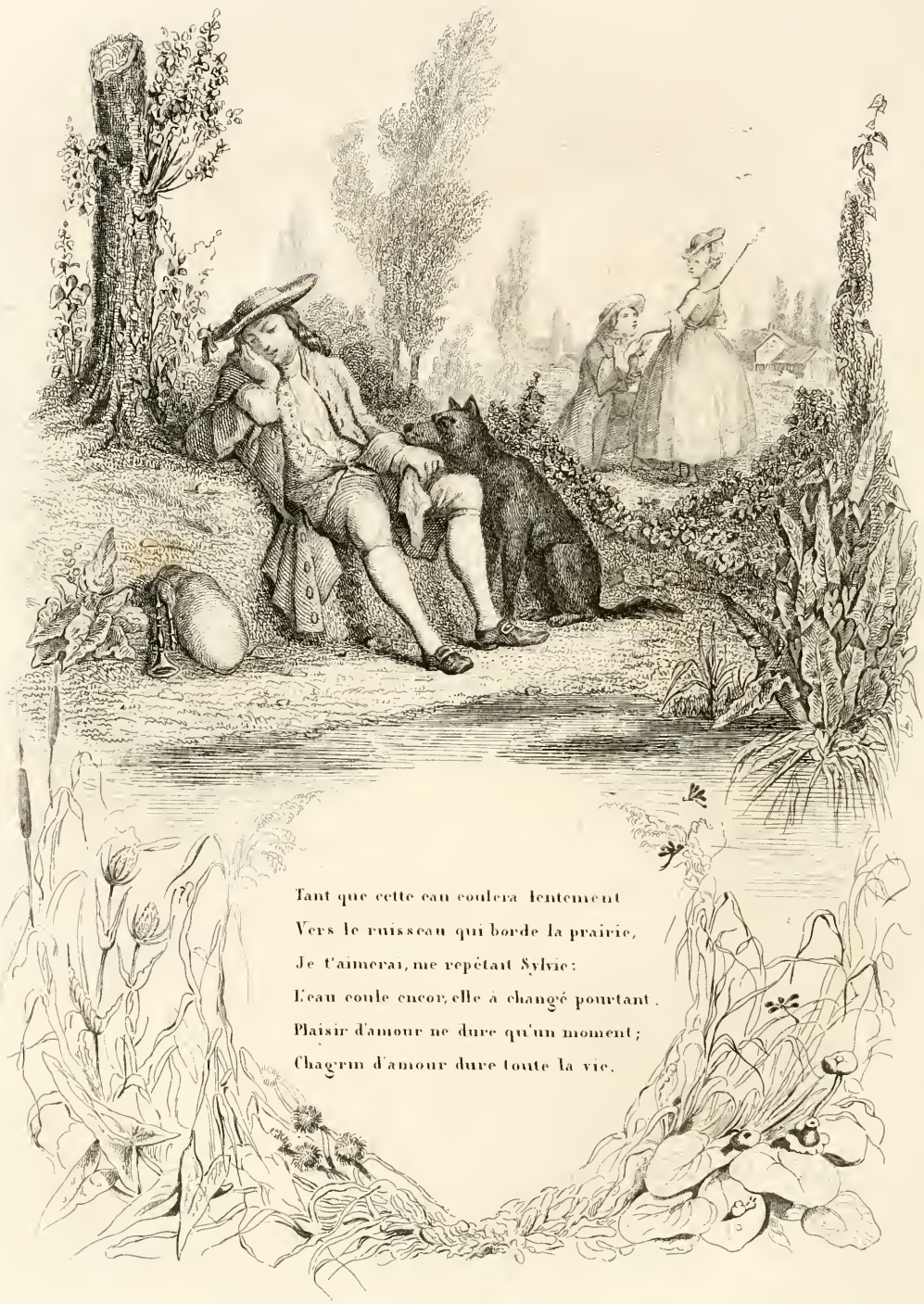
Au sein de Rose,
Heureux bouton, tu vas mourir!
Moi, si j'étais bouton de Rose,
Je ne mourrais que de plaisir
Au sein de Rose.



Au sein de Rose
Tu pourras trouver un rival ;
Ne joûte pas, bouton de Rose,
Car, en beauté, rien n'est égal
Au sein de Rose.

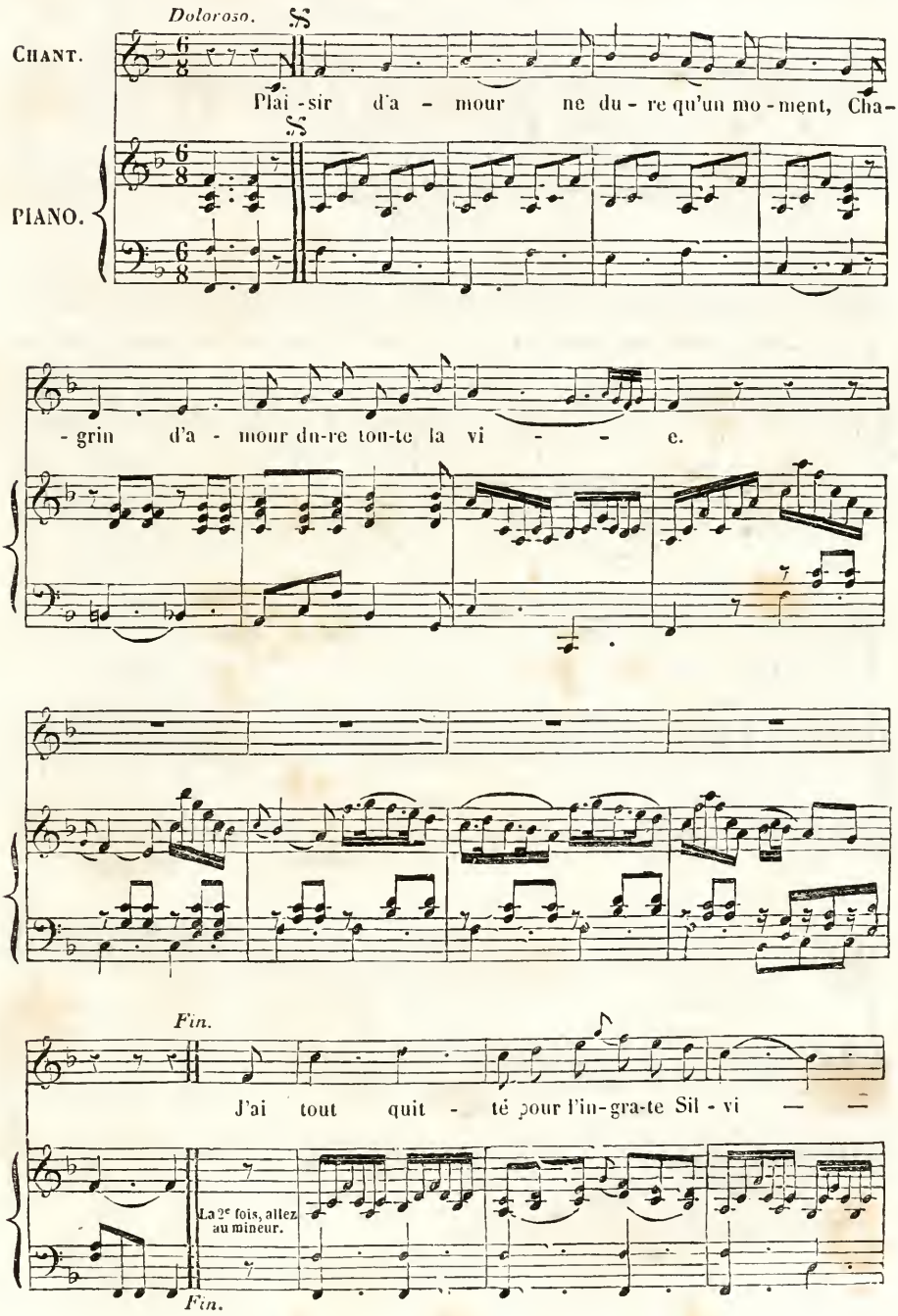
Bouton de Rose,
Adieu, Rose vient, je la voi :
S'il est une métempsycose,
Grands dieux ! par pitié rendez-moi
Bouton de Rose.


PLAISIR D'AMOUR.
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment ;
Chagrin d'amour dure toute la vie.
J'ai tout quitté pour l'ingrate Sylvie :
Elle me fuit, et prend un autre amant
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment ;
Chagrin d'amour dure toute la vie.


Tant que cette eau coulera lentement
Vers le ruisseau qui borde la prairie,
Je t'aimerai, me repétait Sylvie:
L'eau coule encor, elle à changé pourtant.
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment;
Chagrin d'amour dure toute la vie.

Imp.ie Chardon aîné et fils 30 r. Hautefeuille Paris

PLAISIR D'AMOUR NE DURE QU'UN MOMENT, avec acc. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.



- e, El - le me quitte et prend un autre a - mant. Plai -

Mineur.

Tant que cette eau cou-le-ra len-te - ment Vers le ruisseau qui bor-de la prai-

- ri - e, Je t'ai-me - rai,

me répétait Sil - vi - e, L'eau coule en - core... Elle a changé pourtant. Plai-

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5.

LEÇON D'UNE MÈRE A SA FILLE,

PAR FAVART.

Air du Menuet d'Exaudet.

LA CHANSON QUE CHANTAIT LISETTE,

PAR MONVEL, MUSIQUE DE DEZEDE.

FEMME SENSIBLE,

Paroles de HOFFMANN, Musique de MEHUL.

DESSINS ET GRAVURES PAR M. DAUBIGNY.

NOTICE.

La plume délicate de Favart, le plus gracieux des chansonniers de son temps, se révèle dans le joli couplet où une mère peint si bien la tranquillité du cœur d'une jeune fille, avant qu'il ait été troublé par les orages de l'amour. Nous aurons occasion de parler du talent de Favart, quand nous publierons de lui quelque production plus importante. La Chanson que chantait Lisette, est une gracieuse chansonnette, tirée de l'opéra de Blaise et Babet, joué en 1783. Elle donna lieu à une plaisanterie assez piquante, quoique l'idée n'en fût pas neuve.

Lorsque les Mille et Une Nuits parurent, traduites par M. Galland, chacune des nuits commençait par la répétition de cette phrase Ma sœur, si vous ne dormez pas, contez nous donc une de ces histoires que vous contez si bien. Au milieu d'une nuit d'hiver, des jeunes gens qui passaient sous les fenêtres de M. Galland, s'avisèrent de l'appeler à tue-tête. M. Galland, réveillé en sursaut, courut à sa croisée, en chemise, et demanda ce qu'on lui voulait. L'un des jeunes gens lui dit alors : M. Galland, si vous ne dormez pas, contez-nous donc une de ces histoires que vous contez si bien. L'avis ne fut pas perdu, et dans la seconde édition, Galland supprima cette répétition fatigante.

Quelque temps après la représentation de Blaise et Babet, des étourdis allèrent également sous les fenêtres de Monvel, et l'appelèrent; il vint à sa croisée, et nos plaisants le prièrent de vouloir bien leur dire quelle était la Chanson que chantait Lisette. Monvel répondit à la plaisanterie par une autre : Attendez un instant, leur dit-il, je vais vous l'apprendre. Il revint en effet avec un pot à l'eau qu'il leur vida sur la tête, en leur disant : C'était : Il pleut, Bergère.

Voici quarante-trois ans qu'on a chanté pour la première fois au Théâtre de l'Opéra-Comique, Femme sensible, dans l'opéra d'Ariodant, joué en 1799, et cette mélodie eut alors un tel succès, qu'en peu de temps elle devint populaire. Le sexe a toujours eu la prétention de la sensibilité; cependant le peuple dit proverbialement d'une demande qui ne doit pas avoir de résultat : c'est comme si tu chantais femme sensible.

Cette Romance est une des suaves productions de la lyre de Méhul. Ce célèbre compositeur apprit la musique, d'un aveugle, organiste de Charlemont, et fit des progrès si rapides, que dès l'âge de dix ans, il touchait l'orgue de l'église des Recollets. A vingt-quatre ans, il fit recevoir deux grands opéras, dont l'un, Cora et Alonzo, fut joué en 1791. Son premier succès fut celui d'Euphrosine et Coradin Il fut suivi de Stratonice et de plusieurs beaux ouvrages, parmi lesquels se trouve Ariodant. La musique de Méhul était dramatique, naturelle, dictée par le caractère des personnages, elle naissait de l'inspiration. C'est ainsi qu'il donna à l'opéra de Joseph, dont tout le monde connait la délicieuse romance, la couleur antique et l'onction religieuse que demandait ce sujet biblique. Sa fécondité qui égalait son talent, s'est révélée dans une foule de sonates, de symphonies, d'hymnes, de cantates, de romances et même de chansons. Toutes les bouches ont répété la Chanson de Rolland et le fameux Chant du Départ.

Méhul avait cinquante ans, lorsqu'il ressentit les premières atteintes d'une maladie de consomption, pour laquelle il alla respirer l'air pur des îles d'Hyères. Les honneurs qu'il reçut dans les villes qu'il traversa, furent ses dernières jouissances; il revint mourir à Paris, le 18 octobre 1817. DU MERSAN.

FEMME SENSIBLE, musique de MEHUL, avec accompag. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.

Andante poco allegretto. Un BARDE.

CHANT.

PIANO ou HARPE.

PP

Fem - me sensible entends-tu le ra - - ma - ge De ces oi-seaux qui cé - lè - brent leurs feux ?

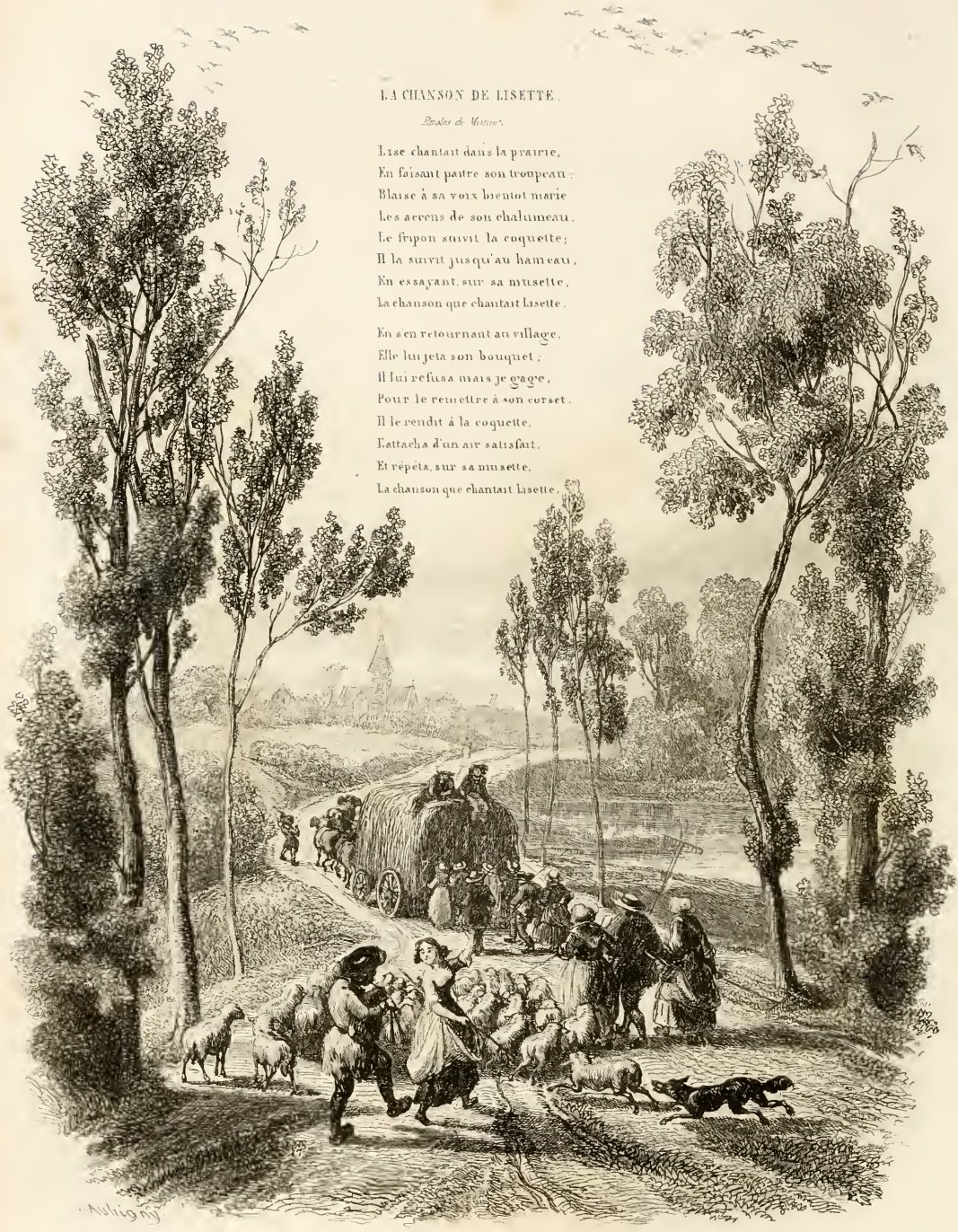
Ils font re-dire à l'é-cho du ri - va - ge : Le printemps fuit hâ-tons

rall.

- nous d'être heu - reux. Le printemps fuit, hâtons-nous d'être heureux.

Fin.

LEÇONS D'UNE MÈRE A SA FILLE
Cet étang
Qui s'étend
dans la plaine,
Répète au sein de ses eaux
Ces verdoyans ormeaux
Où le pampre s'enchaîne :
Un ciel pur,
Un azur
Sans nuages,
Vivement s'y réfléchit,
Le tableau s'enrichit
D'images.
Mais tandis que l'on admire
Cette onde où le ciel se mire,
Un zéphir
Vient ternir
Sa surface
D'un souffle il confond les traits,
L'éclat de tant d'objets
S'efface
Un désir,
Un soupir,
Oh ! ma fille !
Peut ainsi troubler un cœur
Où se peint la candeur,
Où la sagesse brille
Le repos
Sur ces eaux
Peut renaître ;
Mais il se perd sans retour
Dans un cœur dont l'amour
Est maître.
C. DAUBIGNY.

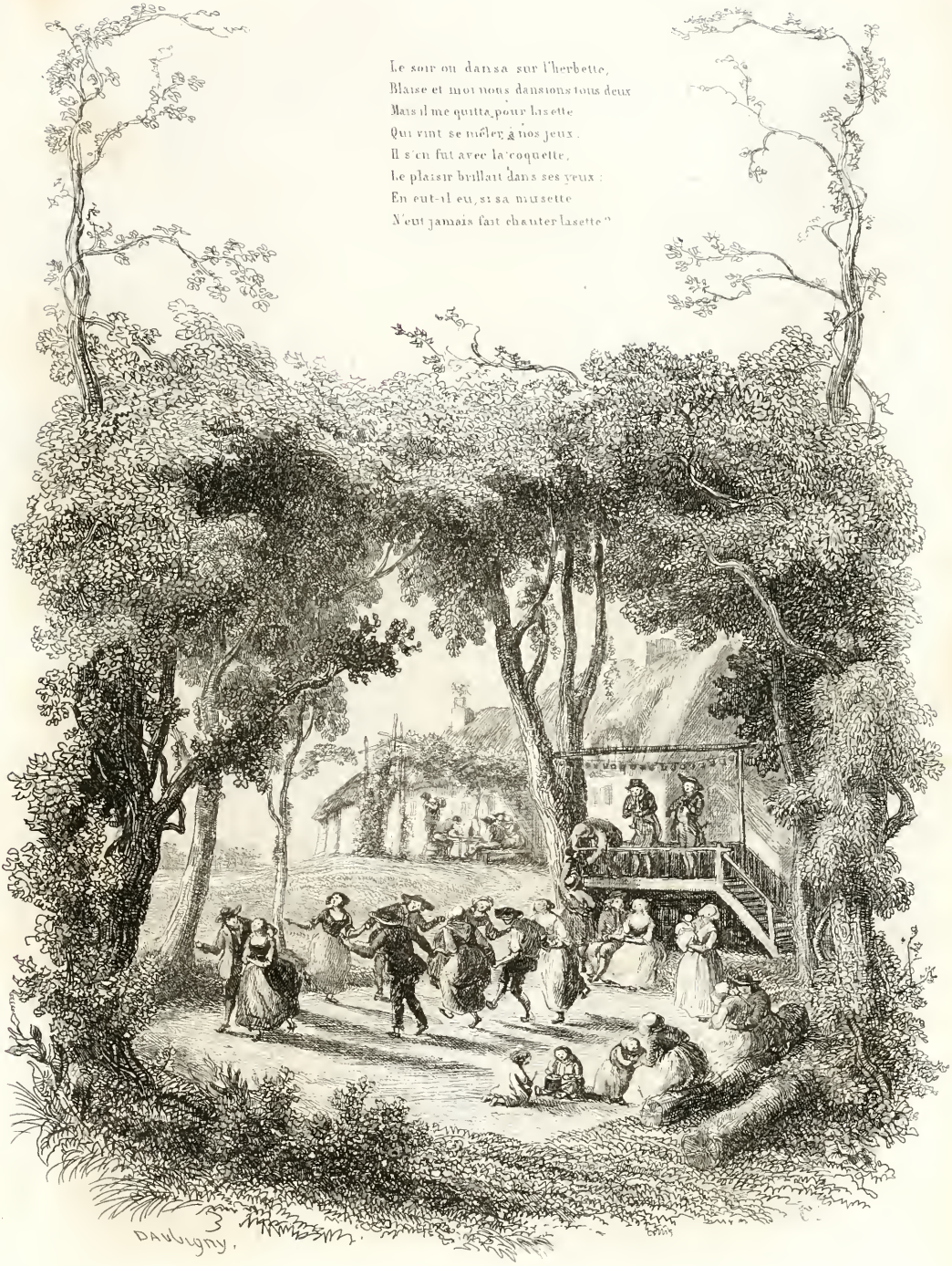


LA CHANSON DE LISETTE.

Paroles de Mainne.

Lise chantait dans la prairie,
En faisant paître son troupeau ;
Blaise à sa voix bientot marie
Les accens de son chalumeau.
Le fripon suivit la coquette ;
Il la suivit jusqu'au hameau,
En essayant, sur sa musette,
La chanson que chantait Lisette.

En s'en retournant au village,
Elle lui jeta son bouquet ;
Il lui refusa mais je gage,
Pour le remettre à son corset.
Il le rendit à la coquette,
L'attacha d'un air satisfait,
Et répéta, sur sa musette,
La chanson que chantait Lisette.


Le soir on dansa sur l'herbette,
Blaise et moi nous dansions tous deux
Mais il me quitta pour Lisette
Qui vint se mêler à nos jeux.
Il s'en fut avec la coquette,
Le plaisir brillait dans ses yeux :
En eut-il eu, si sa musette
N'eut jamais fait chanter Lisette ?
DAUBIGNY.

CHANT DU BARDE
Femme sensible, entends tu le ramage
De ces oiseaux qui célèbrent leurs feux ?
Ils font redire à l'écho du rivage
Le printemps fuit, hatez vous d'être heureux
Vois-tu ces fleurs, ces fleurs qu'un doux zephyre
Va caressant de son souffle amoureux ?
En se fanant, elles semblent te dire :
Le printems fuit, hatez vous d'être heureux.
Moment charmant d'amour et de tendresse,
Comme un éclair vous fuyez à nos yeux,
Et tous les jours perdus dans la tristesse
Nous sont comptés comme des jours heureux.
C. Daubigny.

LEÇON D'UNE MÈRE A SA FILLE.

Andante. *tr*

1re Fois. Cet é - tang, Qui s'é - tend Dans la plai - ne, Ré - pète au sein de ses
2e Fois. Un dé-sir, Un sou-pir, O ma fil - le! Peut aus-si trou-bler un

eaux Ces ver-do - yants or - meaux Où le pampre s'en - chaî - ne: Un ciel pur, Un a - zur
cœur Où se peint la can-deur, Où la sa - gesse bril - le. Le re - pos Sur ces eaux

tr

Sans nu - a - ges Vi - ve-ments s'y ré - flé - chit; Le ta-bleau s'en-ri - chit D'i - ma -
Peut re - nai-tre; Mais il se perd sans re - tour Dans un cœur dont l'a-mour Est mai -

Fin. *tr* *tr*

- ges. Mais tan-dis que l'on ad - mi - re Cette onde où le ciel se mi - re, Un zé-phir
- tre.

tr *tr*

Vient ternir Sa sur-fa-ce; D'un souffle il confond les traits; L'éclat de tant d'objets S'effa - ce.

LA CHANSON DE LISETTE.

Allegretto.

CHANT.

Li - se chan-tait dans

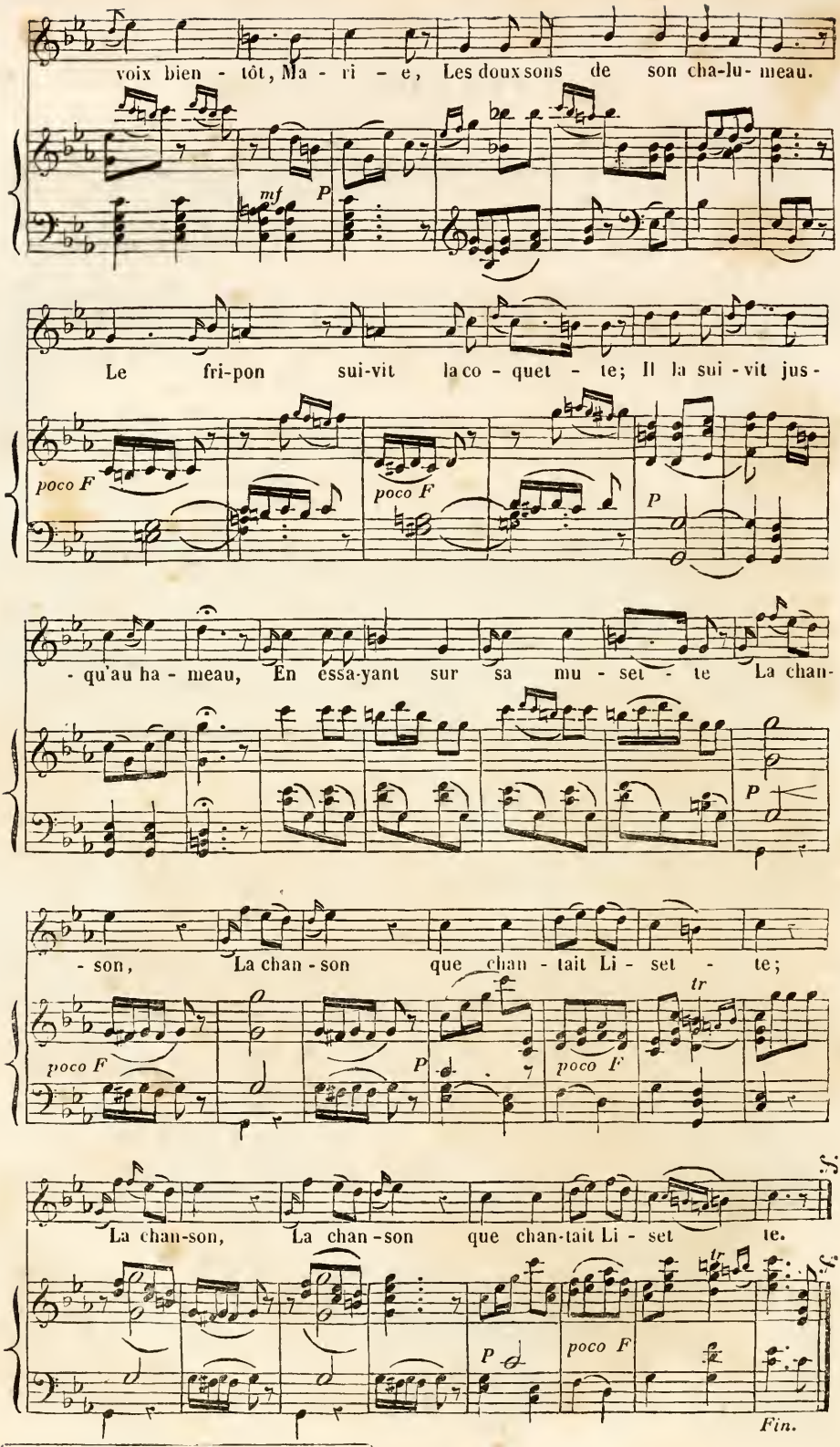
PIANO.

poco F mf poco F mf *tr*

P mf P mf *P*

la prai - ri - e, En fai-sant paî - tre son trou - peau ; Blaise à sa

mf *P* *P*



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr. Augustins, 5.

C'EST MON AMI : RENDEZ-LE MOI

ROMANCE PAR FLORIAN.

L'AMANT DISCRET.

ROMANCE PAR GENTIL-BERNARD.

REGRETS D'UN AMANT,

Paroles d'HOFFMANN, Musique de SOLIÉ.

DESSINS PAR M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. ROZE. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. DANOIS.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet

---

NOTICE.

Toujours s'amuser, c'est bien ennuyeux! disait une jeune pensionnaire, après quinze jours de vacances. — Toujours de la gaîté, c'est bien triste! diraient nos abonnés, si nous ne leur donnions jamais que des Chansons grivoises, bouffonnes et amusantes.

Les plaisirs du cœur reposent de ceux de l'esprit; et de même qu'après un bal, une soirée brillante, on aime à jouir des charmes tranquilles d'une agréable campagne; après la triviale gaîté des Bossus, de la Mère Michel, la folie du Carnaval et la grivoiserie de Pierrot et de Catherine, on sera bien aise de se trouver dans la gracieuse compagnie de Florian et de Gentil-Bernard.

L'un prêcha l'art d'aimer, l'autre eut celui de plaire.

Parmi les Romances que Florian a prêtées à son Estelle, il y en a plusieurs qui ne sont qu'une imitation des pastorales provençales et languedociennes que l'on conserve encore dans le pays, et qui ont un charme particulier dans leur idiôme original. On aimera sans doute à chanter la Romance d'Estelle dans la langue que parlait cette bergère, et nous voulons donner ce plaisir à nos aimables musiciennes de salon, en transcrivant ici la Romance primitive, qui acquerra de nouvelles graces en passant par leur bouche, et qu'elles pourront chanter sur l'air noté dans cette Livraison, en lui donnant un petit accent italien :

Ah, s'avez din vostre villagé
Un jouïn' et tendre pastourel,
Qué vous gegne au premié cop d'iel,
Et pieï qu'à toujours vos engagé :
Es moun ami : rendez lou mé ;
Aï soun amour, el a ma fé.

Sé sa voix plentiv' é douceto
Faï souspira l'éco daôu boï,
E sé lou soun de soun aôu boï.
Faï soungea la pastoureleto;
Es moun ami : rendez lou mé;
Aï soun amour, el a ma fé.

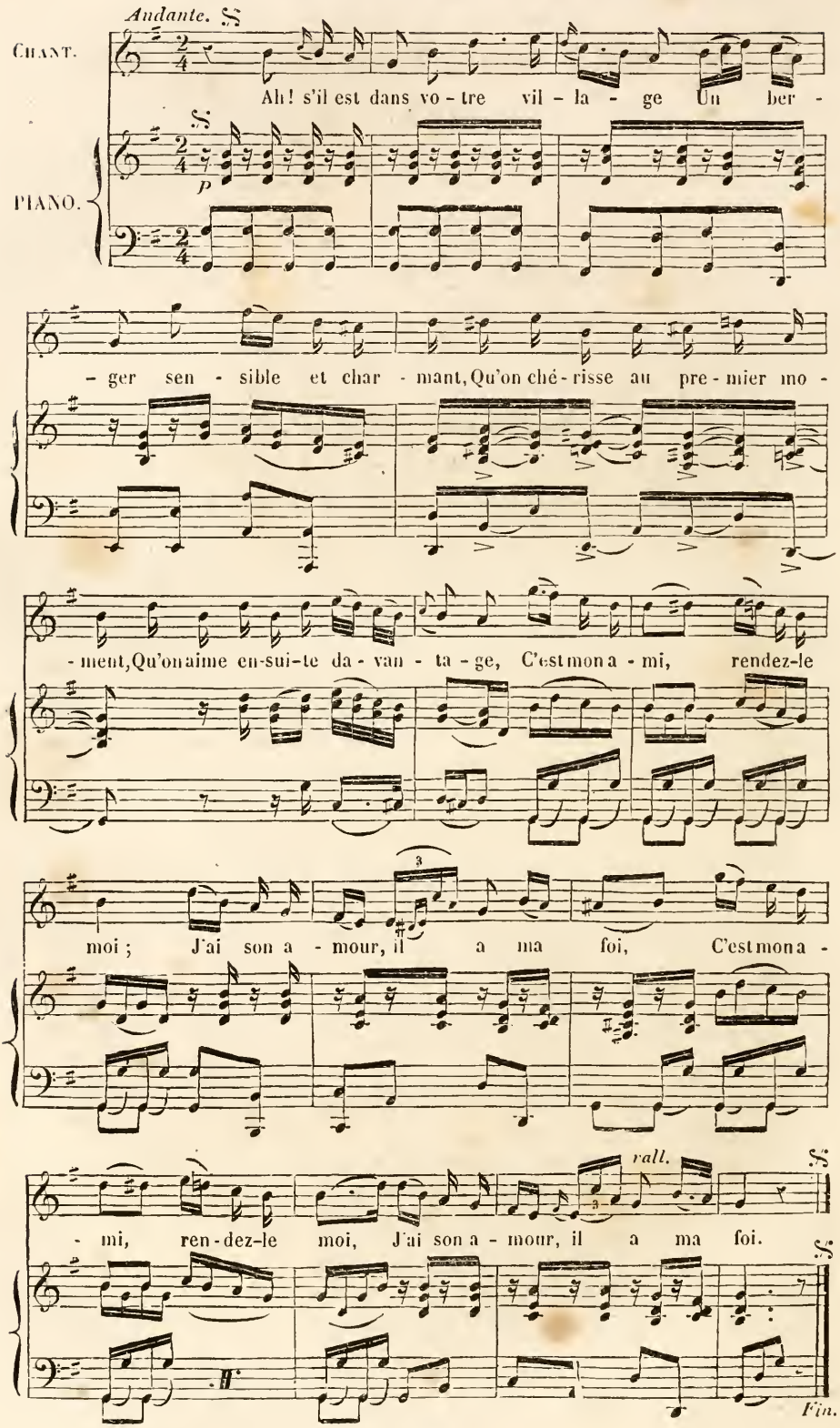
Sé quan naouso pas vous diré,
Sa guignado vous attendris;
Pieï, quan sa bouqueto vous ris,
Sé vous déraub' un doux souriré;
Es moun ami : rendez lou mé;
Aï soun amour, el a ma fé.

Quan lou paôuret s'en ven, pecaïre,
En roudan proucho son troupel,
Li diré : Baïla m'un agnel.
Si li lou baïl' embé la maïre;
Ah! qu'es ben el : rendez lou mé;
Aï soun amour, el a ma fé.

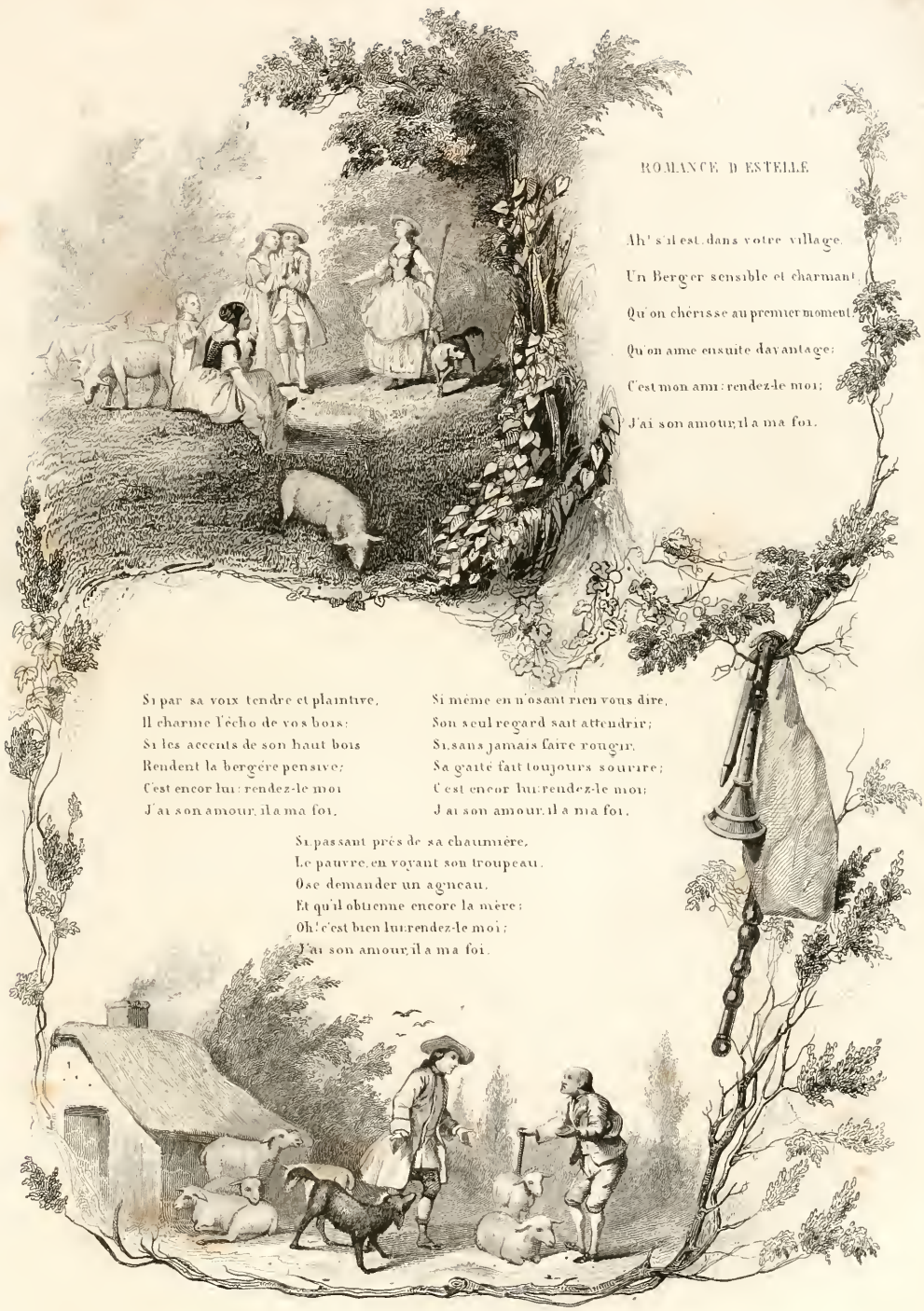
La Romance de l'Amant frivole et volage, de Gentil-Bernard, a moins de naturel que celle de Florian, c'est du marivaudage rimé; mais avec beaucoup de délicatesse. On sait que ce surnom de Gentil lui avait été donné par Voltaire, à cause de la gentillesse de ses poésies légères. On pourrait dire qu'il a fait de l'esprit sur l'amour, comme Voltaire disait que Montesquieu avait fait de l'esprit sur les lois.

A ces deux Romances si différentes l'une de l'autre, succède celle d'un poète plus moderne, elle est d'un genre élégiaque et d'un ton plus élevé. Cette Romance est tirée du joli opéra intitulé le Secret, joué en 1796, paroles d'Hoffmann, musique de Solié. Elle était chantée par Martin, dont le goût et la délicieuse méthode ajoutèrent au succès d'une des mélodies les plus délicieuses qu'on puisse entendre. DU MERSAN.

C'EST MON AMI, RENDEZ-LE MOI



(Procédés de Lautenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe)



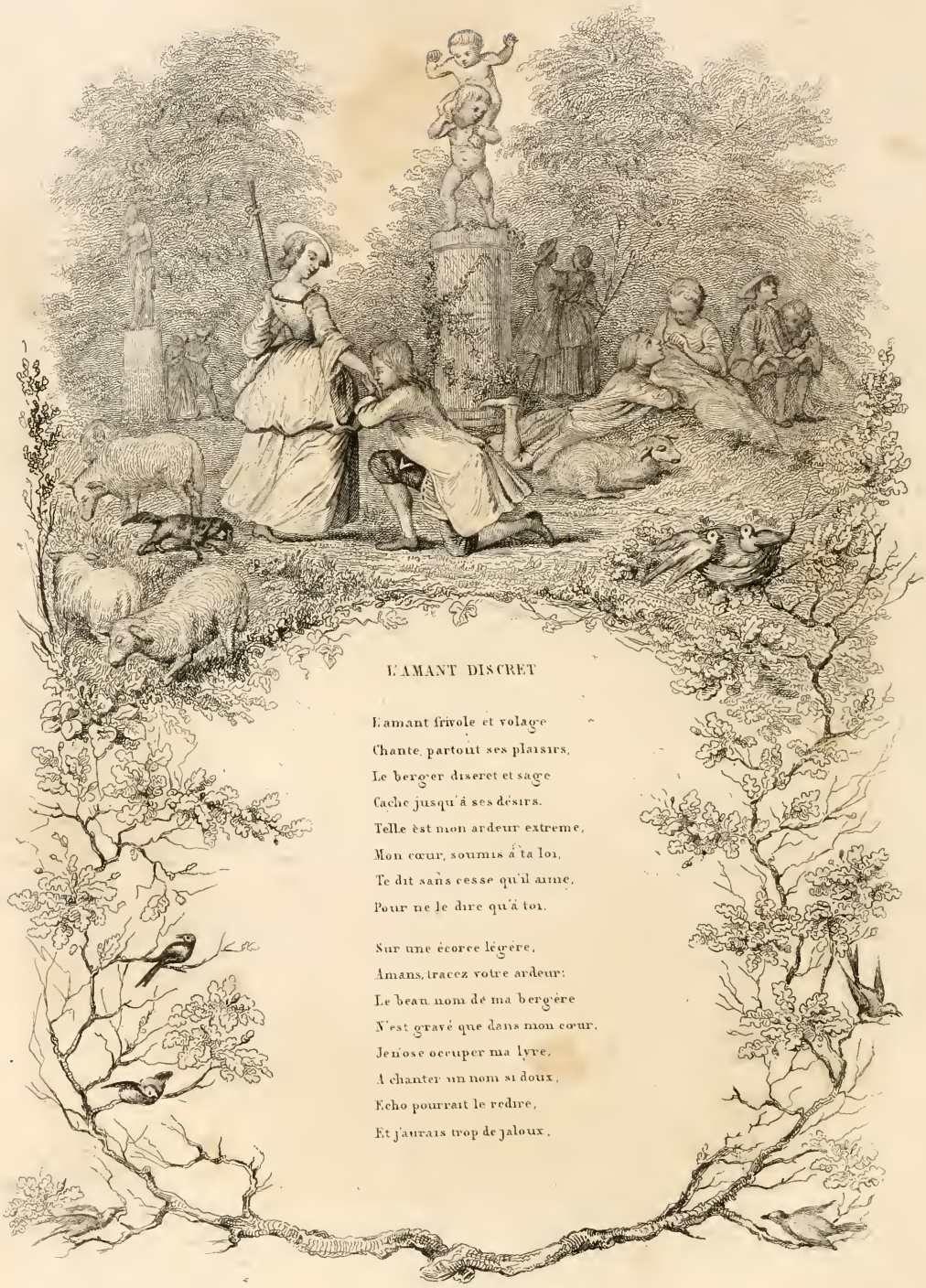
ROMANCE D'ESTELLE.

Ah! s'il est dans votre village,
Un Berger sensible et charmant,
Qu'on chérisse au premier moment
Qu'on aime ensuite davantage;
C'est mon ami: rendez-le moi;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si par sa voix tendre et plaintive,
Il charme l'écho de vos bois:
Si les accents de son haut bois
Rendent la bergère pensive;
C'est encor lui: rendez-le moi
J'ai son amour, il a ma foi.

Si même en n'osant rien vous dire,
Son seul regard sait attendrir;
Si, sans jamais faire rougir,
Sa gaîté fait toujours sourire;
C'est encor lui: rendez-le moi;
J'ai son amour, il a ma foi.

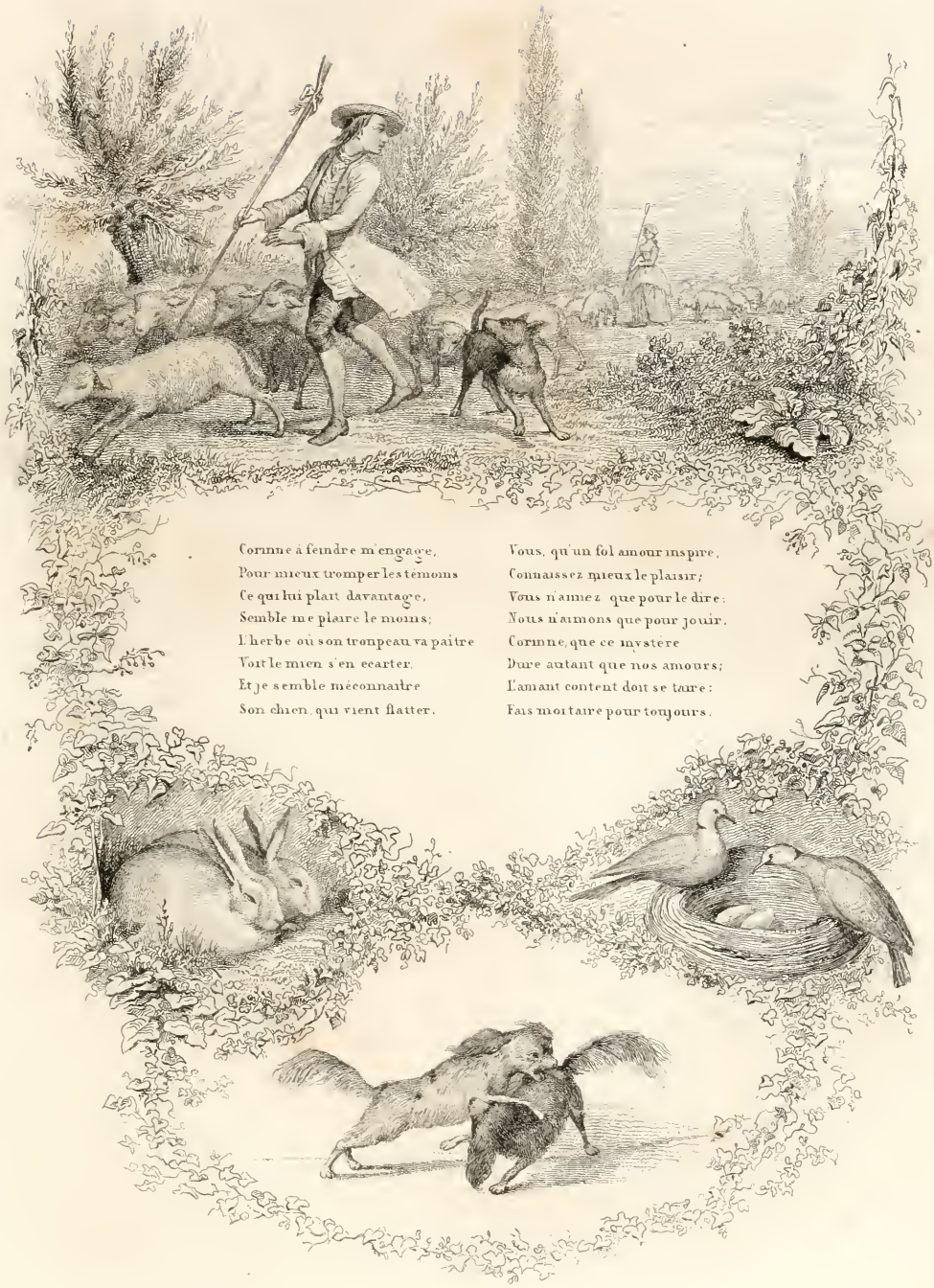
Si, passant près de sa chaumière,
Le pauvre, en voyant son troupeau,
Ose demander un agneau,
Et qu'il obtienne encore la mère:
Oh! c'est bien lui: rendez-le moi;
J'ai son amour, il a ma foi.



L'AMANT DISCRET

L'amant frivole et volage
Chante partout ses plaisirs,
Le berger discret et sage
Cache jusqu'à ses désirs.
Telle est mon ardeur extreme,
Mon cœur, soumis à ta loi,
Te dit sans cesse qu'il aime,
Pour ne le dire qu'à toi.

Sur une écorce légère,
Amans, tracez votre ardeur:
Le beau nom de ma bergère
N'est gravé que dans mon cœur.
Je n'ose occuper ma lyre,
A chanter un nom si doux,
Echo pourrait le redire,
Et j'aurais trop de jaloux.

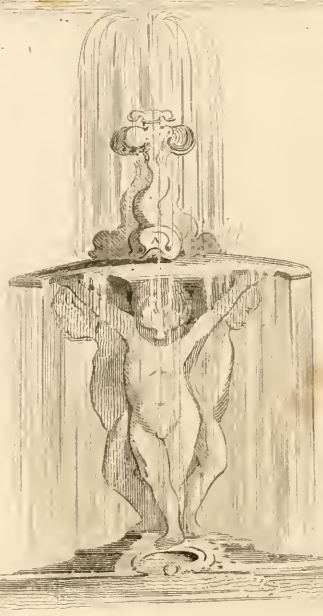


Corinne à feindre m'engage,
Pour mieux tromper les témoins
Ce qui lui plaît davantage,
Semble me plaire le moins;
L'herbe où son troupeau va paître
Voit le mien s'en écarter,
Et je semble méconnaître
Son chien, qui vient flatter.

Vous, qu'un fol amour inspire,
Connaissez mieux le plaisir;
Vous n'aimez que pour le dire:
Nous n'aimons que pour jouir.
Corinne, que ce mystère
Dure autant que nos amours;
L'amant content doit se taire:
Fais moi taire pour toujours.

Je te perds, fugitive espérance,
L'infidèle a rompu tous nos nœuds :
Pour calmer s'il se peut ma souffrance,
Oublions que je fus trop heureux.

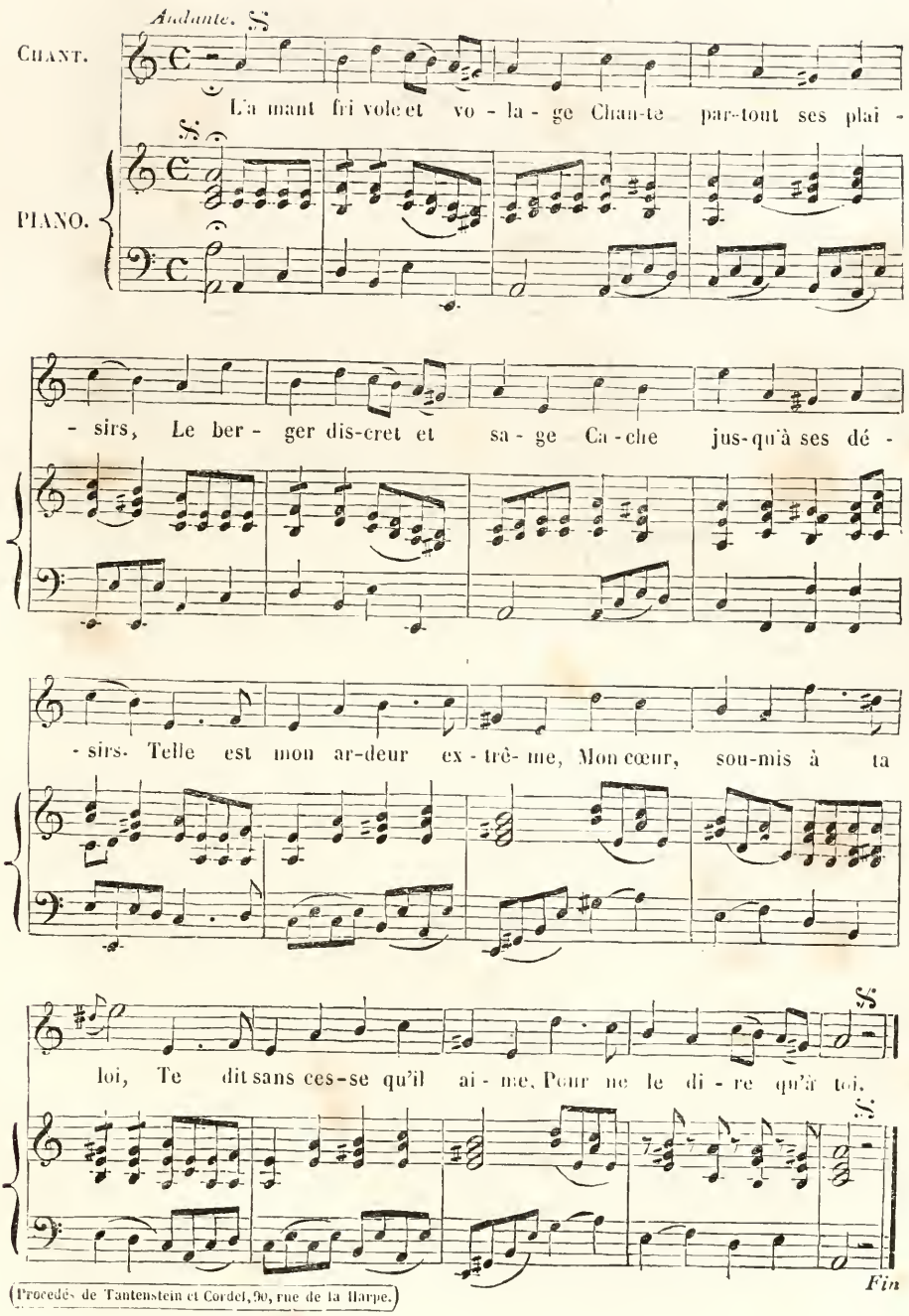
Qu'ai-je dit ? non jamais de mes chaînes
Nul effort ne saurait m'affranchir :
Ah ! plutôt au milieu de mes peines
Conservons un si doux souvenir.



Ah ! reviens, séduisante espérance,
Ah ! reviens ranimer tous nos feux !
De l'amour qu'elle que soit la souffrance,
Tant qu'on aime on n'est pas malheureux.

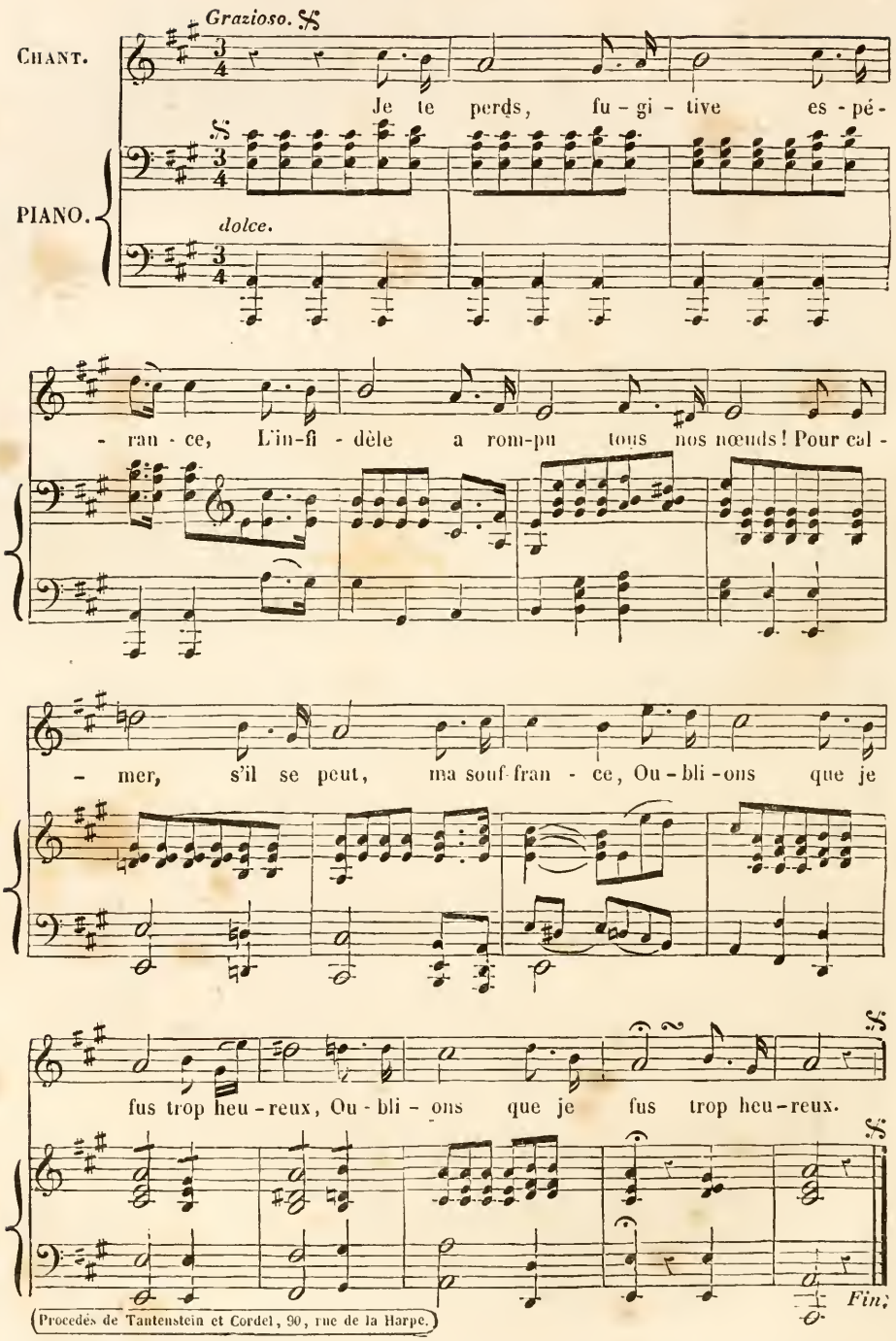
Toi qui perds un amant si sensible,
Ne crains rien de son cœur généreux
Te haïr ce serait trop pénible
T'oublier est encor plus affreux.

L'AMANT DISCRET



(Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.)

REGRETS D'UN AMANT



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, 7, rue des Grands-Augustins.

RICHARD-COEUR-DE-LION,

OPÉRA, PAROLES DE SEDAINE, MUSIQUE DE GRÉTRY,

UNE FIÈVRE BRULANTE. -- QUE LE SULTAN SALADIN.

LA DANSE N'EST PAS CE QUE J'AIME.

DESSINS PAR M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re et 4e PLANCHES PAR M. RASPAIL. — 2e et 3e PLANCHES PAR M. ROZE.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. G. Colet.

NOTICE.

Faites de la mélodie, compositeurs trop savants, et au bout de soixante ans, on vous chantera encore, comme on chante Grétry. Quelques ouvriers en musique lui contestaient la science, c'est à dire la connaissance profonde des accords et des effets d'harmonie. Il ne parlait pas, suivant eux, la langue musicale avec correction. On lui reprochait des fautes contre les règles. Il répondait : Je sais que j'en fais quelquefois ; mais je veux les faire. Que serait le génie si on lui enlevait le droit de sortir de la route battue? Mais il n'en sort qu'avec le goût, guide que le ciel lui donne pour l'empêcher de s'égarer. Grétry ne sépara jamais la musique des paroles ; il voulait qu'elle eût toujours un rapport direct à ce qu'elle exprimait, à ce qui précédait et à ce qui allait suivre. C'est ce qu'il a si heureusement fait dans Richard-Cœur-de-Lion. Les airs de cette admirable composition sont devenus populaires au moment même de leur apparition, et le sont encore après plus d'un demi-siècle. Grétry, né à Liége, le 11 février 1741, d'un père musicien, fut destiné par lui à suivre la même carrière ; mais la nature elle-même semblait l'y avoir prédestiné. Dès l'âge de quatre ans, le bruit de l'eau en ébullition, renfermée dans un vase de fer, frappa son oreille d'une sorte d'harmonie, il se mit à danser en mesure. Curieux, si jeune encore, de savoir comment s'opérait ce murmure singulier qui causait ses transports, il renversa sur les charbons ardents le vase qui fit explosion ; il fut suffoqué et brûlé, il faillit perdre la vie. A six ans, il fut confié à un maître de musique, sous lequel il éprouva les traitements les plus barbares que l'on puisse imaginer. Il débuta dans la vie par des larmes, c'est ainsi que nous y entrons tous, les laissant aux autres quand nous en sortons. A douze ans, une solive qui pesait trois ou quatre cents livres lui tomba sur la tête. On lui donna l'extrême-onction. Revenu à lui, après son funeste accident, il s'écria : Puisque je ne suis pas mort, je serai honnête homme et bon musicien. A dix-huit ans, Grétry avait déjà composé plusieurs symphonies. On lui conseilla d'aller étudier à Rome, et malgré l'opposition de ses parents, malgré la faiblesse de sa santé, il partit à pied à la fin de mars 1759, sous la conduite d'un vieux contrebandier qui lui servit de guide fidèle. Grétry ne démentit pas les espérances qu'avaient dû donner son talent et son caractère. On était étonné qu'il composât des ouvrages aussi gais, avec un caractère porté à la mélancolie. Mais il était mélancolique, comme tous les observateurs, et comme tous les hommes pénétrés de l'étude de la vérité. En trente-quatre ans, Grétry a composé plus de cinquante opéras, et il a eu cinquante succès. Il expira le 24 septembre 1813.

Nous aurons occasion, dans une autre Notice, de parler de Sedaine, qui avait soixante-cinq ans lorsqu'il donna Richard-Cœur-de-Lion, et qui ne vécut pas assez pour voir la brillante reprise de cet opéra, qui avait été interrompu pendant les jours orageux de la Révolution. Napoléon permit de le rejouer en 1808, il y avait à peine dix ans que Sédaine était mort, et grace à cette loi de vandales, qui fait que les enfants et la veuve d'un homme de talent n'héritent pas du fruit de ses travaux, les comédiens touchèrent les droits d'auteur de Richard-Cœur-de-Lion.

DU MERSAN.

AIRS de RICHARD CŒUR-DE-LION, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Andante. BLONDEL:

CHANT.

U-ne fiè-vre brû-lan - te Un jour me terras-sait,

RICHARD dit:

Quels accents! Quelle voix! Je la connais

Et de mon corps chas-

PIANO.

- sait Mon â-me languis-san - te. Madame ap-pro-che de mon lit, Et loin de moi la mort s'en-fuit.

RICHARD.

Un re-gard de ma bel - le Fait dans mon tendre cœur, A la pei-ne cru-el - le Suc-cé-der le bon-

BLONDEL.

- heur. Dans u-ne tour ob-scu - re Un roi puissant lan-guit; Son ser-vi-teur gé-mit De sa triste

a-ven - tu - re.

RICHARD dit:

C'est Blondel! Ah! grands dieux!

RICHARD.

Si Marguerite é-tait i - ci, Je m'écri-rais Plus de sou-ci, Un

RICHARD.

BLONDEL.

Une fiévre brulante
Un jour me terrassait,
Et de mon corps chassait
Mon ame languissante :
Madame approche de mon lit
Et loin de moi la mort s'enfuit.
Un regard de ma belle
Fait dans mon tendre cœur
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

Dans une tour obscure
Un Roi puissant languit ;
Son serviteur gémit
De sa triste aventure
Si Marguerite était ici
Je n'écrirais plus de souci,
Un regard de ma belle
Fait dans mon tendre cœur
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

Que le Sultan Saladin
Rassamble dans son Jardin
Un troupeau de Jouvencelles,
Toutes jeunes, toutes belles,
Pour s'amuser le matin.
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien ;
Moi je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

Qu'un Seigneur, qu'un haut Baron,
Vende jusqu'à son donjon
Pour aller à la croisade,
Qu'il laisse sa camarade
Dans la main de gens de bien,
C'est bien, c'est bien,
Cela ne me gêne en rien;
Moi je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

Que le vaillant Roi Richard
Aille courir maint hazard
Pour aller loin d'Angleterre
Conquérir un autre terre
Dans le pays d'un payen,
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien;
Moi je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

La danse n'est pas ce que j'aime
Mais c'est la fille à Nicolas;
Lorsque je la tiens par le bras,
Alors mon plaisir est extrême,
Je la presse contre moi-même;
Et puis nous nous parlons tout bas:
Que je vous plains, vous ne la verrez pas.

Elle a quinze ans, moi j'en ai seize,
Ah! si la mere Nicolas
N'était pas toujours sur nos pas:
Eh! bien, quoique cela déplaise,
Auprès d'elle je suis bien aise;
Et puis nous nous parlons tout bas:
Que je vous plains, vous ne la verrez pas.

BLONDEL joue l'air sur son violon, et chante en même temps.

Andante.

CHANT.

PIANO.

Que le sul-tan Sa - la - din Rassem-ble dans son jar-din Un trou-

- peau de jouven-celles, Toutes jeu-nes, toutes belles, Pour s'amuser le ma-tin, C'est bien, C'est

bien, Ce - la ne nous blesse en rien, Moi je pense comme Grégoi-re, J'ai-me mieux boi - re, J'ai -

REFRAIN en chœur.

- me mieux boi - re. Moi, je pense com-me Grégoire, J'ai-me mieux boi - re, J'ai - me mieux boi -

- re.

F

F

regard de ma bel - le Fait dans mon tendre cœur, A la pei-ne cru-el - le, Succéder le bon heur!

regard de ma bel - le Fait, dans mon tendre cœur, A la pei-ne cru el - le Suc-céder le bon-heur.

LA DANSE N'EST PAS CE QUE J'AIME.

Larghetto. ANTONIO.

CHANT.

La danse n'est pas ce que j'ai-me; Mais c'est la fille à Ni-co-las, Lorsque je

PIANO.

P

la tiens dans mes bras, A-lors mon plai-sir est ex - trême, Je la pres-se contre moi - mê - -

- me, Et puis nous nous parlons tout bas, Tout bas, tout bas, Tout bas, tout bas. Que je vous

Soutenues. *Smorzando.*

plains! Que je vous plains! Vous ne la ver - rez pas, Vous ne la ver - rez pas.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris, imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands Augustins, 5.

DORMEZ DONC MES CHÈRES AMOURS,

ROMANCE

Paroles et Musique de M. Amédée de Beauplan.

VIVRE LOIN DE SES AMOURS,

ROMANCE

MUSIQUE DE BOYELDIEU.

DESSINS PAR M. E. DE BEAUMONT,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. KOLB. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. DESJARDINS.

NOTICE.

La romance **Dormez donc mes chères Amours**, est une de ces légères et gracieuses compositions que jette dans le monde, avec autant d'abondance que de facilité, un amateur dont tous les chants sont sur les pianos, et qui s'est fait une réputation dans la bonne compagnie. M. Amédée de Beauplan manie également la lyre et le pinceau; il y a quelques années qu'il a été honoré d'une médaille, pour un paysage exposé au Salon. Il a donné quelques vaudevilles, entre autres, **la Dame du Second**, aux Variétés; et **la Villa Duflot**, au Palais-Royal. Il s'est même élevé jusqu'à l'Opéra-Comique, où il a fait la musique du **Petit Dragon**. Mais ses succès les plus brillants sont ceux de ses romances, dont il fait lui-même les paroles et la musique. Tout le monde a chanté : **Bonheur de se revoir**, qui était une des favorites de Mme Malibran; **Trompons-nous**, le **Pardon**, suave mélodie, et ces chansonnettes si gaies et si originales de l'**Enfant du Régiment** et du **Père Trinquefort**. M. Amédée de Beauplan a commencé à se faire connaître, il y a une vingtaine d'années, et la romance que nous donnons est une des premières qui eut un grand succès. M. Scribe l'employa dans sa jolie pièce de **la Somnambule**.

> **Vivre loin de ses amours,**
> **N'est-ce pas mourir tous les jours!**

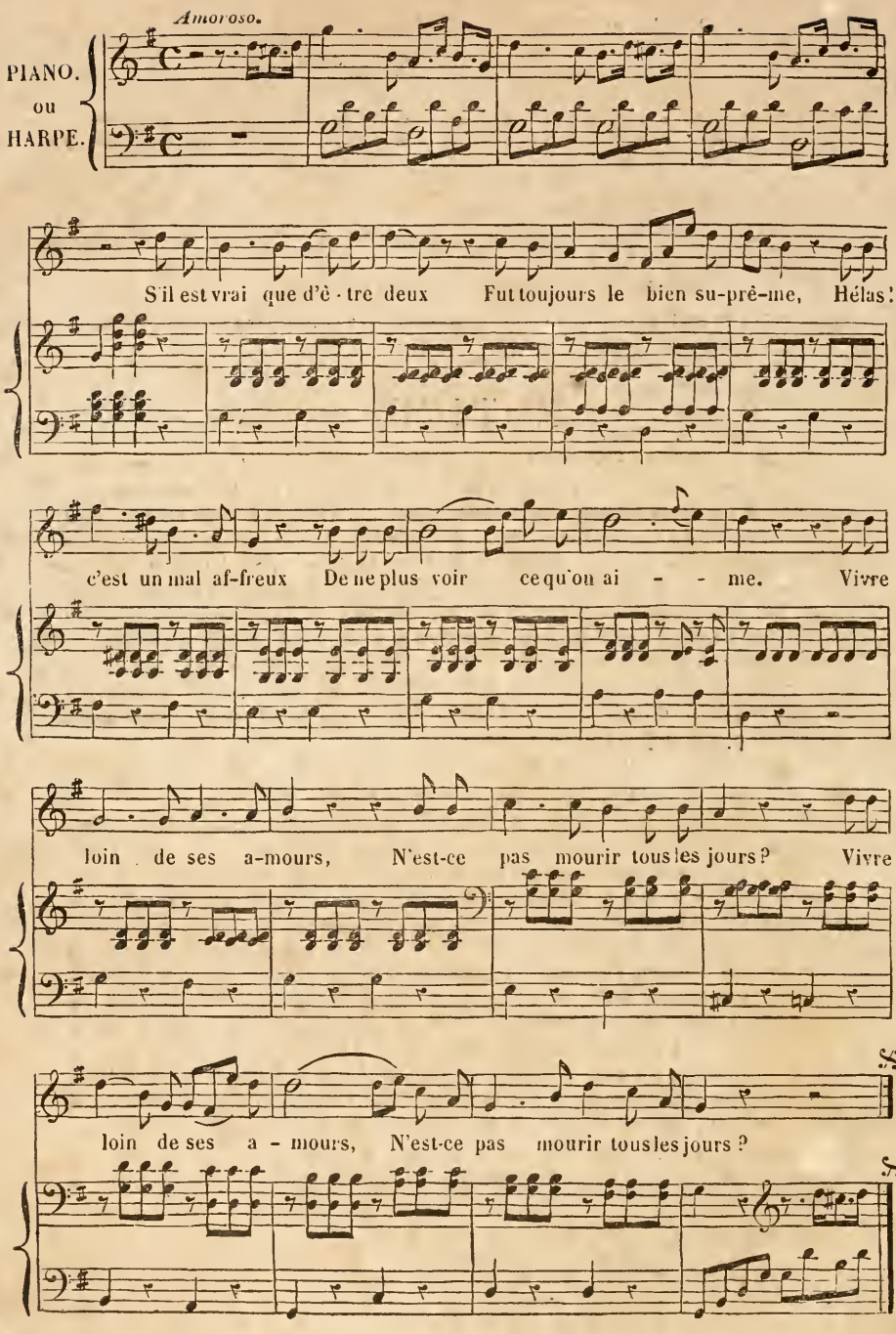
fut une des premières romances de Boyeldieu, ce musicien si gracieux, si élégant, qui a enrichi notre théâtre lyrique de tant de compositions charmantes. Ce célèbre compositeur naquit à Rouen en 1775. Il vint à Paris à l'âge de vingt ans, et se fit connaître comme habile pianiste, et par quelques romances pleines de charme. Il fut nommé professeur de piano au Conservatoire, et débuta dans la carrière du théâtre en 1797, par **la Famille suisse**. Il donna successivement **Zoraïme et Zulnare**, **la Dot de Suzette**, **Beniowski**, **le Calife de Bagdad**, **Ma Tante Aurore**. En 1803, il fut appelé à la direction de la chapelle de l'empereur Alexandre. Il composa à Saint-Pétersbourg plusieurs ouvrages, entre autres, **Aline**, **les Voitures versées**, **la Jeune Femme colère**, et **Télémaque** ouvrage du domaine du Grand-Opéra. De retour à Paris, en 1812, il prouva que sa verve n'était pas épuisée, en donnant **Jean de Paris**, **le Nouveau Seigneur de Village**, **la Fête du Village voisin**, **le Petit Chaperon rouge**; nous ne citons ici que les plus grands succès, il y mit le sceau par la délicieuse partition de **la Dame Blanche**, en 1826. Boyeldieu est mort en 1834, dans toute la force de son talent, après en avoir donné de nouvelles preuves dans son dernier opéra, **les Deux Nuits**.

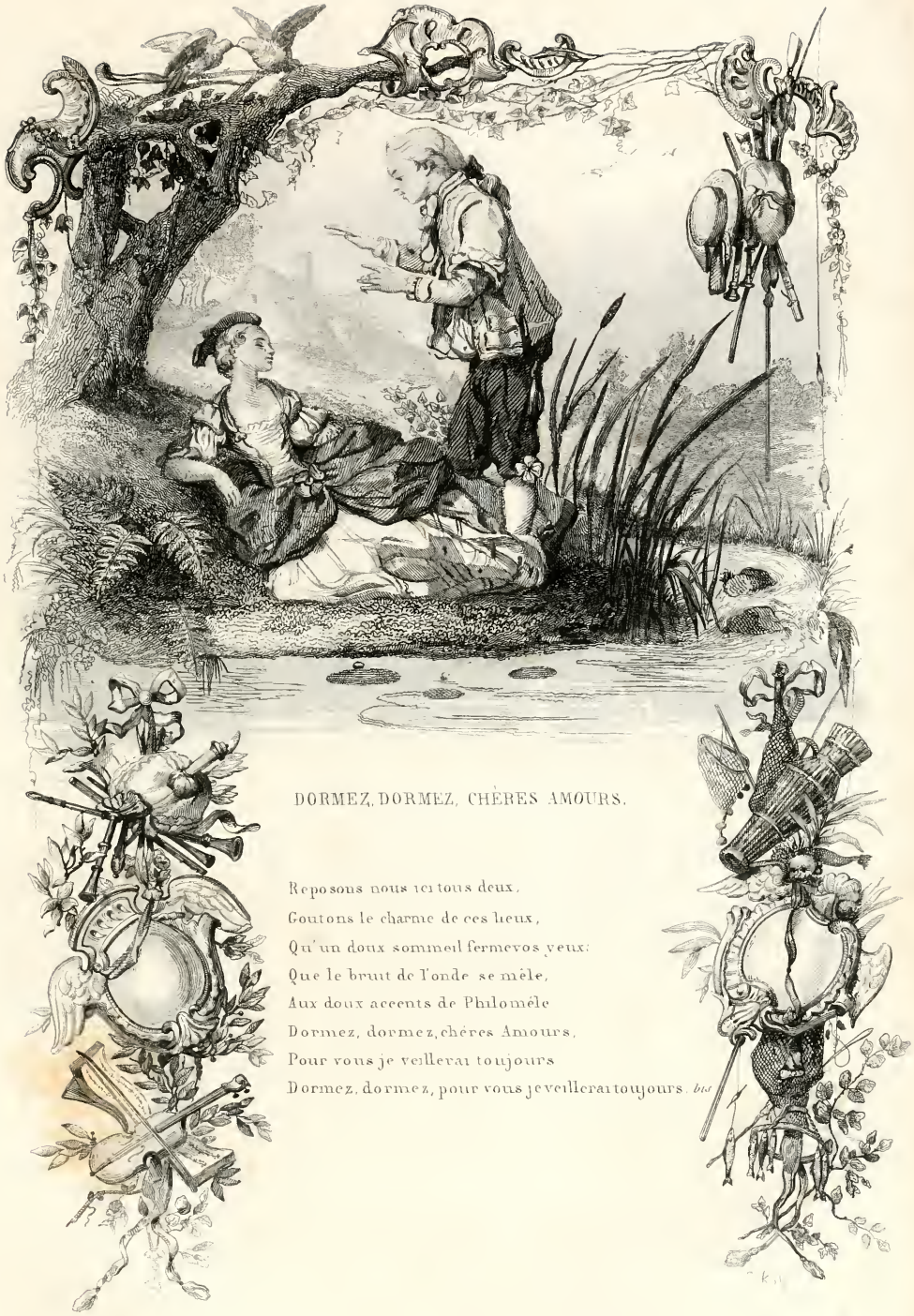
L'Académie de Rouen a proposé en 1835, pour prix de poésie, l'éloge de Boyeldieu. Les Rouennais, fiers des noms de ceux de leurs compatriotes qui honorent leur ville, ont donné son nom à une promenade, le Cours Boyeldieu, où on lui a élevé une statue, comme ils en avaient déjà élevé une à Corneille, hommage qui honore autant ceux qui le rendent que celui qui le reçoit.

DU MERSAN.

Nous devons à l'obligeance de M. HEU, éditeur de musique, l'insertion dans notre Recueil de la romance de M. A. de Beauplan, dont il a acquis la propriété.

VIVRE LOIN DE SES AMOURS, musique de BOYELDIEU.

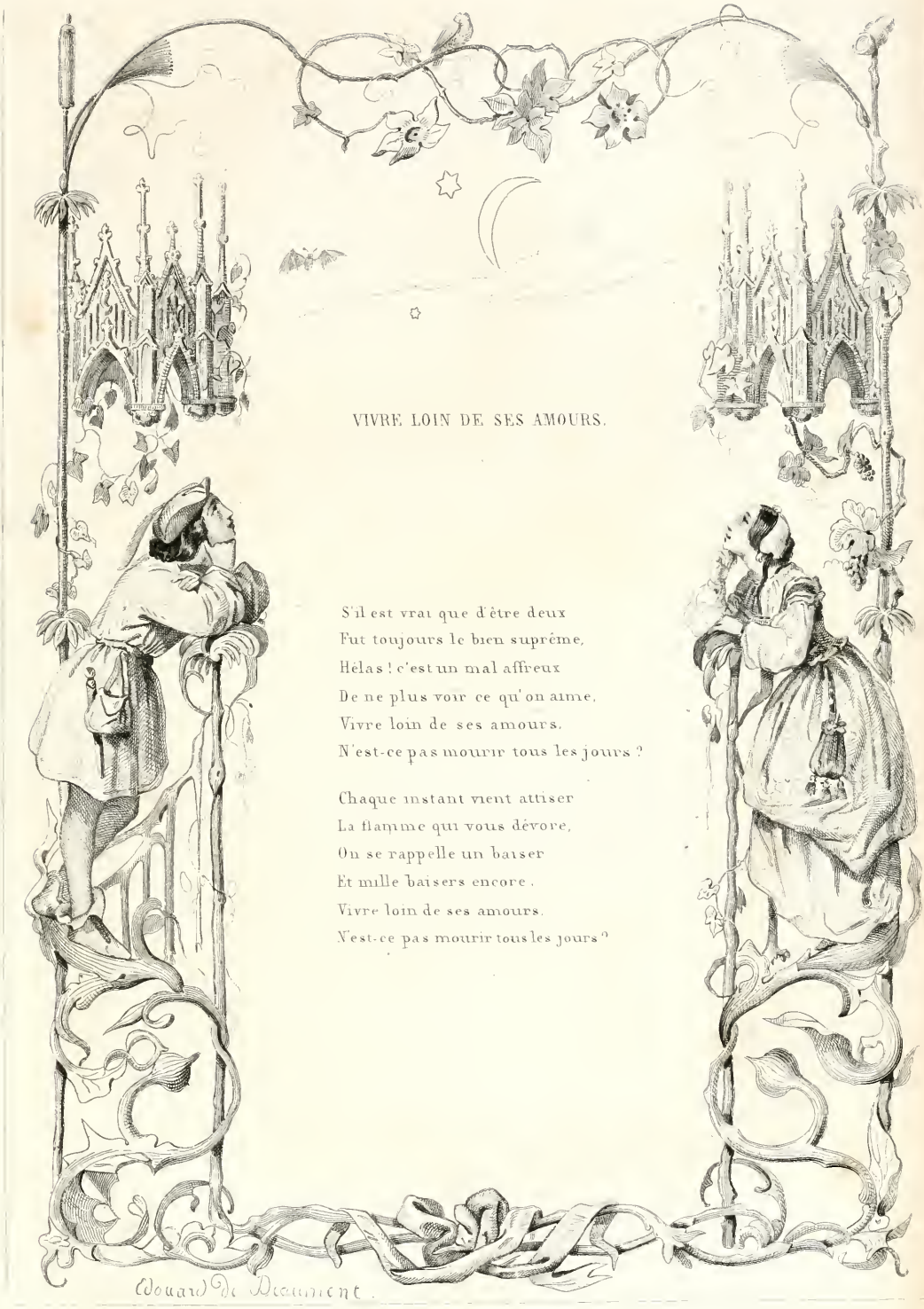




DORMEZ, DORMEZ, CHÈRES AMOURS.

Reposons nous ici tous deux,
Goutons le charme de ces lieux,
Qu'un doux sommeil ferme vos yeux:
Que le bruit de l'onde se mêle,
Aux doux accents de Philomèle
Dormez, dormez, chères Amours,
Pour vous je veillerai toujours
Dormez, dormez, pour vous je veillerai toujours. *bis*

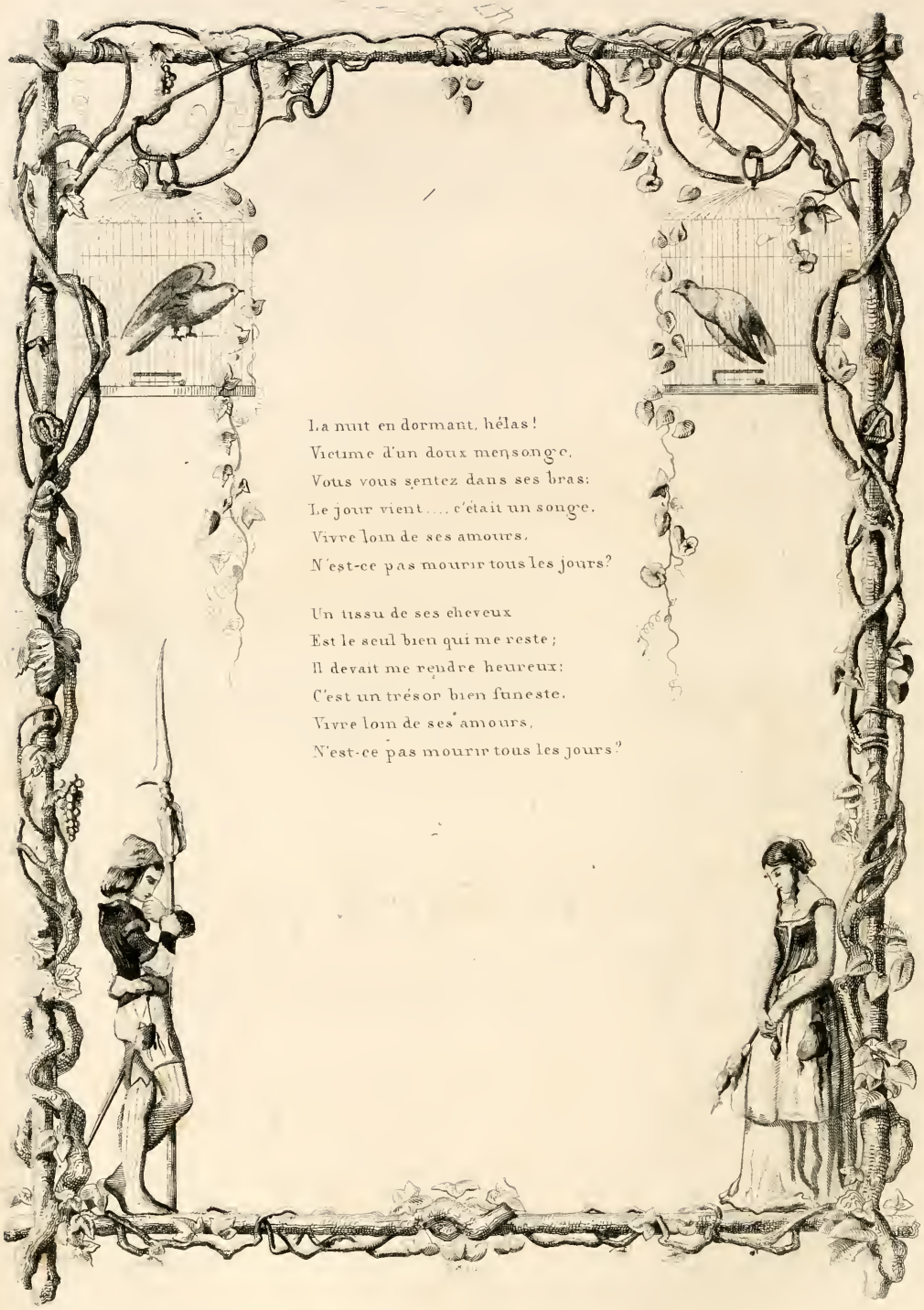
Au sein de ces vastes forêts,
Si l'ombre de ces bois épais
De votre cœur trouble la paix,
Chassez une crainte funeste,
Auprès de vous votre ami reste:
Dormez, dormez, chères amours, bis
Pour vous je veillerai toujours.
Vos yeux se ferment doucement,
Je vais chanter plus lentement:
Heureuse d'un songe charmant,
Puissiez-vous être ramenée
Aux doux instants de la journée!
Dormez, dormez, chères amours, bis
Pour vous je veillerai toujours.
Eouard de Beaumont



VIVRE LOIN DE SES AMOURS.

S'il est vrai que d'être deux
Fut toujours le bien suprême,
Hélas ! c'est un mal affreux
De ne plus voir ce qu'on aime,
Vivre loin de ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours ?

Chaque instant vient attiser
La flamme qui vous dévore,
On se rappelle un baiser
Et mille baisers encore.
Vivre loin de ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours ?



La nuit en dormant, hélas!
Victime d'un doux mensonge,
Vous vous sentez dans ses bras:
Le jour vient.... c'était un songe.
Vivre loin de ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours?

Un tissu de ses cheveux
Est le seul bien qui me reste;
Il devait me rendre heureux:
C'est un trésor bien funeste.
Vivre loin de ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours?

DORMEZ, DORMEZ CHÈRES AMOURS, nocturne à deux voix, paroles et musique de M. AMÉDÉE DE BEAUPLAN.

Lent avec expression.

PIANO.

SOPRANO.

Re-posons-nous i - ci tous deux, Goûtons le charme de ces lieux, Qu'un doux som -

TÉNORE.

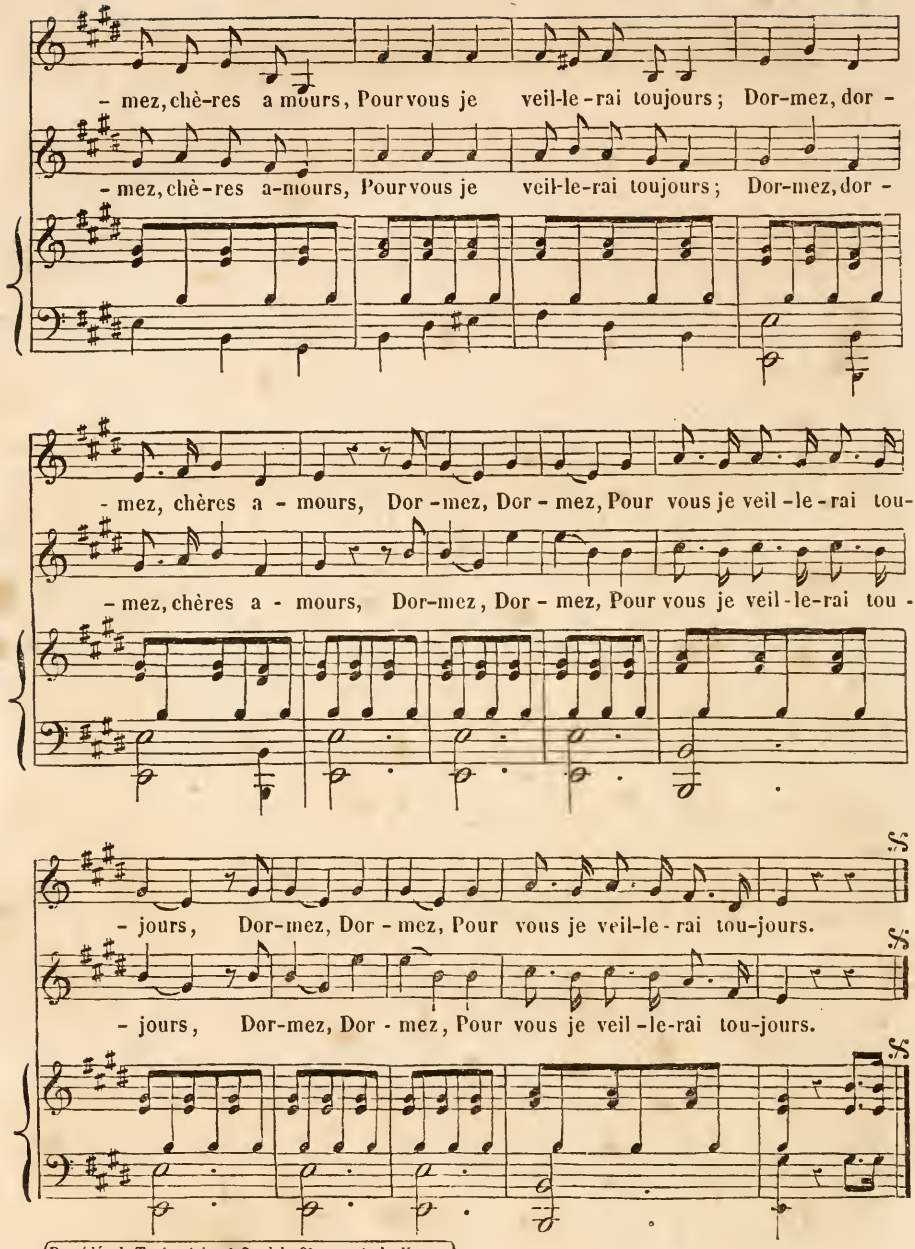
Re-po-sons-nous i - ci tous deux, Goûtons le charme de ces lieux, Qu'un doux som -

- meil fer-me vos yeux: Que le bruit de l'on-de se mê - le

- meil ferme vos yeux: Que le bruit de l'on-de se mê - le

Aux doux ac - cents de Phi-lo - mè - - le. Dormez, dor -

Aux doux ac - cents de Phi-lo - mè - - le. Dormez, dor -



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe

Paris. Impr. de F. Locquin, 16, r. N.-D. des Victoires.

Ô MA TENDRE MUSETTE,

PAROLES DE LA HARPE, MUSIQUE DE MONSIGNY.

QUE NE SUIS-JE LA FOUGÈRE!

Paroles de Ribouté, musique de Pergolèse.

QUE J'AIME A VOIR LES HIRONDELLES!

PAROLES DE FLORIAN, MUSIQUE DE DEVIENNE.

DESSINS ET GRAVURES PAR M. DAUBIGNY.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. COLET.

NOTICE.

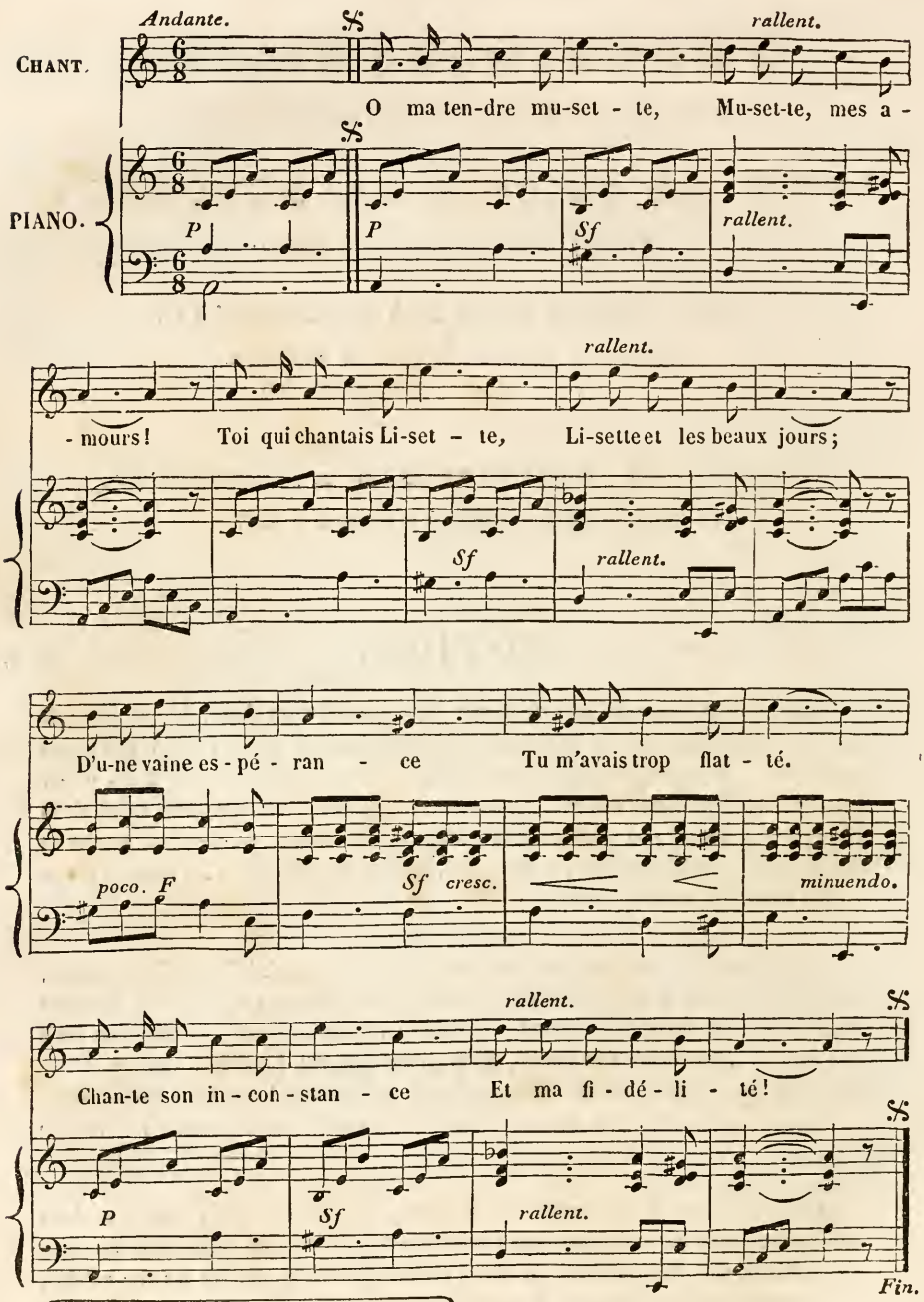
L'habile et sévère critique La Harpe savait dans l'occasion sacrifier aux Graces. Son petit poème de Tangu et Félime, sa charmante imitation de l'une des Odes amoureuses d'Horace : " Si le ciel t'avait punie, etc. ", en sont des témoignages auxquels il faut ajouter sa romance si connue : O ma tendre Musette, qui devait figurer dans cette collection comme un des modèles du genre. Aucun recueil n'avait encore révélé le nom de celui qui l'orna d'une musique simple et touchante. Ce compositeur anonyme fut l'auteur des partitions du Déserteur, de Félix, etc., Monsigny, qui, sans aspirer à la science, a presque toujours rencontré la mélodie et le chant.

Que ne suis-je la Fougère! gracieuse bluette, composée sur un air italien du célèbre Pergolèse, et qui semble échappée à la lyre d'Anacréon, tient aussi un rang distingué dans les fastes de la romance française ; c'est une des heureuses distractions poétiques par lesquelles Ribouté, contrôleur des rentes sous Louis XV (qui, à ce que nous croyons, fut le père de l'auteur de l'Assemblée de Famille), se délassait de ses occupations financières. Plusieurs autres de ses productions légères furent remarquées dans les Almanachs des Muses de son temps. Celle-ci leur a survécu seule, et méritait cette favorable exception.

La troisième Romance de cette livraison est, s'il nous est permis d'employer cette expression, une de ces petites perles lyriques que Florian donna pour parure à son Estelle, et dont le brillant succès éclipsa celui de l'héroïne elle-même. Dès sa naissance, en effet, l'amante de Némorin fut jugée un peu trop pastorale, et l'on regretta " de ne pas trouver de loup dans sa bergerie. " Mais les romances de l'ouvrage obtinrent des suffrages unanimes, et une vogue suffisamment attestée par la concurrence qui s'établit entre plusieurs compositeurs pour les mettre en musique. L'éditeur a donné la préférence, avec raison, au joli air de Devienne, plus tard auteur des Visitandines, et qui préludait à son triomphe en méritant le prix de ce concours.

OURRY, membre du Caveau moderne.

O MA TENDRE MUSETTE, avec accompag. de piano, par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.

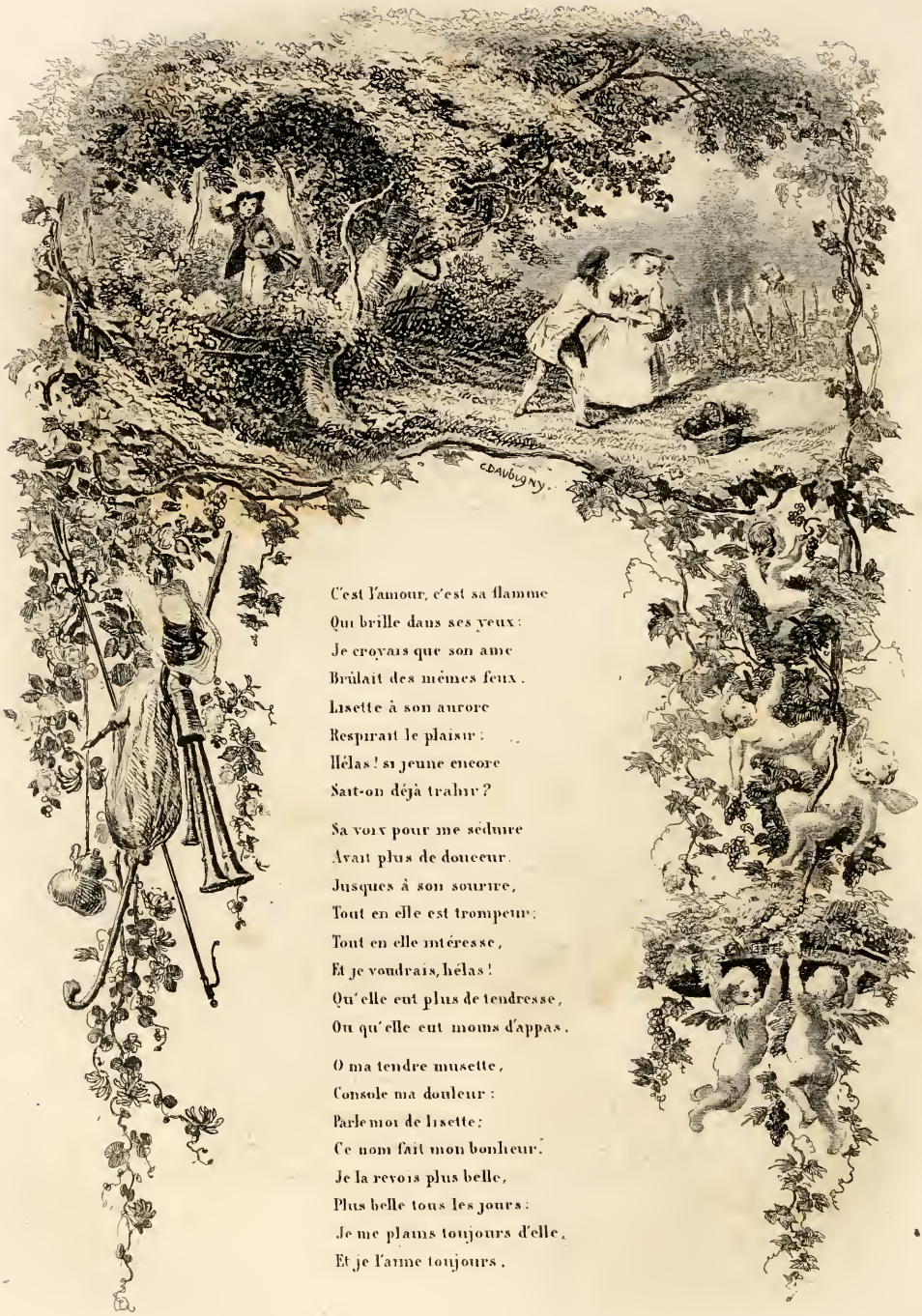


Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

LA MUSETTE

Parodie de La Harpe

O ma tendre musette,
Musette mes amours
Toi qui chantais Lisette,
Lisette et les beaux jours;
D'une vaine espérance,
Tu m'avais trop flatté:
Chante son inconstance
Et ma fidélité.



C'est l'amour, c'est sa flamme
Qui brille dans ses yeux :
Je croyais que son ame
Brûlait des mêmes feux.
Lisette à son aurore
Respirait le plaisir :
Hélas ! si jeune encore
Sait-on déjà trahir ?

Sa voix pour me séduire
Avait plus de douceur.
Jusques à son sourire,
Tout en elle est trompeur :
Tout en elle intéresse,
Et je voudrais, hélas !
Qu'elle eut plus de tendresse,
Ou qu'elle eut moins d'appas.

O ma tendre musette,
Console ma douleur :
Parle moi de lisette ;
Ce nom fait mon bonheur.
Je la revois plus belle,
Plus belle tous les jours :
Je me plains toujours d'elle,
Et je l'aime toujours.

LES SOUHAITS.

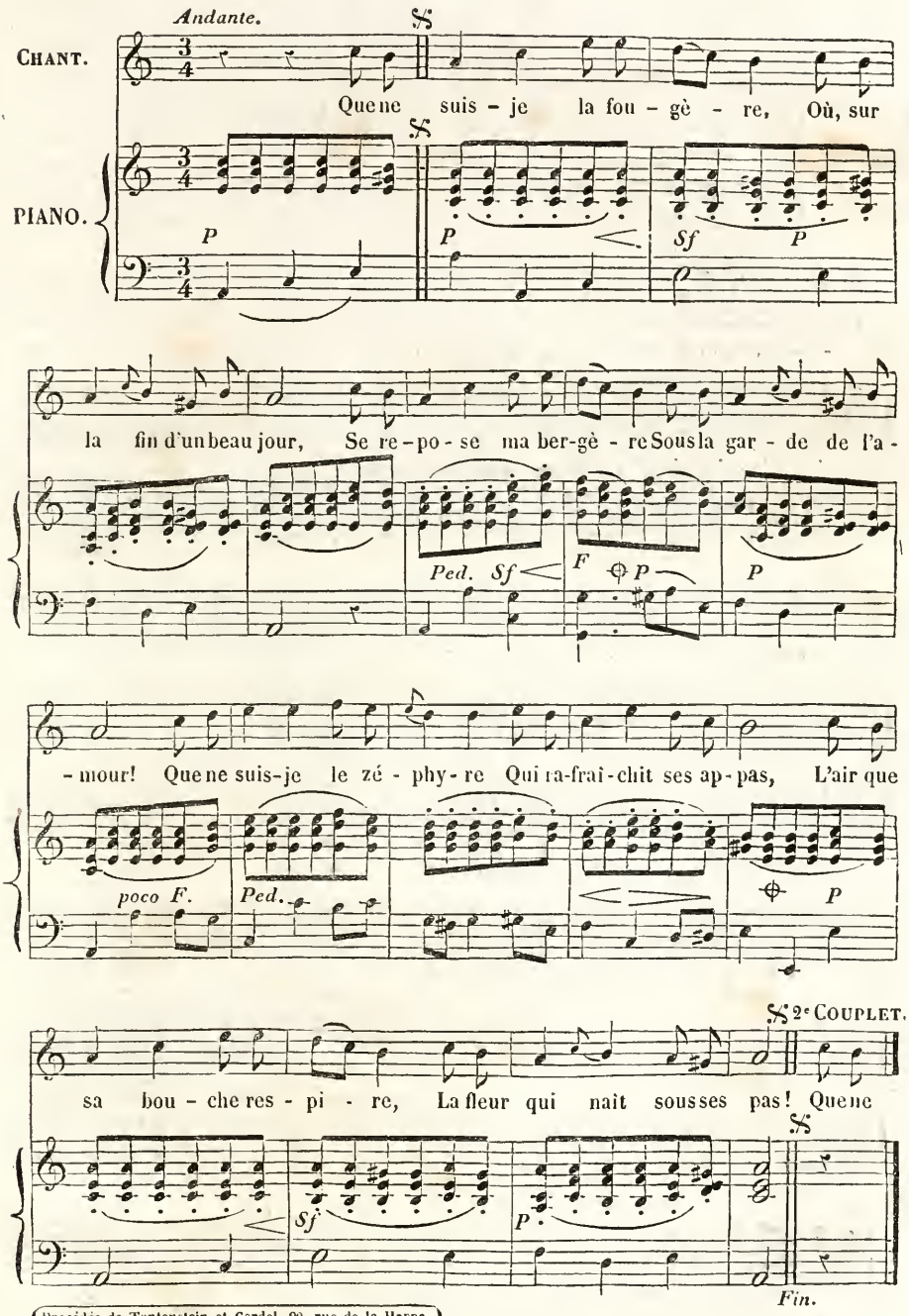
Que ne suis-je la fougère
Où, sur la fin d'un beau jour,
Se repose ma bergère
Sous la garde de l'amour!
Que ne suis-je le zéphire
Qui rafraîchit ses appas,
L'air que sa bouche respire,
La fleur qui naît sous ses pas.

Que ne suis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans son sein!
Que ne suis-je la parure
Qui la couvre après le bain!
Que ne suis-je cette glace
Où son miroir répété
Offre à nos yeux une grace
Qui sourit à la beauté.

Que ne puis-je par un songe
Tenir son cœur enchanté!
Que ne puis-je du mensonge
Passer à la vérité!
Les dieux qui m'ont donné l'être
M'ont fait trop ambitieux.
Car enfin je voudrais être
Tout ce qui plaît à ses yeux.

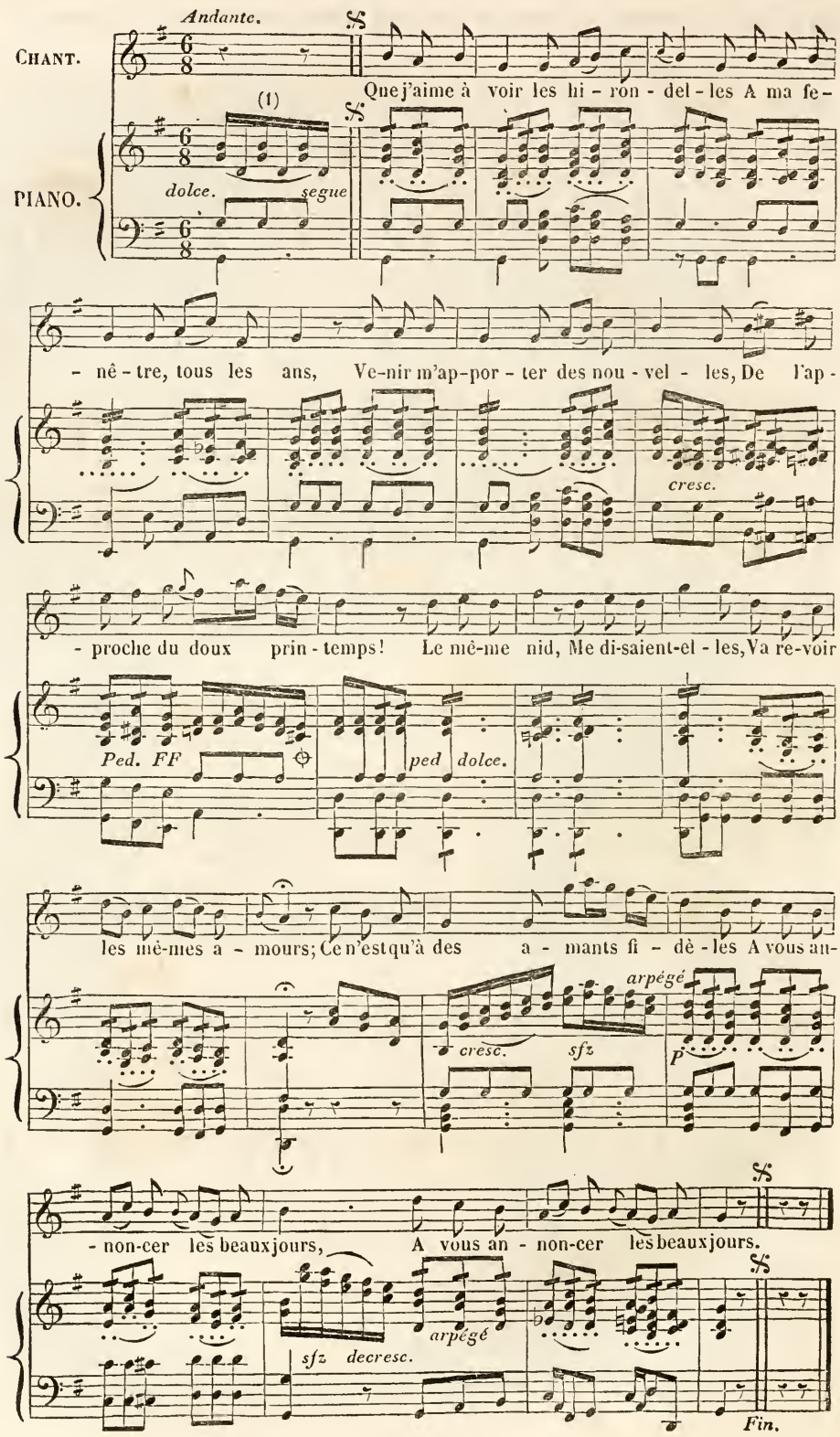
LES HIRONDELLES
Que j'aime à voir les hirondelles,
A ma fenêtre tous les ans,
Venir m'apporter des nouvelles
De l'approche du doux printemps!
Le même nid, me disent-elles,
Va revoir les mêmes amours:
Ce n'est qu'à des amans fidelles
A vous annoncer les beaux jours
Lorsque les premières gelées
Font tomber les feuilles des bois,
Les hirondelles rassemblées
S'appellent toutes sur les toits:
Partons, partons, se disent-elles
Fuyons la neige et les autans;
Point d'hyver pour les cœurs fidelles
Ils sont toujours dans le printemps.
Si par malheur, dans le voyage,
Victime d'un cruel enfant,
Une hirondelle mise en cage
Ne peut rejoindre son amant,
Vous voyez mourir l'hirondelle
D'ennui, de douleur et d'amour,
Tandis que son amant fidelle
Près de là meurt le même jour.

QUE NE SUIS-JE LA FOUGÈRE, avec accompag. de piano, par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

QUE J'AIME A VOIR LES HIRONDELLES, avec accomp. de piano, par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.



(1) Continuez les arpéges à la main droite jusqu'à la septième mesure.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5.

LES INFORTUNES INOUIES

DE LA TANT BELLE, HONNÊTE ET RENOMMÉE

COMTESSE DE SAULX.

ROMANCE PAR MONCRIF.

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. WOLFF. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. MONNIN.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet

---

NOTICE.

Il y a une grande ressemblance entre l'histoire de la Comtesse de Saulx et celle de Barbe-Bleue. Dans les deux récits, un méchant mari veut faire périr sa femme, et un frère arrive à temps pour sauver sa sœur et tuer l'époux barbare.

Moncrif a composé son poème sur quelques fragments qui restaient d'une ancienne romance de la Comtesse de Saulx, que l'on sera sans doute bien aise de retrouver ici dans toute la simplicité du vieux langage, ou plutôt de la poésie naïve de son premier auteur. Les mœurs qu'elle retrace appartiennent évidemment à l'époque des chatelains féodaux.

FRAGMENTS ANCIENS.

Le comte de Saulx.

Allez, Madame, allez vous en prier:
Car voici l'heure où bientôt faut mourir.

La Comtesse.

Comte de Saulx, savez-vous que j'ai vu
Là haut, là bas dans ces verts prés touffus,
J'ai vu une bande de cavaliers,
Et par sus tous, mon bon frère Olivier.

Le Comte.

Allez, Madame, allez vous en parer,
Robe de soie et robe d'or mettez.
S'il vous demande où sont vos chambrières,
Vous lui direz elles sont à la rivière.
S'il vous demande où sont vos damoiselles,
Vous lui direz elles sont aux tournelles.
S'il vous demande où est votre mari,
Vous lui direz: il est au roi servir.
Et moi je vais me cacher sous le lit.

Olivier.

Dis-moi, servante, où donc est ta maîtresse?

La Comtesse.

Faut que mon frère ainsi me méconnaisse.

Olivier.

Dis-moi, ma sœur, où est donc ton mari?

La Comtesse.

Tout haut: mon frère, il est au roi servir.
Tout bas, lui dit: j'ai un méchant mari.

Olivier.

Ma sœur, dis-moi où est ton petit-né?
Tout haut répond: il est à promener.
Tout bas lui dit: mon mari l'a tué.
Ma sœur, ma sœur, où est donc ton mari?
Tout bas répond: il est dessous le lit.
Dis-moi, ma sœur, en voudrais-tu la tête?
Nenni, mon frère, elle m'est trop funeste.
Lors Olivier de son glaive l'occit.

La Comtesse.

Dieu soit loué, je n'ai plus de mari.

Moncrif a beaucoup adouci le caractère de la Comtesse qui honore de ses pleurs l'homme sans pitié qui voulait la faire mourir. Il a semé sa Romance de traits fins et délicats, et de quelques sentences ingénieuses, telles que celles-ci :

Est-on jaloux par trop forte amitié?
De ces gens-là faut avoir grand' pitié!

Et cette autre:

De sa moitié, que sert d'être gardien?
Sans sa vertu, vous ne garderez rien.

Le premier auteur n'a aucun sentiment de la poésie ni de la rime, ses vers sont pleins d'hiatus. C'est

une espèce de légende rimée à la manière des paysans, et dans laquelle une sorte de consonnance lui a suffi pour croire qu'il faisait des vers.

La Maison de Saulx a pris son nom du château de ce nom, situé entre Dijon et Langres; on l'écrivait autrefois Sals, Sauz, en latin Salto, quelquefois Salices et Salix.

La terre de Saulx a été nommée Saulx-le-Duc, depuis que ce château fut donné par le roi Philippe-le-Bel, l'an 1303, à Robert, duc de Bourgogne.

Il faut que quelque aventure ait donné lieu à la Romance qui a inspiré Moncrif, cependant jusqu'en 1653 nous ne voyons que deux comtes de Saulx morts sans héritier, seule circonstance qui ait pu accréditer l'histoire d'un mari jaloux qui aurait assassiné son enfant.

Le plus ancien est Guillaume, seigneur de Saulx, mort dans la première expédition de Flandre, sans enfants; la succession était en litige entre ses beaux-frères et belles-sœurs, l'an 1300.

L'autre, Henri de Saulx-Tavannes, marquis de Mirebel, marié à Marguerite, fille de Potier, duc de Tresmes, et mort en 1653, dans sa 56e année.

Il est probable que la Romance remonte au plus ancien, et qu'elle vient de quelque tradition bourguignonne.

François-Augustin PARADIS DE MONCRIF fut d'abord secrétaire des commandements du comte de Clermont, puis lecteur de la reine, et l'un des 40 de l'Académie.

Il était né à Paris d'une famille honnête, en 1687, et mourut à 83 ans, en 1770.

Il avait un esprit fin, une figure prévenante, une humeur égale et douce.

Il lisait d'une manière intéressante, et chantait agréablement ses couplets et ses romances.

Il nous apprend lui-même comment il les composait. C'était, dit-il, dans la vue d'amuser Madame la Duchesse de Villars et Mesdames ses sœurs. Je leur chantais les couplets à mesure qu'ils étaient achevés.

Elles sont, dit l'auteur des Trois Siècles Littéraires, pleines d'esprit, de délicatesse et de sentiment. Elles ont établi sa réputation pendant qu'il vivait, et pourront même la soutenir longtemps après sa mort.

L'auteur de la Bibliothèque d'un homme de Gout, après avoir loué le talent de Moncrif dans un autre genre, ajoute:

Cet auteur n'a pas moins réussi dans la Romance, autre espèce de poésie qui demande un art infini, caché sous un air de simplicité.

Louis XV, qui raillait quelquefois Moncrif dont la prétention était de ne pas paraître vieux, lui dit un jour: Savez-vous qu'on vous donne quatre-vingts ans? — Oui, sire, répondit Moncrif: mais je ne les prends pas.

DU MERSAN.

LES INFORTUNES INOUIES DE LA TANT BELLE, HONNÊTE ET RENOMMÉE COMTESSE DE SAULX.

Sensibles cœurs, je vais vous réciter,
Mais sans pleurer, las! comment les conter,
Les déplaisirs, les ennuis et les maux,
Qu'a tant soufferts la comtesse de Saulx.

Si de beauté, de grace et de vertu
Bonheur naissait, comme elle en aurait eu!
Elle était sœur du vaillant Olivier:
Helas! pourquoi ne la mieux marier?

Non que l'époux entre les hauts seigneurs
Puissant ne fût, en vassaux et honneurs:
Mais las! hélas, c'est que par trop était
Mari méchant, qui tant mal la traitait.

Dans son châtel, entre quatorze tours,
Comme en prison, la tint-il pas toujours!
Dames d'honneurs point, ni de cavaliers,
Pages aucuns, et pas plus d'écuyers.

Mais pis encor, la pauvrette n'avait
Servans aucuns, et son mari servait.
Le pain faisait, pâtissait, rôtissait,
Faisait le lit, et volaille engraissait.

Or si l'époux lui fit tel traitement,
C'est qu'il était jaloux étrangement.
Est-on jaloux par trop grande amitié?
De ces gens-là faut avoir grand' pitié.

Mais ce mari qui ne l'aimait de cœur,
Jaloux n'était que par fausse frayeur;
Croyant, le fol, que si rare beauté
Onc ne pourrait garder fidélité.

Des yeux le jour la couvre constamment,
De nuit à peine il les clot un moment.
De sa moitié que sert d'être gardien?
Sans sa vertu vous ne garderez rien

En songe, un jour il rêva de galant,
A son réveil, las ! il la battit tant !...
Pour passe-tems qu'est-ce donc qu'elle avait ?
Des animaux, elle les élevait.

Un sanglier et deux grands louveteaux,
L'allaient suivant comme petits agneaux.
Un ours des bois dans leur parc se glissa;
En moins de rien elle l'apprivoisa.

A sa voix douce ils accouraient soudain,
Et ne prenaient vivres que de sa main.
Plus doux cent fois, un chacun d'eux semblait.
Dire à l'époux, qu'aimer il la fallait.

Quelque fois l'ours, comme on voit, s'adoucit :
Mais le jaloux toujours plus s'endurcit.
Las ! voici bien un autre désarroi !
Comte de SAULX, te faut servir le Roi.

Il t'a mandé : mon cousin, vous viendrez
Me joindre en guerre, et bien me défendrez.
Ne plus garder sa femme, oh ! quel malheur !
Il s'y résout, la rage dans le cœur.

Vivres chétifs pour trois ans lui donna :
Dans la grand'tour on vous l'emprisonna
Or bien qu'époux fussent depuis cinq ans,
Elle n'avait été grosse d'enfans.

Et dans la nuit, la veille du départ,
Enceinte fut ; admirez le hazard.
Mais il s'en va, sans en être certain.
Comtesse, hélas ! quel sera ton destin !

Deux ans passés, deux ans et seize jours,
Elle habita la plus sombre des tours;
Et loin, bien loin qu'elle en eût du courroux,
Le Comte absent, ses jours coulaient plus doux.

Mais un matin, source de plus grands maux!
On ouvre l'huis, c'est le Comte de SAULX.
Sa moitié voit, tenant sur son giron,
Et caressant le plus gentil poupon.

Morne et tremblant il reste avec effroi;
Il fut absent, elle a faussé sa foi.
Il va penser qu'en la tour introduit,
Un verd galant l'escaladait la nuit.

Sa dague alors prenant avec fureur,
A l'innocent l'enfonça dans le cœur:
Puis sur sa femme avec un noir regard,
Il va levant l'ensanglanté poignard.

Femme sans foi, sans vergogne, sans mœurs,
Recours à Dieu, tu vas mourir, tu meurs.
L'infortunée à ces mots n'entendait,
Serrant l'enfant qui son ame rendait.

Bouche sur bouche, elle veut recueillir
Le fruit amer de son dernier soupir.
Quel tigre alors n'eut daigné s'attendrir!
Et le cruel sa moitié va meurtrir.

Vers son beau sein déja le fer mortel
Mais quel grand bruit à l'entour du châtel!
Ah! Dieu, vrai Dieu! c'est le brave OLIVIER
Qui l'escalade avec maint cavalier.

L'époux se calme ou se trouble autrement.
Madame allons au bel appartement,
Les y voilà, ça mettez sans retard
Jupe de soie et le corps de brocard.

Car OLIVIER vient occir par courroux
Cil qu'en l'église avez fait votre époux,
Vos cavaliers, s'il demande où sont-ils?
Au loup chassant avec chiens et fusils.

S'il vous demande où sont vos aumoniers ?
Allant à Rome avec mes écuyers.
S'il vous demande où Damoiselles sont ?
Pélérinage à Saint Claude elles font.

Si chambrières ? lors repondrez bon,
Au clair ruisseau blanchissent le linon.
S'il vous demande, où est le petit né ?
Dieu l'a repris comme il l'avait donné.

Bref, s'il disait, votre époux je ne voi ?
Mandé par lettre il est au camp du Roi.
Mais à la porte OLIVIER méne bruit,
Et jà le comte est caché sous le lit.

Où est ma sœur ? que l'emménes dieu.
Mon frère, hélas ! me méconnait ainsi !
Ma sœur, ma sœur, est-ce bien vous ? hélas !
Paleur avez comme au jour du trépas.

Tout haut répond : j'ai failli de mourir :
Et puis tout bas : las ! j'ai bien à soufrir.
Ma sœur, ma sœur, je ne vois d'aumoniers,
De clercs aucuns, aussi peu d'écuyers ?

Tout haut pour Rome un chacun est parti :
Tout bas mon frere, hélas ! j'ai bien pâti.
Ma sœur, ma sœur, n'avez pages aucun ?
Point de héraults, de cavaliers pas un ?

Elle tout haut : ils sont chassant au bois :
Et puis tout bas : par jour me meurs cent fois.
Ma sœur, ma sœur, où donc est votre époux,
Qu'il ne me vient recueillir quand et vous ?

Tout haut : Il est allé le roi servir :
Et puis tout bas, pousse un profond soupir.
Ma sœur, ma sœur, cher objet d'amitié,
Quoi ! de vos maux me cachez la moitié ?

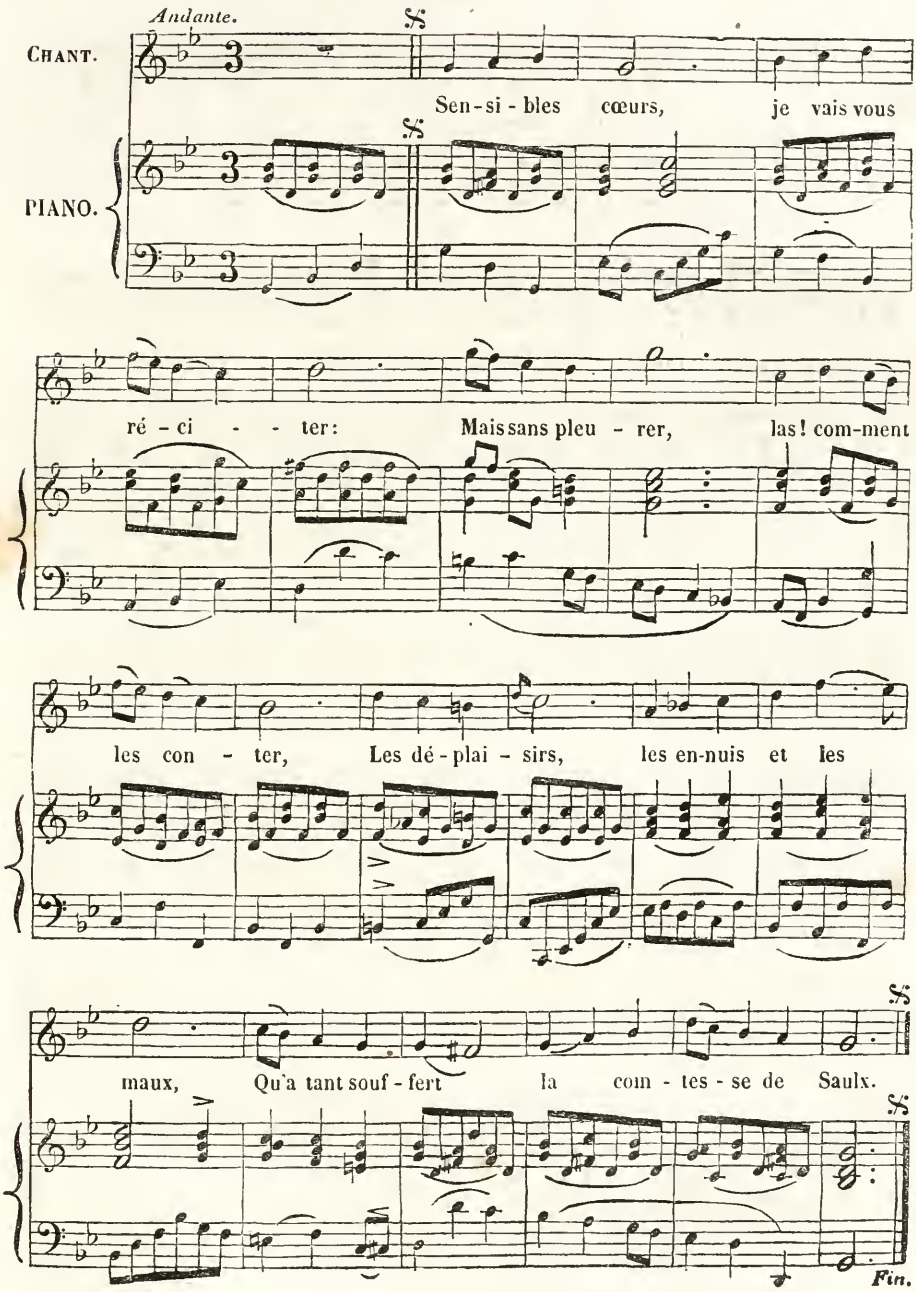
Il est céans, ce tant barbare époux,
Qui méconnaît son vrai trésor en vous.
Lors l'apperçoit, et du lit l'arrachant,
Tire sur lui son coutelas tranchant.

Elle l'arrête, embrassant ses genoux :
Mon frère, hélas ! c'est toujours mon époux.
Rancune n'ai de tant de maux que j'eus ;
Pardonnez lui, il ne me tuera plus.

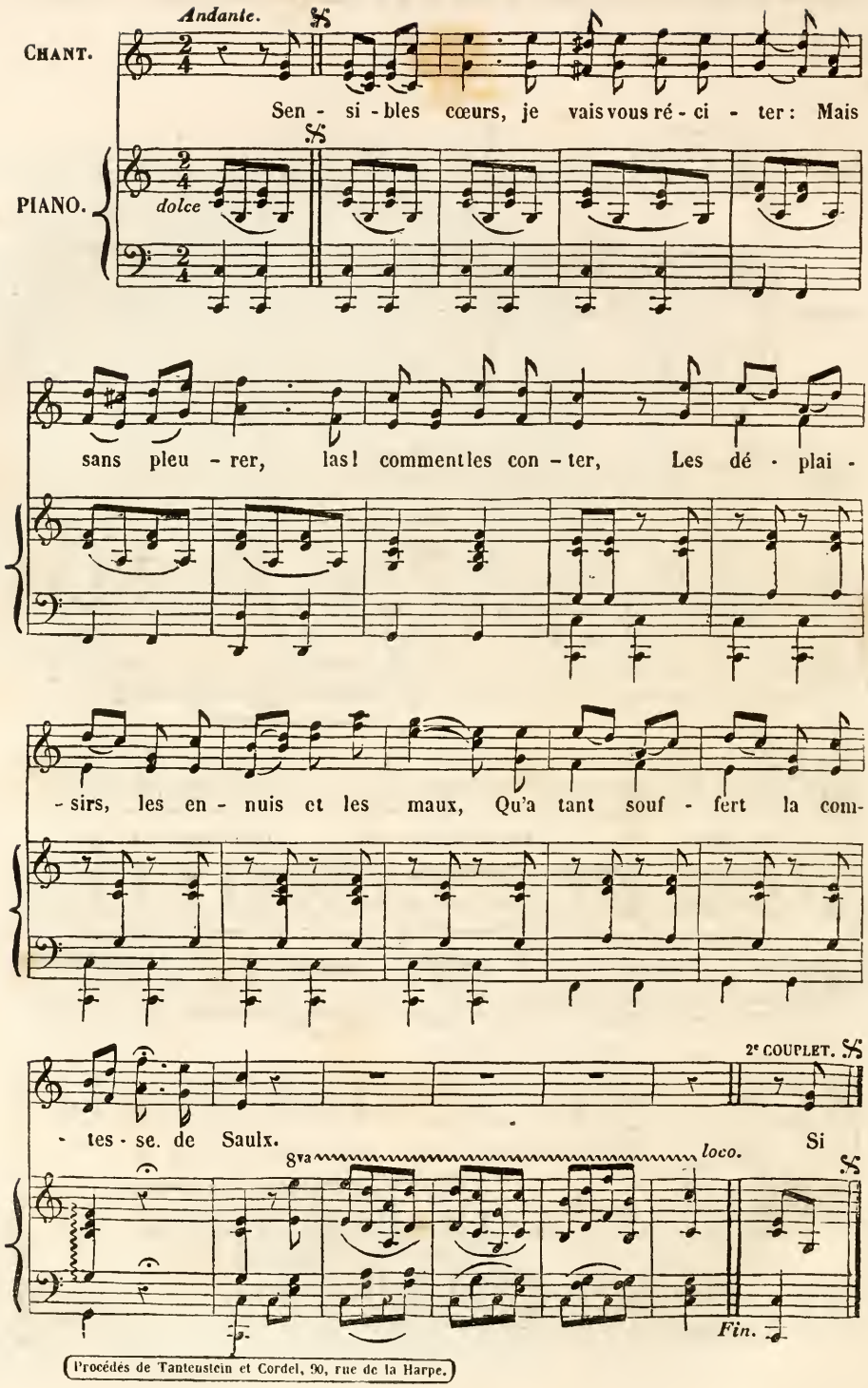
Non, tout cruel éprouve un cruel sort,
Et qui vous haït a mérité la mort.
Lors il le frappe, et sa sœur lui montrant :
Regrette la, dit-il en expirant.

Le Comte expire, et ce cœur sans pitié
Meurt honoré des pleurs de sa moitié.
Epoux, époux, n'oubliez son destin ;
Onc un jaloux ne fit heureuse fin.

LA COMTESSE DE SAULX, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



AIR DIFFÉRENT.



Procédés de Tanteustein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pilet fils aîné, rue des Gr. Augustins, 5

LA VEILLÉE,

CHANSON

PAROLES DE M. VILLEMONTEZ, MUSIQUE DE GAVEAUX.

DESSINS PAR M. G. STAAL.

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. NARGEOT. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. GEOFFROY.

NOTICE.

La jolie chanson de la Veillée, dont l'air, employé dans plusieurs vaudevilles, est devenu populaire, est tiré d'un drame lyrique qui eut peu de succès, et qui est aujourd'hui entièrement oublié. Ce n'est pas que la pièce fût dépourvue de mérite, mais elle parut froide. Ceci aurait l'air d'un jeu de mots, attendu que la scène se passait dans les déserts de la Sibérie. Mais l'auteur, M. Villemontez, qui était homme de talent et qui écrivait bien, n'avait peut-être pas cette entente dramatique qui fait réussir au théâtre ; il n'a produit que ce seul ouvrage. Il avait pris son sujet dans l'histoire de Russie, d'où Laharpe avait déjà tiré sa tragédie de Menzicof. Cet illustre favori de Pierre-le-Grand, après avoir gouverné, sous trois souverains, le vaste empire de Russie, fut condamné à finir ses jours en Sibérie, dans le désert d'Iakoustk, à quinze cents lieues de Moscou, et sa chute fut l'ouvrage des Dolgorousky. Quelques années après, la fortune inconstante précipita les Dolgorousky du haut des grandeurs, où ils étaient montés sur la ruine de celui qu'ils avaient abattu, et ils furent à leur tour exilés dans le même désert où ils avaient relégué Menzicof.

L'auteur a cru ce rapprochement dramatique, et en effet, il produit des situations intéressantes, d'autant que la fille de Menzicof partage l'amour que le fils de Dolgorousky a conçu pour elle. Un jeune Français, fils de l'ambassadeur, et chargé d'une mission, jette quelque gaîté sur ce drame un peu sombre, dont l'auteur lui-même avoua modestement la faiblesse, en rendant justice au charme de la musique de Gaveaux, qui soutint l'ouvrage pendant quelque temps.

Parmi les airs détachés dans lesquels Gaveaux réussissait si bien, on remarque surtout les jolis couplets de Valmont, qui ont une teinte tout à fait anacréontique :

Il faut gaîment passer la vie :
Le temps est prompt à s'envoler.
Du plaisir la peine est suivie,
Le plaisir doit nous consoler.
D'un beau jour un léger nuage
Doit-il empêcher de jouir?
Quel souci le printemps de l'âge
Ne voit-il pas s'évanouir?

Le matelot vogue sur l'onde
Au gré des fougueux éléments :
Courageux quand l'orage gronde,
Joyeux quand renaît le beau temps.
Ainsi que lui, pendant l'orage,
Sachons espérer et jouir.
Le chagrin est comme un nuage
Qu'on voit bientôt s'évanouir

On remarque aussi la jolie chanson de la vieille Marguerite, qui a été longtemps répétée sous le titre de

la Veillée d'Ovinska, et que nous ressuscitons après quarante-trois ans. La pièce d'Ovinska fut jouée le 20 décembre 1800, par l'élite de la troupe du Théâtre Feydeau, qui venait de s'élever comme rival de celui de l'Opéra Comique, qui l'égala souvent dans le genre léger, et qui le surpassa dans le genre noble et dans le drame lyrique.

Madame Scio, qui joua le rôle d'Ovinska, avait une puissance de moyens et de talents qui contribua au succès de la plupart des ouvrages joués sur le Théâtre Feydeau.

Cette actrice remarquable, dont le nom était Angélique Legrand, était née à Lille en 1770, et avait reçu une éducation soignée. Le goût du théâtre l'engagea à parcourir la province sous le nom de Mlle Crécy, et elle tint à Montpellier le premier emploi en 1787. Gaveaux l'y entendit, et la fit engager à Marseille en 1789. Ce fut là qu'elle épousa Etienne Scio, premier violon de l'orchestre. Ils vinrent ensemble à Paris, en 1791, au Théâtre Molière que venait d'établir Boursault Malherbe, et Mme Scio passa enfin, en 1792, au Théâtre Feydeau, où l'attendaient les succès les plus brillants. Elle y créa Euphémie dans les Visitandines, Louise dans l'Amour filial, Claudine dans le Petit Commissionnaire, Calypso dans Télémaque, Léonore dans l'Amour conjugal, le Petit Matelot, Palma dans le Voyage en Grèce, Constance dans les Deux Journées. Elle s'éleva à la hauteur la plus tragique dans le rôle de Médée, tragédie lyrique d'Hoffmann, pour laquelle Cherubini avait fait une musique aussi riche que savante. Non seulement elle y fut grande cantatrice, mais elle dit les vers en habile tragédienne.

Déjà dans Roméo et Juliette elle avait mis tant d'ame et d'expression, que Steibelt, dirigeant à Londres une répétition de sa Camille et peu satisfait des cantatrices italiennes, s'écria : Où est madame Scio!... Et cependant Mme Scio n'était presque pas musicienne; mais il était impossible de s'en apercevoir, tant elle avait l'oreille musicale, tant elle avait d'aplomb pour la mesure et de justesse dans la voix. Les efforts surnaturels auxquels l'entraînait une ame ardente, et sa passion pour son art, l'épuisèrent de bonne heure; elle mourut à trente-sept ans, en 1807, des suites d'une phthisie pulmonaire. Elle chantait dans l'opéra d'Ovinska, avec l'accent le plus noble et le plus dramatique, la romance suivante :

L'éclat d'une vive lumière
A brillé jusqu'au fond du Nord.
Au seul souvenir du czar Pierre
Le cœur éprouve un doux transport.
Pour ranimer notre courage
Dans les plus pénibles travaux,
Rappelons-nous que ce héros
Mit aussi la main à l'ouvrage.

Que de peines, de soins à prendre
Pour former un peuple grossier!
Le vainqueur d'un autre Alexandre
Ne rougit pas d'être ouvrier.
Tout l'univers, qui le contemple,
Le voit travailler de ses mains.
Un grand homme lègue aux humains
Et ses vertus et son exemple.

La romance de la Veillée était chantée par l'excellente Mme Desbrosses, comédienne remplie de talent et surtout de naturel. Cette actrice avait débuté en 1780 dans l'emploi des soubrettes : elle se risqua en 1795 dans celui de Mme Dugazon, qui était alors dans la vogue de ses succès. Cependant la jeune actrice fut applaudie et redemandée, honneur qui n'était pas alors aussi banal qu'aujourd'hui. Mme Desbrosses prit ensuite les rôles de duègnes. Elle a joué pendant près d'un demi-siècle; elle s'est retirée en 1829, et vit encore extrêmement âgée.

A l'époque où l'on joua Ovinska, les pièces russes, suédoises et polonaises semblaient être à l'ordre du jour. A Lodoïska, à Coberne ou le Pêcheur suédois, avait succédé, à l'Opéra Comique, le Béniousky de Boyeldieu. En 1801 on avait joué aux Français la tragédie de Phædor et Waldamir de Ducis, qui n'eut pas de succès; le théâtre était à la glace. Ce fut aussi vers cette époque que la manie des émigrations en Russie prit aux artistes, et qu'ils allèrent chercher fortune sur ces bords qui plus tard nous furent si funestes! Cette manie fut frondée dans plusieurs vaudevilles, et en 1803 j'en fis un intitulé : Je vais en Russie. On ne sera peut-être pas fâché de savoir que ce fut dans cette pièce que fit son premier début le célèbre Odry, qui depuis est devenu si fameux dans le Bilboquet des Saltimbanques. Il me doit sa première et sa dernière création à trente-cinq ans d'intervalle. DU MERSAN.

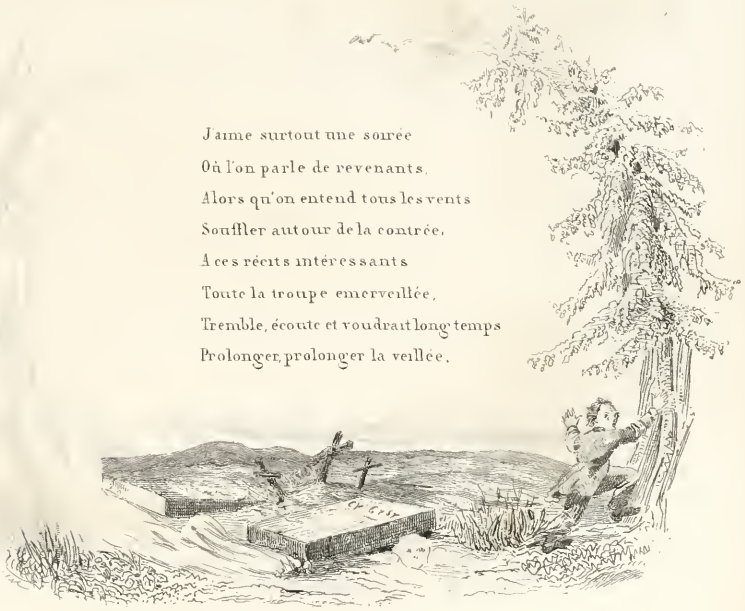
LA VEILLÉE

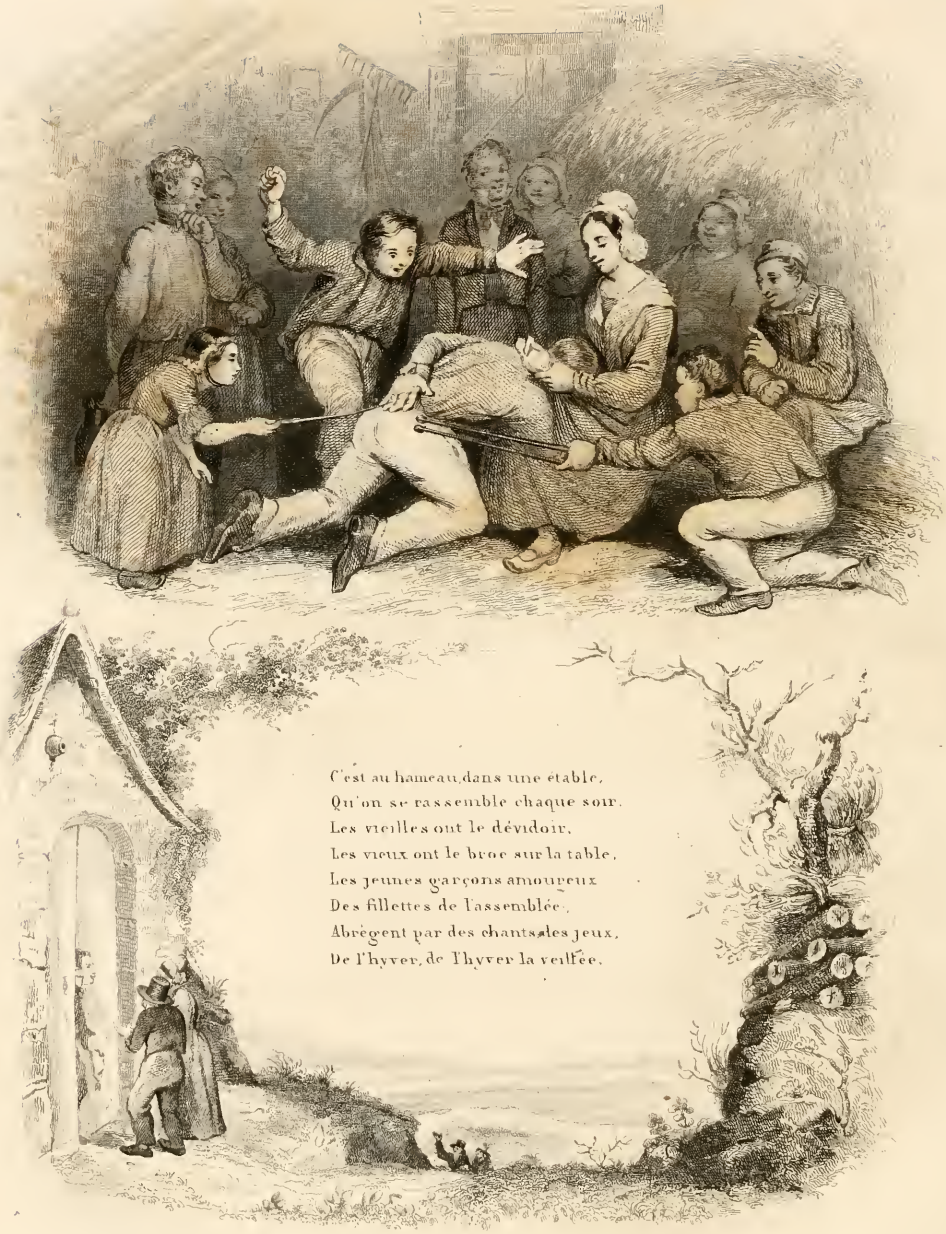
Paroles de Villemontée.

Heureux qui dans sa maisonnette,
Dont la neige a blanchi le toit,
Nargue le chagrin et le froid
Au refrain d'une Chansônnette.
Que les soirs d'hyver sont charmants
Lorsqu'une famille assemblée,
Sait, par divers amusements,
Egrayer, égrayer la veillée.

Assis prés de sa bien aimée
Voyez le paisible Lapon,
Lorsque la neige à gros flocon
Tombe sur sa hutte enfumée.
Autour du feu dans son réduit
La famille entière assemblée,
Semble trouver six mois de nuit
Trop courts, trop courts pour la veillée.

J'aime surtout une soirée
Où l'on parle de revenants,
Alors qu'on entend tous les vents
Souffler autour de la contrée.
A ces récits intéressants
Toute la troupe emerveillée,
Tremble, écoute et voudrait long-temps
Prolonger, prolonger la veillée.

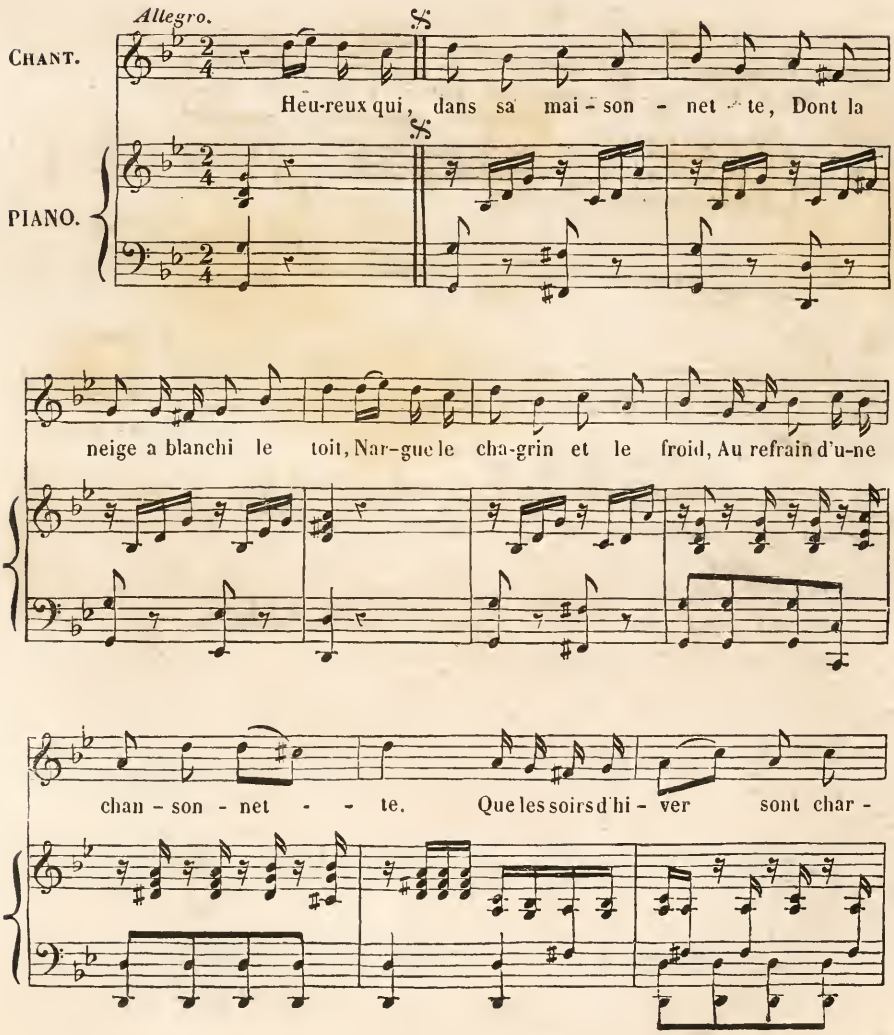


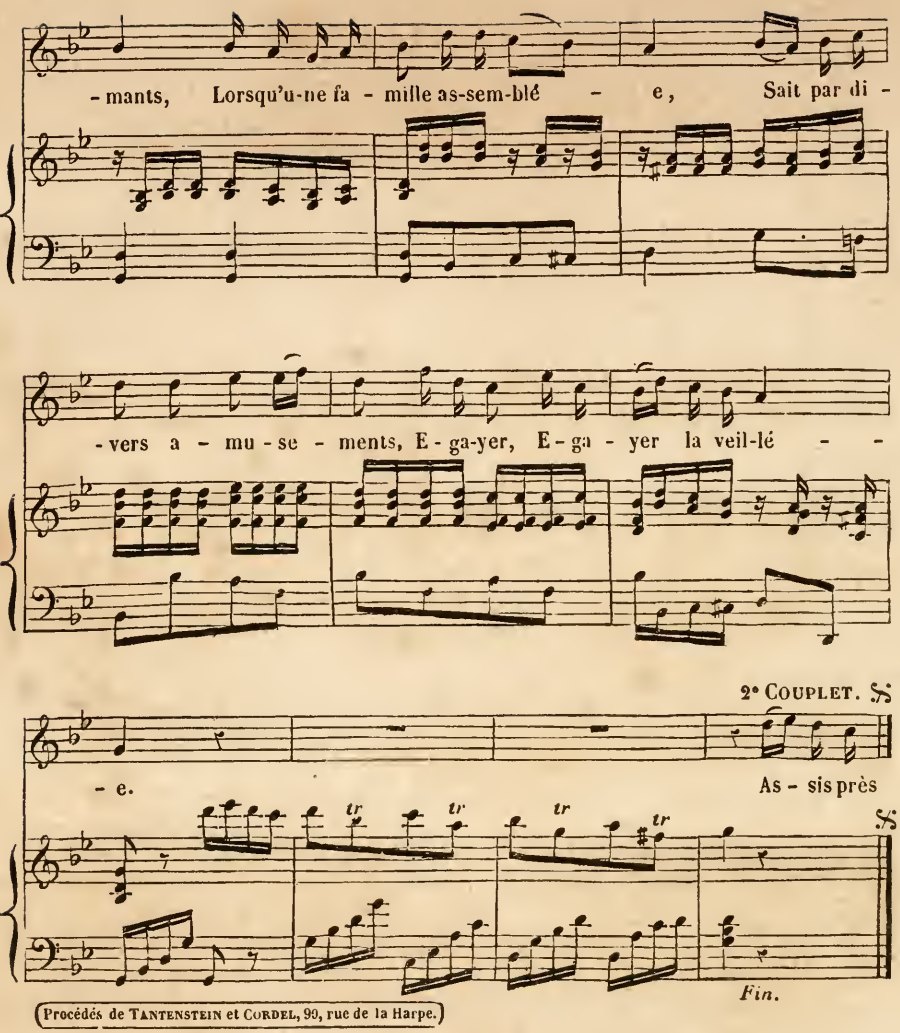

C'est au hameau, dans une étable,
Qu'on se rassemble chaque soir.
Les vieilles ont le dévidoir,
Les vieux ont le broc sur la table,
Les jeunes garçons amoureux
Des fillettes de l'assemblée,
Abrègent par des chants, des jeux,
De l'hyver, de l'hyver la veillée.

Impr. F. Chardon aîné 30 - Hautefeuille Paris

LA VEILLÉE,

Avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.





Procédés de TANTENSTEIN et CORDEL, 90, rue de la Harpe.

Paris. Impr. de F. LOCQUIN, 16, r. N.-D. des Victoires.

CANTIQUE

DE

L'ENFANT PRODIGUE.

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re et 4e planche, par M. DANOIS. — 2e et 3e planche, par M. PH. LANGLOIS.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Certains récits de l'Évangile ont vivement frappé la mémoire populaire, et sont devenus, surtout pendant le Moyen-Age, le sujet de compositions dramatiques ou de légendes souvent répétées par les jongleurs. Ces jongleurs, on le sait, étaient de grands colporteurs de poésie, outre les histoires profanes, les chansons de geste et les malins fabliaux, qu'ils aimaient à redire, ils connaissaient encore des légendes sacrées qu'ils récitaient le dimanche ou les jours des grandes fêtes, aux portes des églises. La Parabole de l'Enfant prodigue, qui fait partie du chapitre XV de l'Évangile selon Saint-Luc, a surtout inspiré la Muse populaire. Par exemple, au treizième siècle, un prêtre de Valenciennes, Herman, dont j'ai eu déjà occasion de parler dans une autre Notice *, a développé la Parabole de l'Enfant prodigue dans sa traduction de l'Évangile en vers, et en a fait une véritable pièce de théâtre. C'est principalement sous cette forme que le sujet de l'Enfant prodigue a été mis en œuvre. Ainsi, au commencement du seizième siècle, il existait une composition dans ce genre, dont voici le titre exact : L'Enfant prodigue par personnages nouvellement translaté de latin en françois selon le terte de l'Evangile, et lui bailla son père sa part laquelle il despendist (dépensa) meschament avec folles femmes. 1 vol. in-4. Goth. Douze personnages jouent un rôle dans cette Moralité : le Père — le Rustre — le Prodigue — le Maistre — la Maistresse — la Gorrière — Francœur doux — l'Enfant gasté — le Frère aîné — le Valet du Père — l'Acteur — l'Ami de bonne foi. Elle se termine par un discours en prose dans lequel le but moral est expliqué : Il est à noter que les dits personnages sont trois principaux, le Père et ses deux Enfants, desquels le plus jeune est l'Enfant prodigue, et moralement celui père est Dieu, et ses deux enfants sont deux manières de gens au monde, les uns bons et les autres pecheurs; par l'enfant aîné sont entendus les justes,

* Voyez la Notice sur GENEVIEVE DE BRABANT.

qui toujours demeurent avec Dieu leur père par grace, et par l'enfant prodigue les pecheurs qui despendent les biens receus de Dieu follement en volupté et plaisance mondaine.

Au milieu du seizième siècle un poète latin, appelé Langevelt, et qui prit le nom de Macropedius, a aussi fait sur la Parabole de l'Enfant prodigue une comédie en cinq actes qui fut traduite quelques années plus tard et imprimée sous ce titre : L'Histoire de l'Enfant prodigue, reduite et étendue en forme de comédie en cinq actes, traduit du latin par Ant. Tiron. Anvers, 1564, in-8.

Le père du Cerceau, jésuite, l'un des poètes latins les plus connus de la seconde moitié du dix-septième siècle, composa d'abord dans cette langue une comédie en vers sur la Parabole de l'Enfant prodigue. Il traduisit plus tard cet ouvrage en vers français et le mit en trois actes. Cette imitation aussi bien que l'original furent représentés plusieurs fois dans les collèges des jésuites où des divertissements de ce genre étaient fort en usage. Enfin, le 10 octobre 1736, les comédiens du Théâtre-Français, qui avaient annoncé Britannicus, changèrent subitement le spectacle et donnèrent la première représentation de l'Enfant prodigue, pièce en cinq actes et en vers par Voltaire. Mais l'auteur de Zaïre avait trop de goût pour mettre en scène les personnages de l'Évangile, aussi le titre seul de son ouvrage et le sujet sont empruntés à la Parabole, mais les personnages, le lieu et le temps de l'action appartiennent à l'époque où il écrivait.

Une des grandes preuves de la popularité dont a joui l'Histoire de l'Enfant prodigue, c'est qu'elle existe en différents patois de la France au nombre de quatre-vingt-six (voyez le tome 6 des Mémoires de la Société des Antiquaires de France, page 432). Cette Parabole a aussi plusieurs fois servi de texte aux prédicateurs : parmi eux, je citerai Michel Ménot, célèbre par les quolibets et les jeux de mots, soit en français, soit en latin, dont il entremêlait ses discours. Le sermon qu'il a prononcé sur l'Enfant prodigue fut imprimé deux fois en 1519 et en 1526; il commençait ainsi : Pater quidam habebat duos filios : quorum junior se ostendit magis fatuus quam inconstans fuit : (c'estait ung enfant plain de sa volonté; volage, ung mignon, un vert gallant. Ipse erat unus puer plenus suo velle, versitatis Qui quando venit ad cognoscendum seipsum..... sa force, sa jeunesse, et que le sang lui fust monté au front : venit ad patrem resolutus comme papa : Et dirit ci : Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit. (Voyez ce sermon entier, dont le texte original est fort rare, dans le tome 6, page 437 des Mémoires de la Société des Antiquaires de France.)

Les différentes indications qui précèdent prouvent suffisamment la popularité de la Parabole de l'Enfant prodigue. On ne doit pas être surpris que des Cantiques sur un pareil sujet se soient rencontrés à toutes les époques; déjà au seizième siècle il en existait. Je trouve dans un recueil de chansons relatives aux guerres de religion et dirigées contre les huguenots, une pièce ainsi désignée : Chanson contenant la mort et passion de Nostre Seigneur Jesus-Christ sur le chant de L'ENFANT PRODIGUE. Cette pièce est la vingt-neuvième de celles qui furent composées par un certain Christofle, de Bordeaux, qui leur donna le titre suivant : Recueil de plusieurs belles chansons spirituelles faictes et composées contre les perturbateurs du repos et tranquillité de ce royaulme de France, avec plusieurs autres chansons des victoires qu'il a pleu à Dieu de donner à nostre très chrestien Roy Charles IX de ce nom.

Je regrette de n'avoir pas pu trouver le texte ancien de la Complainte de l'Enfant prodigue, déjà populaire à la fin du seizième siècle. Christofle, de Bordeaux, poète du parti catholique, s'efforçait de répandre ses compositions dans la foule, et il les écrivait sur des airs généralement connus. Le texte que nous reproduisons aujourd'hui est moderne quant au langage; quant à la composition, cette pièce a tout à fait la marche des anciennes complaintes dont elle n'est sans doute qu'une reproduction.

LE ROUX DE LINCY.

CANTIQUE
DE L'ENFANT PRODIGUE.

LE PRODIGUE DÉBAUCHÉ.

Je suis enfin résolu
D'être en mes mœurs absolu;
Donnez-moi vite, mon père,
Ce qui revient à ma part.
Vous aurez mon autre frère;
Consentez à mon départ.

LE PÈRE.

Pourquoi veux-tu, mon enfant,
Faire ce que Dieu défend?
Veux-tu désoler mon ame,
Nos parens et nos amis!
Je serais digne de blâme
Si je te l'avais permis.

LE PRODIGUE.

Je veux en dépit de tous
M'éloigner d'auprès de vous;
En vain vous faites la guerre
A ma propre volonté;
Je ne crains ni ciel ni terre,
Je veux vivre en liberté.

LE PÈRE.

Mais, hélas! quelle raison
Te fait quitter la maison?
Ne suis-je pas un bon père?
De quoi te plains tu de moi?
Et qu'est-ce que je puis faire
Que je ne fasse pour toi?

LE PRODIGUE.

Vous m'exhortez, il est vrai.
Mais je veux vivre en cadet:
Vous condamnez à toute heure
Le moindre déréglement:
Je vais changer de demeure
Sans retarder un moment.

LE PÈRE.

Adieu donc, cœur obstiné!
Adieu, pauvre infortuné!
Ton égarement me tue;
J'en suis accablé d'ennui;
Je vois ton ame perdue,
Et ne sais plus où j'en suis.

LE PRODIGUE

Venez à moi, libertins ;
Prenez part à mes festins ;
Venez à moi, chers lubriques ;
Consumons nos courts momens
Dans les infâmes pratiques
Des plus noirs débordemens.

Pensons à boire et manger
Dans ce pays étranger ;
Je n'ai plus la peur d'un père
Qui me suive pas à pas ;
Songeons à nous satisfaire
Dans l'ordure et les ébats.

Contentons tous nos désirs
En nageant dans les plaisirs,
Et vivons de cette sorte
Tant que l'argent durera ;
Nous irons de porte en porte
Sitôt qu'il nous manquera.

LE PRODIGUE PÉNITENT

Oh ! le triste changement
Après un train si charmant !
Je ne vois plus à ma suite
Ceux qui me faisaient la cour ;
Tout le monde a pris la fuite,
Pas un n'use de retour.

Je me trouve sans appui
Dans la honte et dans l'ennui,
Ma conduite tout impure
M'a mis au rang des pourceaux :
Il est juste que j'endure
Autour de ces animaux.

Je rougis de mes forfaits
Et des crimes que j'ai faits ;
Je fonds en pleurs, je soupire ;
Je sens de cuisans remords :
Je sens un cruel martyre
De cœur, d'esprit et de corps.

LE PRODIGUE DE RETOUR A SON PÈRE.

Je meurs même ici de faim,
Faute d'un morceau de pain;
Tandis que chez mon cher père,
Où jamais rien ne défaut,
Le plus chétif mercenaire
En a plus qu'il ne lui faut.

Je voudrais bien me nourrir
Des fruits qu'on laisse pourrir;
Je voudrais bien sous ce chêne
Les restes de ces pourceaux;
Mais j'ai mérité la peine
Qu'attirent les bons morceaux.

Je veux pourtant me lever
Pour penser à me sauver;
Il est tems que je détourne
Mon cœur de l'iniquité
Et qu'enfin je m'en retourne
Vers celui que j'ai quitté.

Voici, cher père, à genoux,
Un fils indigne de vous:
Si vous daignez me permettre
D'entrer dans votre palais,
Ce me sera trop que d'être
Comme l'un de vos valets.

J'ai pêché contre les cieux;
Je n'ose lever les yeux:
J'ai pêché contre vous même;
Je crains de vous regarder:
Ma douleur en est extrême;
Je suis prêt de m'amender.

Je me soumets de bon cœur
A votre juste rigueur;
Je ne veux plus vous déplaire;
Oubliez ce que je fis:
Vous êtes encore le père
De ce misérable fils.

LE PÈRE

Cher enfant, embrasse moi,
Je brûle d'amour pour toi:
Mes entrailles sont émues
Et de joie et de pitié;
Par ton retour tu remues
Tout ce que j'ai d'amitié.

Laquais, cherchez des souliers,
Et les mettez à ses pieds;
Cherchez dans ma garderobe
Une bague pour son doigt;
Avec sa première robe,
Puis qu'il revient comme il doit.

Qu'on prépare le veau gras;
J'ai mon fils entre mes bras;
Il avait perdu la vie,
Mais il est ressuscité:
Chers amis, je vous convie
A cette solemnité.

RÉFLEXIONS

C'est ainsi que le Seigneur
Reçoit le pauvre pécheur;
Il l'embrasse, il le console,
Il l'aime plus que jamais,
Et d'une simple parole
Il remplit tous ses souhaits.

Fais donc, pêcheur, par amour,
Vers Dieu ce parfait retour;
Tu recouvreras la grâce
Et les dons du Saint Esprit,
L'ennemi rendra la place
De ton cœur à Jésus-Christ.

Tes mérites suspendus
Te seront soudain rendus;
Ta paix en sera parfaite;
La terre t'en bénira:
Tout le ciel en fera fête,
Et l'enfer en rougira.

Imp.ie P. Chardon aîné, Jour Haute-Feuille, Paris.

L'ENFANT PRODIGUE, avec accomp. de piano, par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.

Moderato.

CHANT.

Je suis en - fin ré - so — lu D'être en

PIANO.

mes mœurs ab - so — lu; Don - nez - moi vi - te, mon

pè — re, Ce qui re - vient à ma part: Vous a -

2e COUPLET.

- vez mon au - tre frè - re, Con - sen - tez à mon dé - part. Pourquoi

Fin.

Allegretto.

CHANT.

Je suis en - fin ré - so - lu D'être en

PIANO.

mes mœurs ab - so - lu; Don - nez - moi vi - te, mon pè - re, Ce qui

re - vient à ma part: Vous a - vez mon au - tre

2e COUPLET.

frè - re, Con - sen - tez à mon dé - part. Pour - quoi

Procédés de Tantensteln et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris, Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5.

LE JUIF-ERRANT.

DESSINS PAR M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re et 4e Planche, par M. GERVAIS,
2e et 3e Planche, par M. Émile GIROUX,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

NOTICE.

La vieille légende du Juif-Errant est certainement une allégorie de la destinée du peuple juif, qui, depuis la mort de Jésus-Christ, se trouve dispersé parmi les autres peuples et promène de pays en pays son existence vagabonde, comme pour accomplir une grande expiation; car ceux qui demandèrent que Jésus fût crucifié, disaient : "Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants!"

Cette légende, dont nous ne rencontrons pas de traces avant le treizième siècle, était bien faite pour frapper vivement les esprits et pour s'y graver à l'aide d'un chant populaire; l'ancien chant s'est perdu, et la complainte, qui l'a remplacé et qui court encore dans les campagnes de France et de Belgique, ne remonte guère qu'au dix-septième siècle.

Ce fut en 1218 qu'on eut pour la première fois des nouvelles du Juif-Errant, de la bouche d'un patriarche d'Arménie, que le désir de visiter les reliques des Saints avait conduit en Angleterre. Ce juif se nommait Cartophilus et était portier du prétoire, lorsque Jésus fut condamné par Pilate; au moment où Jésus sortait, il le poussa dédaigneusement et le frappa du poing dans le dos, en lui disant avec un rire moqueur : "Va plus vite, Jésus, va! pourquoi t'arrêtes-tu?" Jésus se retourna et repartit d'un accent sévère : "Je vais et tu attendras que je vienne!" Aussitôt Cartophilus quitta sa maison, sa famille et erra par tout l'Orient : il se fit baptiser par l'apôtre Ananie et prit le nom de Joseph; mais il n'en continua pas moins sa vie errante, attendant toujours la venue du Messie. Tous les cent ans, il est saisi d'un mal étrange qui semble devoir le mener au tombeau; après quelques jours d'extase, il se rétablit et redevient aussi jeune qu'il l'était quand il insulta le Sauveur.

Le Juif-Errant ne parut en Europe qu'en 1542, où deux gentilshommes allemands le virent à Hambourg écoutant un sermon avec beaucoup de dévotion. C'était un grand homme, dont les cheveux tombaient sur les épaules; il marchait nu-pieds, quoique l'hiver fût rigoureux, et ne portait pas d'autre habit que des chausses à la marine, une jupe descendant au genou et un manteau long. Il raconta qu'il se nommait Ahasverus, et qu'il était cordonnier à l'époque de la passion du Christ; qu'il avait été un des plus ardents à réclamer la condamnation du Fils de Dieu et la délivrance de Barrabas; qu'il avait réuni sa femme et ses enfants sur le seuil de sa maison pour voir passer Jésus qu'on menait au Calvaire, et que Jésus, chargé de sa croix, s'étant appuyé contre la muraille, il l'avait repoussé rudement en lui montrant de la main le lieu du supplice; que Jésus l'avait regardé et lui avait dit : "Je m'arrêterai et reposerai, et toi tu cheminera! " qu'à ces mots, il s'était mis en route et qu'il n'avait pu se reposer nulle part. Cet Ahasverus parlait peu,

ne mangeait presque pas, ne recevait des aumônes que pour les rendre aux pauvres, et comptait sur le jugement dernier pour mourir.

A quelques années de là, en 1575, il fut rencontré dans plusieurs hameaux des Pays-Bas avec le même équipage, et il parlait alors espagnol, comme à la cour du duc d'Albe.

Ensuite il se fit voir à Strasbourg, parlant allemand, et il rappela aux magistrats qu'il avait traversé leur ville deux siècles auparavant : ce qui était consigné en effet dans les registres de la ville. Il annonça que son pèlerinage serait terminé dès qu'il aurait parcouru les Indes-Occidentales.

En 1604, il était en France et l'on ne s'occupait que de lui, les uns effrayés de son apparition, les autres édifiés de ses paroles, qu'on répétait de bouche en bouche. Au mois d'octobre, le savant Louvet eut occasion de l'apercevoir à Beauvais, un dimanche, au sortir de la messe : le pauvre juif n'osait entrer dans l'église et se tenait auprès des tours de l'Évêché, où des enfants et des femmes du peuple l'avaient entouré pour l'examiner et l'interroger. Mais on le regardait généralement comme un **conteur de fables**. Il n'attendait pas qu'on lui donnât l'aumône, il la demandait et la payait en beaux récits de la Passion, qui touchaient les bonnes ames et déliaient les cordons des bourses les plus serrées.

Le passage du Juif-Errant en France, dans le cours de 1604, fut signalé par la publication de diverses brochures, entre lesquelles on distingue le **Discours véritable d'un Juif-Errant...**, imprimé, in-8, à Bordeaux, en 1608, et par la composition d'une **Complainte en forme et manière de Chanson** sur l'air des **Dames d'Honneur**. Cette complainte, qui a servi de texte à celle que les **porteurs de rogatons** et les rhapsodes de villages ont refaite sur un autre air à la fin du dix-septième siècle, renferme presque les mêmes particularités, souvent exprimées de même :

Le bruit courait çà et là par la France
Depuis six mois, qu'on avait espérance
Bientôt de voir un Juif qui est errant
Parmi le monde, pleurant et soupirant.

Comme de fait, en la rase campagne,
Deux gentilshommes au pays de Champagne
Le rencontrèrent tout seulet cheminant,
Non pas vêtu comme on est maintenant.

De grandes chausses il porte à la marine,
Et une juppe comme à la florentine,
Un manteau long jusqu'à terre traînant :
Comme un autre homme il est au demeurant.

Ce que voyant, lors ils l'interrogèrent
D'où il venait, et ils lui demandèrent
Sa nation, le métier qu'il avait ;
Mais cependant toujours il cheminait.

" Je suis, dit-il, juif de ma naissance
Et l'un de ceux qui par leur arrogance
Crucifièrent le Sauveur des humains,
Lorsque Pilate en lava ses deux mains... "

De son métier, cordonnier il dit être,
Et à le voir, il semble tout champêtre ;
Il boit et mange avec sobriété
Et est honnête selon sa pauvreté.....

Le Juif-Errant revint depuis plus d'une fois en France, ne fût-ce que pour avoir le plaisir d'entendre chanter sa complainte ; mais on n'a pas gardé malheureusement les dates de ses apparitions, excepté celle de son arrivée à Bruxelles, le 22 avril 1774 : cette date à jamais célèbre accompagne son portrait, dessiné sans doute d'après nature par les **bourgeois de la ville** qui eurent l'avantage de le voir **si barbu**. Ce portrait, gravé en tailles de bois par les imagiers d'Épinal et de Troyes, illustre la complainte **nouvelle** qui a des échos dans toutes les foires et tous les marchés où la langue française n'est pas absolument inconnue. Ce portrait figure dans toutes les chaumières, appendu à côté du portrait de l'Empereur.

L'air du Juif-Errant est bien plus vieux que la complainte : il a le caractère psalmodique de ces airs monotones que les pèlerins du moyen-âge chantaient d'une voix traînante et plaintive, en offrant à la vénération de la foule pieusement émerveillée les reliques et **rogatons** qu'ils disaient rapporter de Rome ou de Jérusalem.

P.-L. JACOB, Bibliophile.

COMPLAINTE DU JUIF ERRANT.

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant,
Que la grande misère
Du pauvre Juif-errant?
Que son sort malheureux
Parait triste et fâcheux!

Un jour, près de la ville
De Bruxelles, en Brabant,
Des bourgeois fort dociles
L'accostèrent en passant;
Jamais ils n'avaient vu
Un homme si barbu.

Son habit, tout difforme
Et très mal arrangé,
Leur fit croire que cet homme
Etait fort étranger,
Portant, comme ouvrier,
Devant lui, un Tablier.

On lui dit: bonjour, maître,
De grâce accordez-nous
La satisfaction d'être
Un moment avec vous:
Ne nous refusez pas,
Tardez un peu vos pas

Messieurs je vous proteste
Que j'ai bien du malheur
Jamais je ne m'arrête,
Ni ici, ni ailleurs:
Par beau ou mauvais temps,
Je marche incessamment.

Entrez dans cette auberge,
Vénérable vieillard,
D'un Pot de bierre fraiche
Vous prendrez votre part,
Nous vous régalerons
Le mieux que nous pourrons.

J'accepterais de boire
Deux coups avec vous;
Mais je ne puis m'asseoir,
Je dois rester debout:
Je suis, en vérité
Confus de vos bontés.

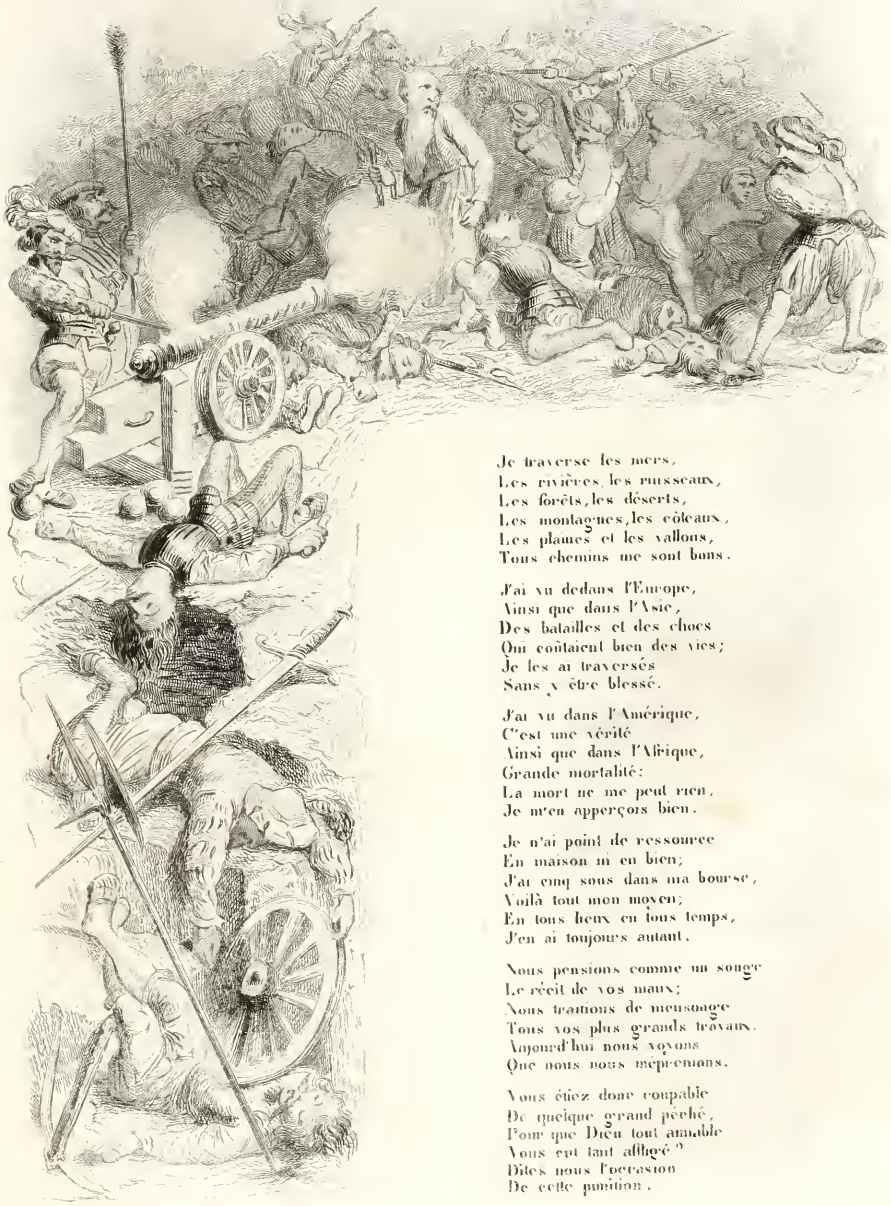
De savoir votre âge
Nous serions curieux,
A voir votre visage
Vous paraissez fort vieux:
Vous avez bien cent ans,
Vous montrez bien autant.

La vieillesse me gêne,
J'ai bien dix-huit cents ans,
Chose sûre et certaine,
Je passe encore douze ans:
J'avais douze ans passés
Quand Jésus-Christ est né.

N'êtes vous point cet homme
De qui l'on parle tant,
Que l'écriture nomme
Isaac, Juif-Errant ?
De grâce, dites-nous,
Si c'est sûrement vous ?

Isaac Laquedem
Pour nom me fut donné;
Né à Jérusalem,
Ville bien renommée:
Oui c'est moi mes enfants,
Oui suis le Juif-errant

Juste ciel! que ma ronde
Est pemble pour moi!
Je fais le tour du monde
Pour la cinquième fois.
Chacun meurt à son tour,
Et moi je vis toujours.



Je traverse les mers,
Les rivières, les ruisseaux,
Les forêts, les déserts,
Les montagnes, les côteaux,
Les plaines et les vallons,
Tous chemins me sont bons.

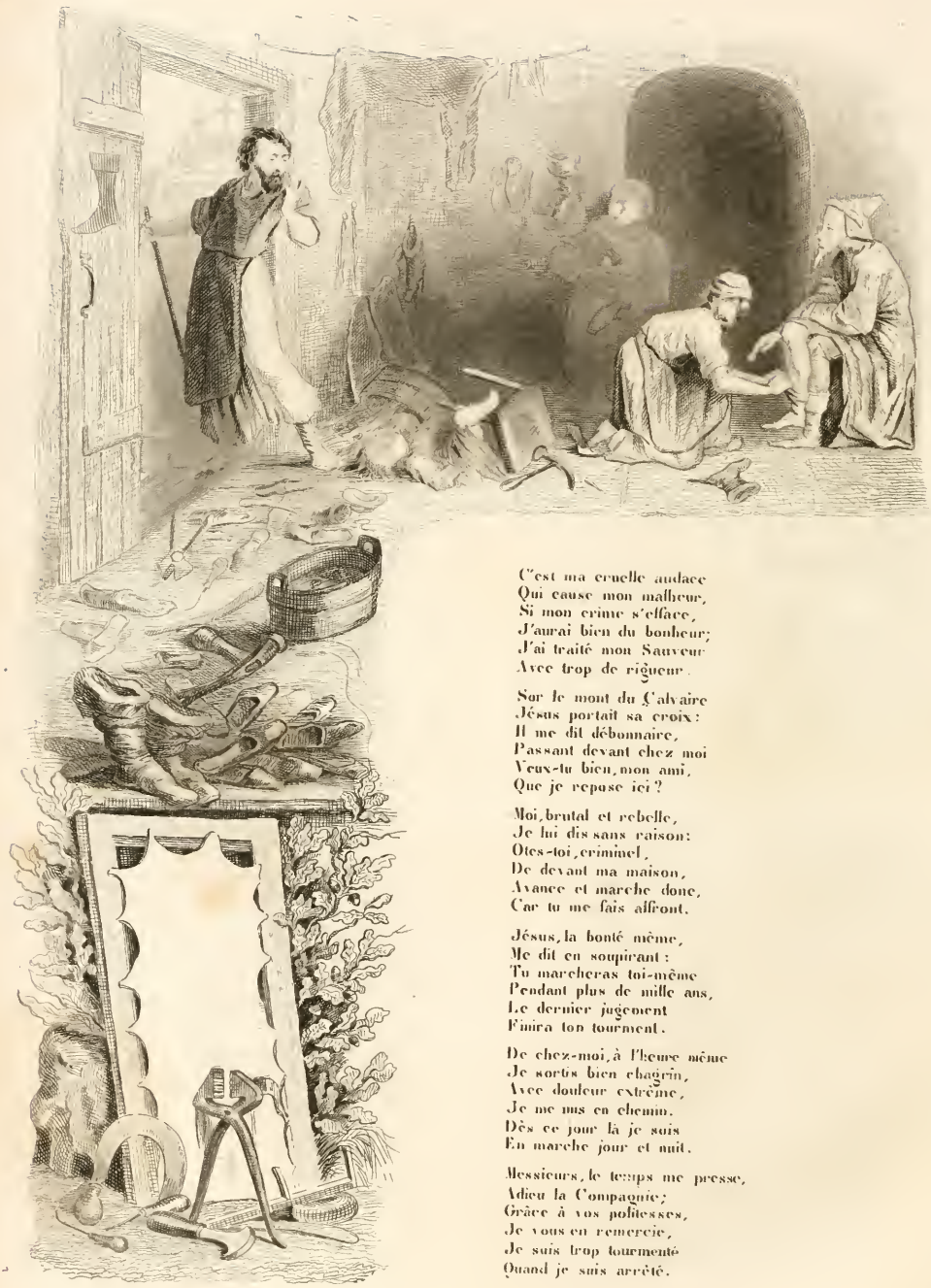
J'ai vu dedans l'Europe,
Ainsi que dans l'Asie,
Des batailles et des chocs
Qui coûtaient bien des vies;
Je les ai traversés
Sans y être blessé.

J'ai vu dans l'Amérique,
C'est une vérité
Ainsi que dans l'Afrique,
Grande mortalité:
La mort ne me peut rien,
Je m'en apperçois bien.

Je n'ai point de ressource
En maison ni en bien;
J'ai cinq sous dans ma bourse,
Voilà tout mon moyen;
En tous lieux en tous temps,
J'en ai toujours autant.

Nous pensions comme un songe
Le récit de vos maux;
Nous traitions de mensonge
Tous vos plus grands travaux.
Aujourd'hui nous voyons
Que nous nous méprenons.

Vous étiez donc coupable
De quelque grand péché,
Pour que Dieu tout aimable
Vous eut tant affligé?
Dites nous l'occasion
De cette punition.



C'est ma cruelle audace
Qui cause mon malheur,
Si mon crime s'efface,
J'aurai bien du bonheur;
J'ai traité mon Sauveur
Avec trop de rigueur.

Sur le mont du Calvaire
Jésus portait sa croix:
Il me dit débonnaire,
Passant devant chez moi
Veux-tu bien, mon ami,
Que je repose ici?

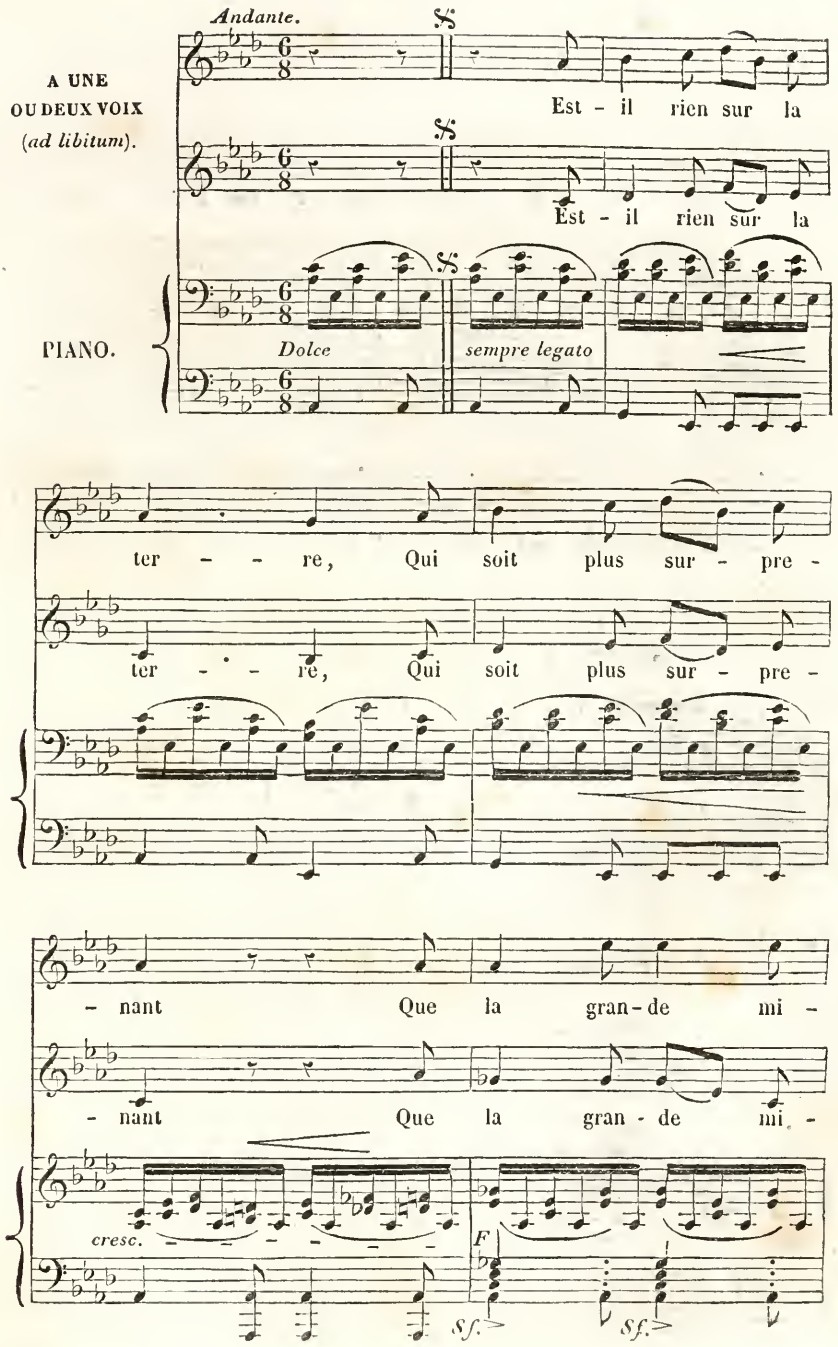
Moi, brutal et rebelle,
Je lui dis sans raison:
Otes-toi, criminel,
De devant ma maison,
Avance et marche donc,
Car tu me fais affront.

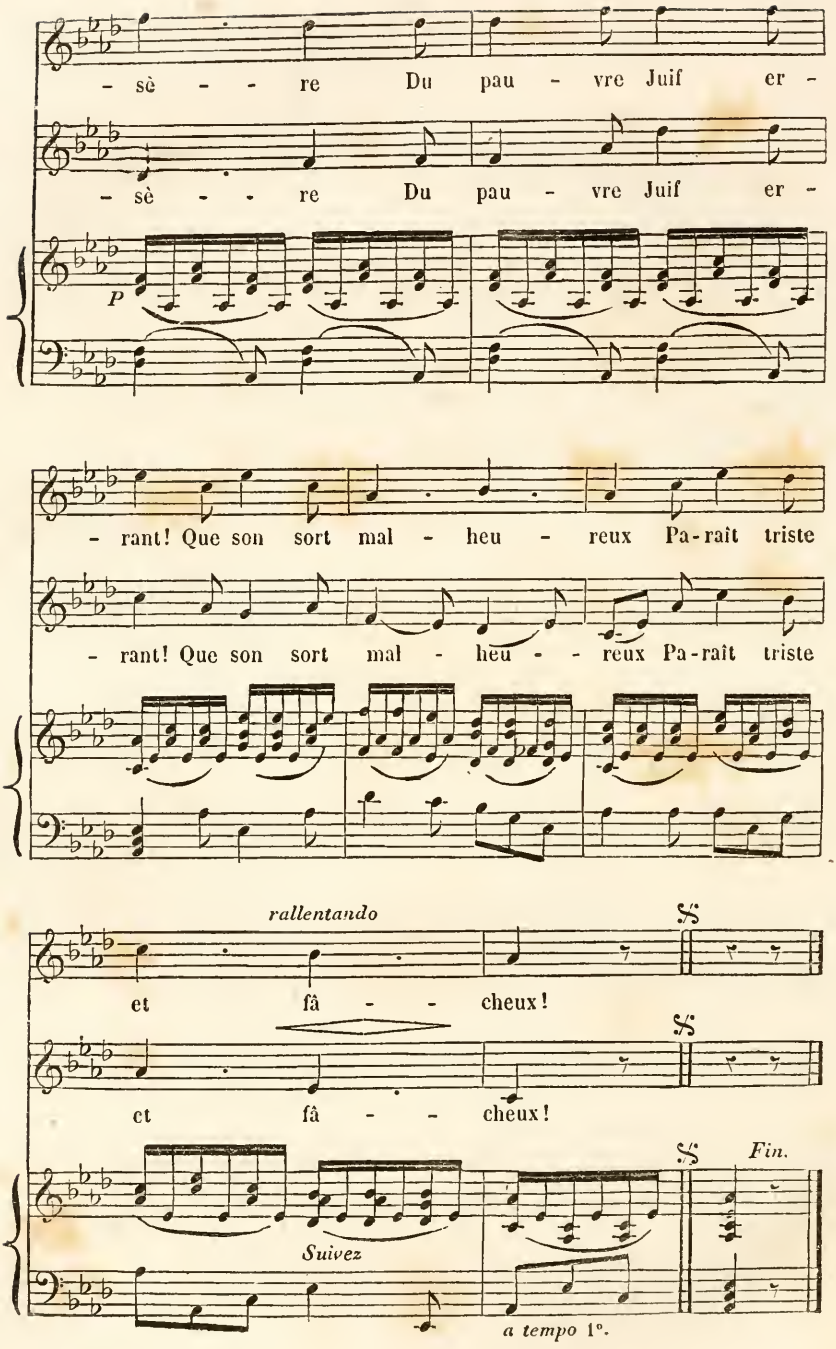
Jésus, la bonté même,
Me dit en soupirant:
Tu marcheras toi-même
Pendant plus de mille ans,
Le dernier jugement
Finira ton tourment.

De chez-moi, à l'heure même
Je sortis bien chagrin,
Avec douleur extrême,
Je me mis en chemin.
Dès ce jour là je suis
En marche jour et nuit.

Messieurs, le temps me presse,
Adieu la Compagnie;
Grâce à vos politesses,
Je vous en remercie,
Je suis trop tourmenté
Quand je suis arrêté.

LE JUIF ERRANT, avec accompagn. de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.





Paris, impr. de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

COMPLAINTE

DE

GENEVIÈVE DE BRABANT.

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re et 4e pl., par M. BOILLY. — 2e et 3e pl, par M. ALÈS.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

NOTICE.

Si jamais il a existé une légende qui soit devenue populaire, c'est sans contredit celle qui consacre le souvenir des malheurs de Geneviève de Brabant. Parcourez les villes d'une grande partie de l'Europe, et dans toutes les foires, dans tous les marchés, à la porte des églises, vous entendrez chanter le récit de ses malheurs. A côté d'une représentation de la Croix sur laquelle Jésus-Christ mourut, ou de l'Étable qui le reçut à sa naissance, vous verrez celle de la Forêt où Geneviève endura patiemment son infortune, et du Cerf que Dieu lui envoya pour nourrir son enfant. On serait curieux de savoir si cette légende, qui a traversé tout le Moyen-Age, renferme quelque chose de vrai. Malheureusement les documents que l'histoire nous a transmis à cet égard ne sont pas de nature à éclaircir tous nos doutes. Le savant Freher, dans un recueil sur les origines des comtes Palatins, nous a conservé une légende latine assez étendue contenant le Récit des aventures de Geneviève. Il la regarde comme ayant été composée à peu près dans le même temps où ces aventures se sont passées, c'est à dire dans le milieu du huitième siècle (754). Sans assigner à ce récit une date aussi reculée, on peut admettre comme probable l'opinion qui le reporte à l'année 1156. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette légende est écrite d'une manière très remarquable et renferme des passages d'une naïveté touchante. Ainsi, lorsque Geneviève est rencontrée par son mari dans la forêt, abandonnée avec son enfant, sans secours, sans vêtements, elle est environnée tout à coup d'une meute de chiens haletants, près de saisir la biche qui a nourri son enfant

"Et quand cette tendre mère s'aperçoit qu'elle va être privée du seul appui que le ciel lui a laissé, elle s'arme d'un bâton pour défendre les jours du pauvre animal. Le Comte arrive entouré de ses serviteurs; il s'écrie : "Chiens, retirez-vous; puis s'adressant à Geneviève qui se cachait : Es-tu chrétienne? lui demande-t-il. — Je suis chrétienne, répond Geneviève, mais privée de tout vêtement, comme tu le vois, j'ai honte de me montrer. Donne-moi le manteau dont tu es enveloppé afin que je couvre mon corps. Le Comte ayant obéi, lui dit : O femme, tu n'as donc ni vêtement ni subsistance. Geneviève répond: Je n'ai pas un seul morceau de pain, et je me nourris des

herbes qui sont dans cette forêt. — Depuis quelle époque y demeures-tu? — Depuis six ans et trois mois. — A qui est cet enfant? — C'est le mien. Le Comte se plaisait à regarder l'enfant; il demande: Quel est son père? — La femme répond: Dieu le connaît. — Comment, reprend le Comte, es-tu ici? et quel est ton nom? — Je m'appelle Geneviève." A ce mot, le Comte pensa que ce devait être sa femme."

L'histoire de Geneviève de Brabant a ceci de remarquable qu'elle est devenue populaire dans toute l'acception qu'il faut donner à ce mot. Aucune rédaction ancienne en langue vulgaire n'est arrivée jusqu'à nous. Ce récit s'est perpétué de génération en génération jusqu'aux temps modernes, où il a servi de texte à l'une de ces complaintes chantées par toute la France, sans que les auteurs en soient jamais connus.

Des écrivains ecclésiastiques ont regardé Geneviève comme une Sainte, et le jour de sa fête a été fixé au 2 Avril. On lui donne aussi le nom de Fille du Duc de Brabant, mais l'histoire ne s'accorde pas avec ce titre. Au bord du Rhin, derrière Brohl, dans un bassin semé de galets volcaniques, on trouve le lac et l'abbaye de Laak, de l'Ordre de Saint-Benoît. Ce monastère de femmes, fondé vers 1083, n'est plus qu'une métairie; la tradition en rattache l'origine à l'Histoire de Geneviève de Brabant. Ce ne sont là que de vagues souvenirs, mais qui attestent la popularité de Geneviève et qui expliquent la qualité de Sainte que dans le cantique comme dans le récit en prose on lui a donnée.

Si l'on ne rencontre aucune rédaction ancienne en langue vulgaire de l'Histoire de Geneviève de Brabant, en récompense les aventures dont cette histoire se compose ont été souvent imitées. C'est ainsi qu'Herman, prêtre du diocèse de Valenciennes, qui au treizième siècle a composé, d'après les Apocryphes, un poème français sur la Bible, nous représente sainte Anne, encore enfant, abandonnée dans une forêt, vivant sur un arbre des fleurs qu'un cerf miraculeux lui apportait. Comme dans notre légende, le cerf est poursuivi par Phanuel, père de sainte Anne, qui, en protégeant l'animal, se fait reconnaître de son père. De même dans cette légende si célèbre en Allemagne et dans tout le nord de la France, du Chevalier au Cigne, les enfants de la Fée, portés au milieu d'une forêt obscure, sont nourris par un cerf, et leur père les rencontre en venant à la chasse. Berte au grand pied, mère de Charlemagne, accusée d'adultère par un serviteur infidèle, est, comme Geneviève de Brabant, condamnée à périr au milieu des bois. Comme elle livrée aux bêtes féroces par les soldats chargés de la tuer, elle reste seule et sans appui; c'est encore en chassant que le roi Pépin la reconnaît. Les circonstances ajoutées à ces différents récits varient, mais ont la même origine. Ils furent composés les deux premiers dans le nord de la France, et dans la Flandre, le troisième, par Adenès, né vers 1240, dans le duché de Brabant, et qui a été ménestrel du duc Henri III, l'un des successeurs de Sigfrid.

L'Histoire de Geneviève de Brabant a été le sujet de nombreuses compositions: des nouvelles, des romans, des pièces de théâtre principalement parurent à différentes époques. Parmi ces dernières, la plus ancienne est une tragédie attribuée au Père Ceriziers, Jésuite; elle a pour titre: Geneviève ou l'Innocence reconnue, tragédie chrestienne, 1 vol. in-18; Paris, 1669. Le même auteur, en 1646, fit entrer l'Histoire de Geneviève dans un roman assez étendu, qu'il appela: Les trois Etats de l'Innocence, contenant l'Histoire de la Pucelle d'Orléans ou l'Innocence affligée, de Geneviève ou l'Innocence reconnue, d'Hirlande ou l'Innocence couronnée. 1646, in-8. D'Aure, Corneille Blessebois, La Chaussée, ont suivi Ceriziers et fait, après lui, sur Geneviève des drames ou des tragédies; Berquin lui a consacré l'une de ses plus jolies romances. L'Allemand Tieck a écrit une pièce dont madame de Staël, dans son livre sur l'Allemagne, parle avec éloge. Cette pièce a été analysée il y a quelques années, dans le premier volume d'un recueil intitulé: Le Monde dramatique.

LE ROUX DE LINCY.

CANTIQUE DE GENEVIÈVE DE BRABANT.

Approchez-vous, honorable assistance,
Pour entendre réciter en ce lieu,
L'innocence reconnue et patience
De Geneviève très aimée de Dieu;
Etant Comtesse,
De grand' noblesse,
Née du Brabant était assurément.

Geneviève fut nommée au baptême;
Ses père et mère l'aimaient tendrement;
La solitude prenait d'elle même,
Donnant son cœur au sauveur tout puissant.
Son grand mérite
Fit qu'à la suite
Dès dix-huit ans fut mariée richement.

En peu de temps s'éleva grande guerre;
Son mari, seigneur du palatinat,
Fut obligé pour son honneur et gloire,
De quitter la Comtesse en cet état,
Etant enceinte
D'un mois sans feinte,
Fait ses adieux, ayant les larmes aux yeux.

Il a laissé son aimable Comtesse
Entre les mains d'un méchant intendant,
Qui la voulut séduire par finesse,
Et l'honneur lui ravir subtilement;
Mais cette Dame,
Pleine de charme,
N'y voulut consentir aucunement.

Ce malheureux accusa sa maîtresse
D'avoir péché avec son cuisinier;
Le serviteur fit mourir par adresse,
Et la Comtesse fit emprisonner;
Chose assurée,
Est accouchée,
Dans la prison, d'un beau petit garçon.

Le temps finit toute cette grande guerre,
Et le seigneur revint en son pays;
Golo s'en fût au devant de son maître,
Jusqu'à Strasbourg accomplir son envie;
Ce téméraire
Lui fit accroire
Que sa femme adultère avait commis.

Etant troublé de chagrin dans son âme;
Il ordonna à Golo ce tyran,
D'aller au plutôt faire tuer sa Dame,
Et massacrer son petit innocent,
Ce méchant traître,
Quittant son maître,
Va, d'un grand cœur, exercer sa fureur.

Ce bourreau de Geneviève si tendre,
La dépouilla de ses habillemens;
De vieux haillons la fit vêtir et prendre
Par deux valets fort rudes et très puissans,
L'ont emmenée,
Bien desolée,
Dans la forêt avec son cher enfant.

Geneviève, approchant du supplice,
Dit à ses deux valets, tout en pleurant :
Si vous voulez me rendre un grand service,
Faites moi mourir avant mon cher enfant.
Et sans remise,
Je suis soumise
A votre volonté présentement.

La regardant, l'un dit qu'allons nous faire ?
Quoi ! un massacre ! je n'en ferai rien ;
Faire mourir notre aimable maîtresse....
Peut-être un jour nous fera-t-elle du bien ;
Sauvez-vous, Dame,
Pleine de charme
Dans ces forêts qu'on ne vous voye jamais.

Celui qui a fait grâce à sa maîtresse,
Dit : je sais bien comment tromper Golo :
La langue d'un chien, nous faut, par finesse,
Prendre et porter à ce cruel bourreau ;
Ce traître infâme,
Dedans son âme,
Dira : c'est cell' de Gen'viève au tombeau.

Au fond d'un bois, dedans une carrière,
Geneviève demeura pauvrement,
Etant sans pain, sans feu, et sans lumière,
Ni compagnie que son cher enfant ;
Mais l'assistance
Qui la substante
C'est le bon Dieu qui la garde en tout lieu.

Elle fut visitée par un' pauvre biche,
Qui, tous les jours, allaitait son enfant :
Tous les oiseaux chantent et la réjouissent,
L'accoutumant à leur aimable chant ;
Les bêtes farouches
Près d'elle se couchent,
Divertissant elle et son cher enfant.

Voilà son mari qui est en grand' peine,
Dans son château, consolé par Golo ;
Ce n'est que jeux que festins qu'on lui mène ;
Mais ces plaisirs sont très mal à propos ;
Car, dans son âme,
Sa chère Dame,
Ce châtelain pleure avec grand chagrin.

Jesus-Christ a découvert l'innocence
De Geneviève, par sa grande bonté :
Chassant dans la forêt en diligence,
Le Comte, des chasseurs s'est écarté,
Après la biche
Qui est nourrice
De son enfant qu'elle allaitait souvent.

La pauvre biche se sauve au plus vite,
Dedans la grotte, auprès de l'innocent :
Le Comte, aussitôt faisant la poursuite,
Pour l'attirer de ces lieux promptement,
Vit la figure
D'un' créature
Qui était auprès de son cher enfant

Appercevant dans cette grotte obscure
Cette femme couverte de cheveux,
Lui demanda qui êtes vous, créature ?
Que faites vous dans ces lieux ténébreux ?
Ma chère ame,
Je vous en prie,
Dites moi donc, s'il vous plaît, votre nom.

Geneviève, c'est mon nom d'assurance,
Née du Brabant, où sont tous mes parens :
Un grand seigneur m'épousa, sans doutance,
Dans son pays m'emmena promptement.
Je suis Comtesse,
De grand' noblesse,
Mais mon mari fait de moi grand mépris.

Il m'a laissée étant d'un mois enceinte,
Entre les mains d'un méchant intendant,
Qui a voulu me séduire par contrainte,
Et puis me faire mourir vilainement ;
De rage félonne,
Dit à deux hommes,
De me tuer moi et mon cher enfant.

Le Comte ému, reconnaissant sa femme,
Dedans ce lieu, la regarde en pleurant ;
Quoi ! est-ce vous Geneviève, chère Dame,
Pour qui je pleure il y a si longtemps ?
Mon dieu : quelle grace,
Dans cette place,
De retrouver ma très chère moitié.

Ah ! que de joie ! au son de la trompette,
Voici venir la chasse et les chasseurs,
Qui reconnurent le Comte, je proteste,
A ses côtés et sa femme et son cœur,
L'enfant, la Biche,
Les chiens chérissent,
Les serviteurs rendent grâce au seigneur.

Tous les oiseaux et les bêtes sauvages,
Regrettent Geneviève par leur chant,
Pleurent et gémissent par leurs doux ramages,
En chantant tous d'un ton fort languissant.
Pleurant la perte
Et la retraite
De Geneviève et de son cher enfant.

Ce grand seigneur, pour punir l'insolence,
Et la perfidie du traître Golo,
Le fit juger par très juste sentence,
D'être écorché tout vif par un bourreau :
A la Voirie
L'on certifie
Que son corps y fut jétte par morceaux.

Fort peu de temps notre illustre princesse
Resta vivante avec son cher mari,
Malgre ses chères et tendres caresses
Elle ne pensait qu'au sauveur Jesus-Christ ;
Dans sa chère âme,
Remplie de flamme,
Elle priait Dieu tant le jour que la nuit.

Elle ne pouvait manger que des racines,
Dont elle s'était nourrie dans les bois:
Ce qui fait que son mari se chagrine,
Offrant toujours des vœux au Roi des Rois:
Qu'il s'intéresse
De sa princesse,
Qui suivait si austèrement ses lois.

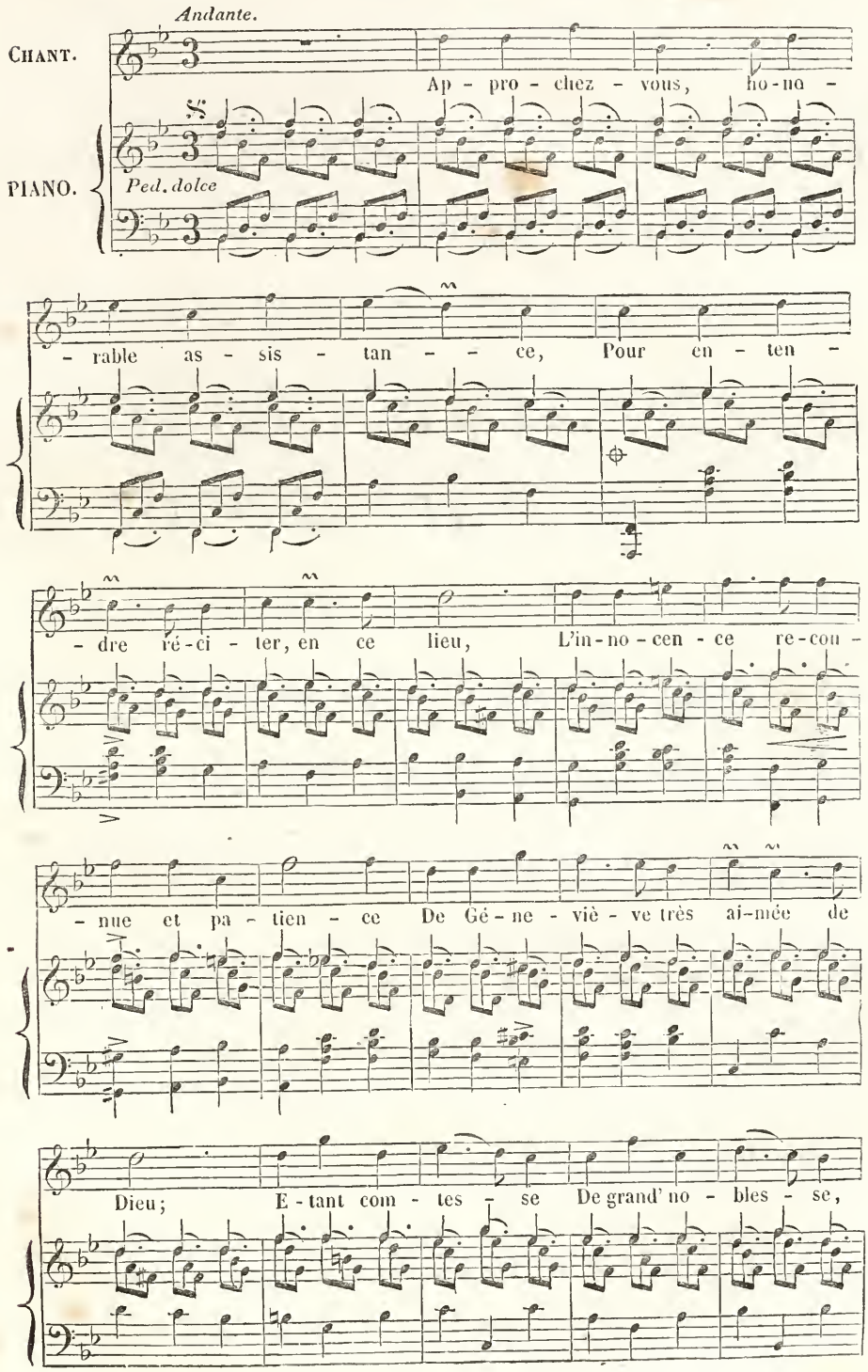
Puissant seigneur, par amour je vous prie,
Et puisqu'aujourd'hui il nous faut quitter,
Que mon cher fils, ma douce compagnie,
Tienne toujours place à votre côté;
Que la souffrance,
De son enfance,
Fasse preuve de ma fidélité.

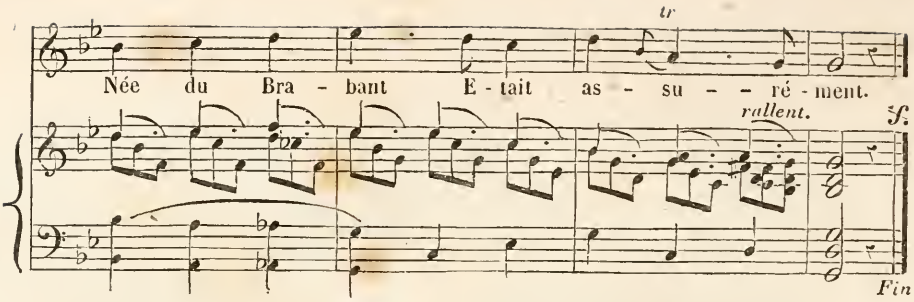
Geneviève, à ce moment rendit l'âme
Au Roi des Rois, le sauveur tout puissant,
Benoni de tout son cœur et son âme,
Poussait des cris terribles et languissans;
Se jettant par terre
Lui et son père,
Se lamentant, pleurant amèrement.

Du ciel, alors, sortit une lumière,
Comme un rayon d'un soleil tout nouveau,
Dont la clarté dura la nuit entière,
Rien n'a paru au monde de plus beau:
Les pauvres et riches,
Jusqu'à la biche,
Tout a suivi Geneviève au tombeau.

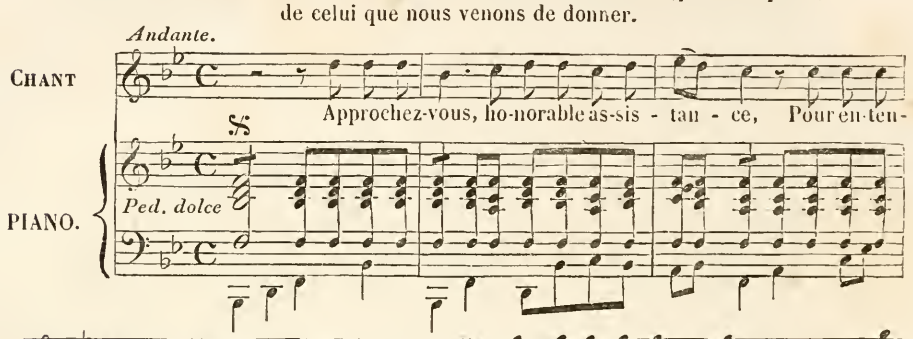
Pour conserver à jamais l'innocence
De Geneviève accusée par Golo,
La pauvre Biche veut, par sa souffrance,
Le prouver par un miracle nouveau;
Puisqu'elle est morte,
Quoi qu'on lui porte,
Sans boire ni manger sur le tombeau.

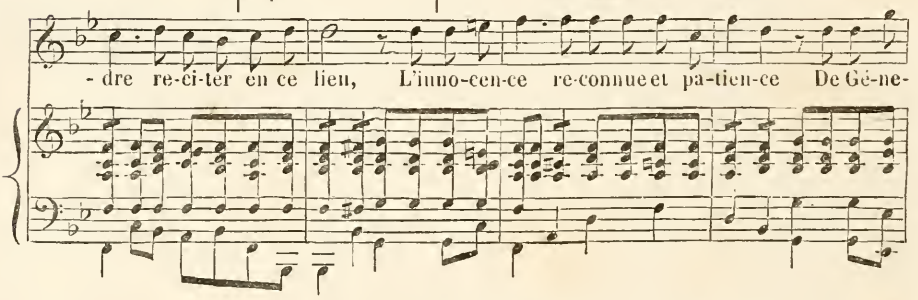
GENEVIÈVE DE BRABANT, avec accompag. de piano, par M. H. COLET, prof. d'harmonie au Conservatoire.

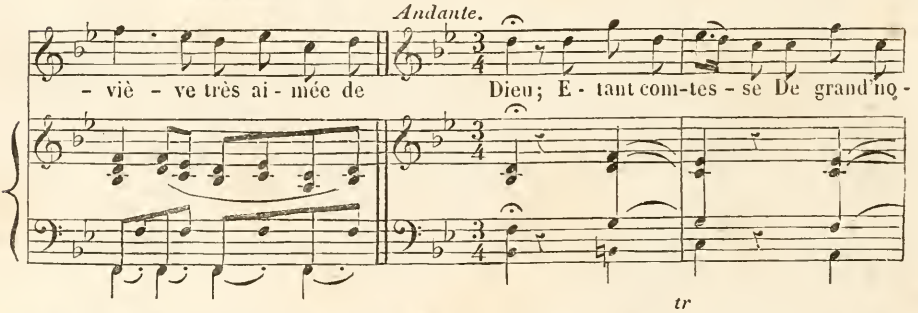


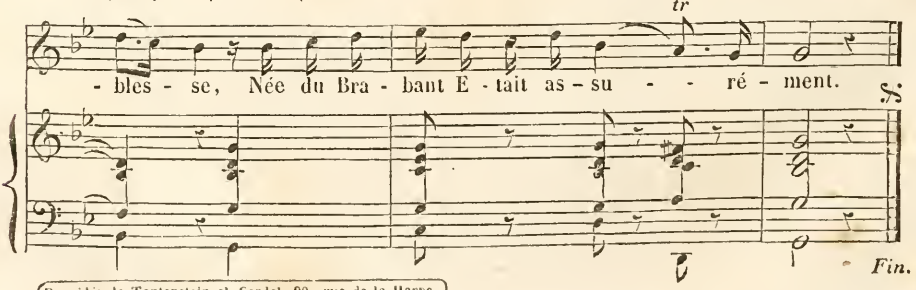


L'air suivant, qui est devenu populaire, dérive évidemment (par corruption) de celui que nous venons de donner.









Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5.

CLÉMENCE ISAURE,

ROMANCE

PAR FLORIAN.

DESSINS PAR M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR Mlle GOUJON. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. ALÈS.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

L'obscurité qui enveloppe certaines origines, semble par son voile mystérieux y ajouter quelque charme. On ne connait de Clémence Isaure que son nom ; et tout ce que l'on sait d'elle, c'est que cette dame institua les Jeux floraux, en faisant revivre par sa libéralité, cette société poétique, qui deux siècles avant elle, dès l'année 1300, subsistait sous le titre du Collège de Gaie-Science ou de Gai-Savoir.

C'était au premier du mois de mai, celui du printemps et des fleurs, que les troubadours du Languedoc se réunissaient à Toulouse pour disputer le prix de la poésie, prix gracieux qui fut premièrement une violette d'or, et que l'on décernait à l'auteur d'un poème en l'honneur de la Vierge.

Arnaud Vidal de Castelnaudary fut le premier vainqueur dont le nom nous soit parvenu. Un chancelier présida les sept membres du collège qui reçurent le titre de mainteneurs, et bientôt le concours devenant plus nombreux, on joignit au prix de la violette d'or, une églantine et un souci d'argent, pour une ode et pour une idylle ou une élégie.

On aime à voir ces institutions littéraires s'établir dans le pays qui fut le berceau de notre poésie. Là préludèrent nos premiers troubadours par des chants naïfs consacrés à la Reine du ciel; puis leur luth y chanta des lays d'amour, en l'honneur de leurs dames; mais la discrétion et la délicatesse devaient avoir dicté leurs chants amoureux.

Deux cents ans d'existence, loin de faire vieillir cette institution, avaient ajouté de l'éclat à sa durée. Elle devenait si célèbre, que vers la fin du treizième siècle, Jean V, roi d'Arragon, avait envoyé des ambassadeurs à Charles VI, roi de France, pour lui demander des poètes de la province de Narbonne, afin de faire dans ses états un établissement de la Gaie-Science.

Mais bientôt les guerres qui désolèrent la France, firent déposer les lyres pour prendre des épées, et l'on sait que les troubadours étaient aussi de braves guerriers.

Les capitouls de Toulouse, jaloux peut être de n'exercer aucune influence sur une société toute poétique, lui refusaient leur protection, et comme la richesse n'est pas toujours le partage des poètes, les violettes et les églantines d'or et d'argent, auraient été bientôt remplacées par des fleurs naturelles, si une bienfaitrice ne fût venue au secours d'une institution qui faisait la gloire de sa patrie.

Clémence Isaure voulut ressusciter les fêtes du Gai-Savoir. Son goût pour la poésie lui en avait donné le désir, sa richesse lui en fournit les moyens. Elle fonda une nouvelle société, qui reçut d'elle le nom poétique de Jeux floraux, et, grace à ses libéralités, les fleurs d'or et d'argent reparurent, sans qu'on pût craindre que ces prix manquassent jamais aux vainqueurs. C'était au commencement du seizième siècle, au moment où une cour galante entourait ce roi qui fut surnommé le Père des lettres, lorsque François Ier disait qu'une cour sans femmes était un printemps sans roses, et que lui-même traçait des vers à la louange de la belle Laure et d'Agnès Sorel. C'était à l'époque où l'on vit fleurir les poètes qui firent les premiers beaux jours du parnasse français, où Villon, Clément Marot, Mellin de Saint-Gelais, Ronsard, Rémi Belleau, Baïf, Du Bellay, et Marguerite, reine de Navarre, et la Belle Cordière, y précédaient Jodelle Garnier, Passerat, Scevole de Sainte-Marthe, Dubartas, Desportes, et Regnier, lorsque :

Enfin Malherbe vint; et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence :
D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.

(Boileau.)

Une juste reconnaissance fit de Clémence Isaure la Maîtresse des Jeux floraux. Malheureusement, aucune de ses poésies ne nous a été conservée, et il est cependant impossible qu'elle n'ait pas été poète.

Depuis 1527, son éloge fut prononcé tous les ans, aux pieds de sa statue en marbre, érigée dans le grand consistoire du Capitole.

Louis XIV donna en 1694 aux Jeux floraux le titre d'Académie, ces jeux furent religieusement célébrés jusqu'à la révolution de 1789.

Les chants cessèrent au bruit des orgies révolutionnaires : mais ils durent renaître dès que les gloires de la France effacèrent des jours de barbarie et de deuil ; et en 1806, lorsque Napoléon fut assis sur un trône d'empereur, lorsque les lettres recommencèrent à être encouragées, les Jeux floraux reprirent le cours tranquille et brillant de leurs combats poétiques.

Florian qui n'a manqué aucune occasion de chanter sa patrie, voulut en célébrer une des héroïnes, et dans une Romance touchante qui embellit un des livres de son Estelle, il donna une ingénieuse origine aux trois fleurs qui furent le prix institué par Clémence Isaure, pour les vainqueurs aux Jeux floraux. Une Romance est si peu importante, dit-il, que j'espère que les savants me passeront l'histoire que j'ai imaginée. Sa fiction pleine d'intérêt et de grace réussit complètement, et sa Romance est restée dans le souvenir de toutes les personnes de goût.

Parmi les concurrents qui disputèrent et obtinrent la récompense d'une modeste fleur, on s'étonnera sans doute de trouver un nom dont la douceur fait un contraste bien frappant avec sa destinée. Un poète nommé Fabre, fier d'y avoir gagné l'Eglantine, en prit le surnom, et se souilla ensuite par ses excès sanguinaires. Pourquoi Fabre d'Eglantine, né avec un talent dont la scène française a donné des preuves, n'a-t-il pas suivi la route qu'il avait si bien commencée?

A l'époque où le Vaudeville était encore littéraire, Clémence Isaure ne pouvait manquer d'embellir sa galerie. Georges Duval et Armand Gouffé y firent jouer en 1803, une jolie comédie sous ce titre, où les graces et la beauté de Madame Belmont rappelaient l'idéal de la fondatrice des Jeux floraux.

DU MERSAN.

CLÉMENCE ISAURE

Paroles de Florian

A Toulouse il fut une belle
Clémence Isaure était son nom
Le beau Lautrec brula pour elle,
Et de sa foi reçut le don
Mais leurs parens trop inflexibles
S'opposaient à leurs tendres feux
Ainsi toujours les cœurs sensibles
Sont nés pour être malheureux !

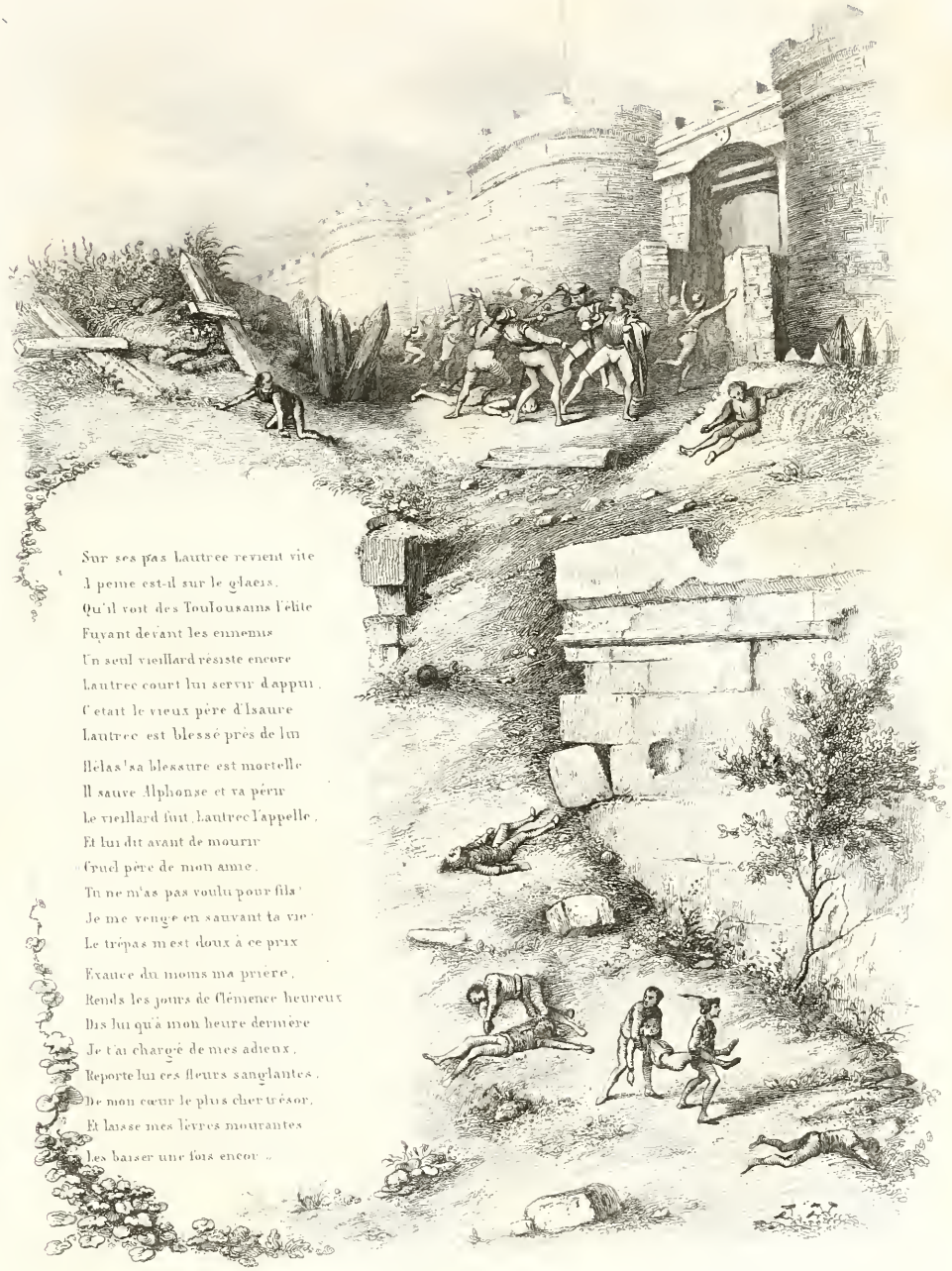
Alphonse le père d'Isaure,
Veut lui donner un autre époux
Fidèle à l'amant qu'elle adore,
Sa fille tombe à ses genoux
Ah! que plutôt votre colère
Termine des jours de douleur!
Ma vie appartient à mon père,
A Lautrec appartient mon cœur.

Le Vieillard, pour qui la vengeance
A plus de charmes que l'amour,
Fait charger de chaînes Clémence,
Et l'enferme dans une tour
Lautrec, que menaçait sa rage,
Vient gémir au pied du donjon
Comme l'oiseau près de la cage
Où sa compagne est en prison

Une nuit la tendre Clémence
Entend la voix de son amant
A ses barreaux elle s'élance
Et lui dit ces mots en pleurant
Mon ami, cédons à l'orage,
Va trouver le roi des français
Emporte mon bouquet pour gage
Des serments que mon cœur t'a faits

L'Eglantine est la fleur que j'aime,
La violette est ma couleur,
Dans le souci tu vois l'emblème
Des chagrins de mon triste cœur
Ces trois fleurs que ma bouche presse
Seront humides de mes pleurs
Qu'elles te rappellent sans cesse
Et nos amours et nos douleurs.

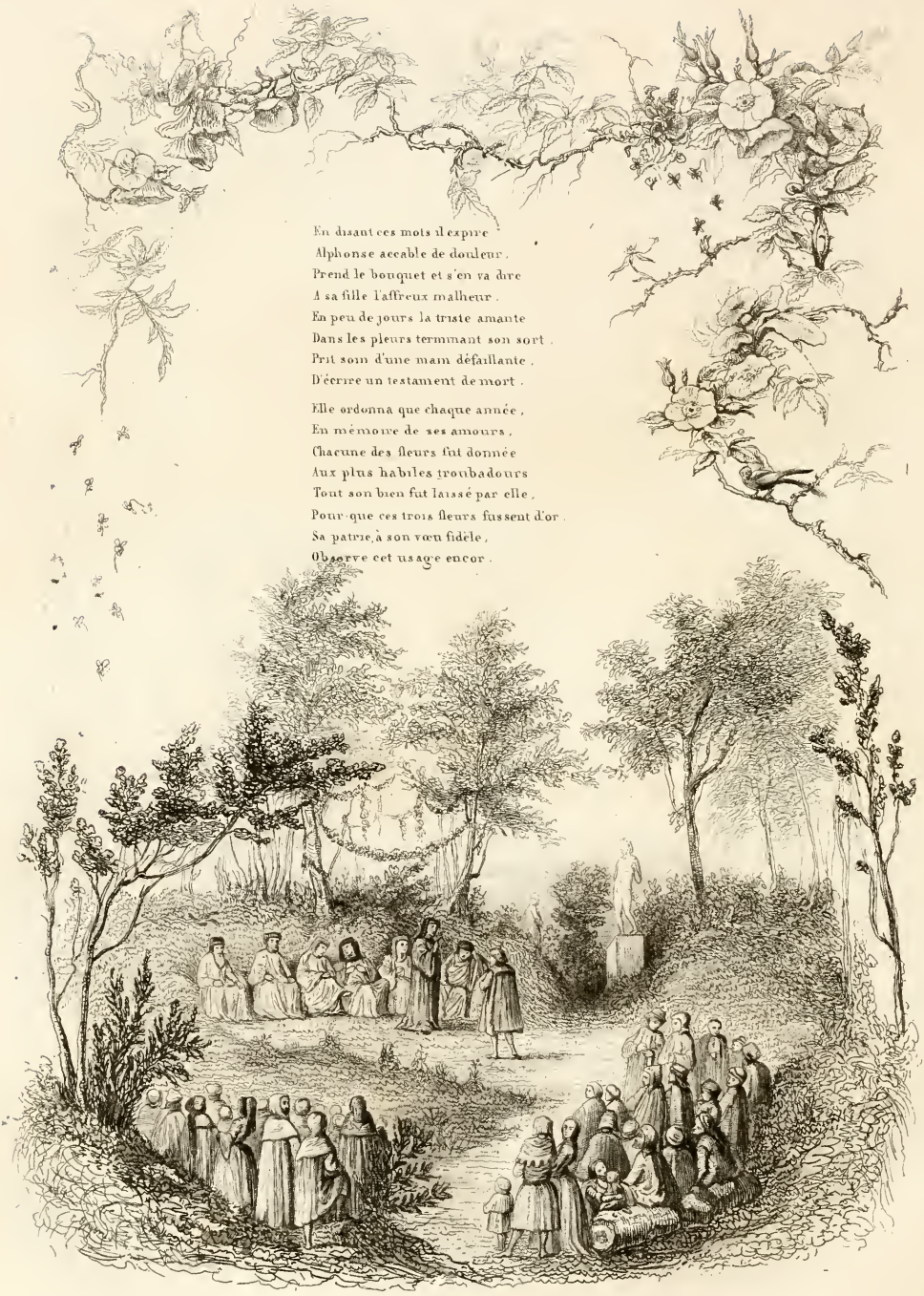
Elle dit, et par la fenêtre
Jette les fleurs à son amant
Alphonse qui vient à paraître,
Le force de fuir tout tremblant
L'autre part, la guerre commence
Et s'allume de toutes parts
Vers Toulouse l'Anglais s'avance,
Et brûle déjà ses remparts.



Sur ses pas Lautrec revient vite
A peine est-il sur le glacis,
Qu'il voit des Toulousains l'élite
Fuyant devant les ennemis
Un seul vieillard résiste encore
Lautrec court lui servir d'appui,
C'était le vieux père d'Isaure
Lautrec est blessé près de lui

Hélas! sa blessure est mortelle
Il sauve Alphonse et va périr
Le vieillard fuit, Lautrec l'appelle,
Et lui dit avant de mourir
« Cruel père de mon amie,
Tu ne m'as pas voulu pour fils!
Je me venge en sauvant ta vie!
Le trépas m'est doux à ce prix

Exauce du moins ma prière,
Rends les jours de Clémence heureux
Dis lui qu'à mon heure dernière
Je t'ai chargé de mes adieux,
Reporte lui ces fleurs sanglantes,
De mon cœur le plus cher trésor,
Et laisse mes lèvres mourantes
Les baiser une fois encor »



En disant ces mots il expire
Alphonse accable de douleur,
Prend le bouquet et s'en va dire
A sa fille l'affreux malheur.
En peu de jours la triste amante
Dans les pleurs terminant son sort,
Prit soin d'une main défaillante,
D'écrire un testament de mort.

Elle ordonna que chaque année,
En mémoire de ses amours,
Chacune des fleurs fut donnée
Aux plus habiles troubadours
Tout son bien fut laissé par elle,
Pour que ces trois fleurs fussent d'or.
Sa patrie, à son vœu fidèle,
Observe cet usage encor.

Imp.ie F. Chardon aîné, 30 r. Hautefeuille Paris.

CLÉMENCE ISAURE, avec accompagn. de piano, par M. H. COLET, profess. d'harmonie au Conservatoire.

Sans lenteur.
dol.

PIANO.

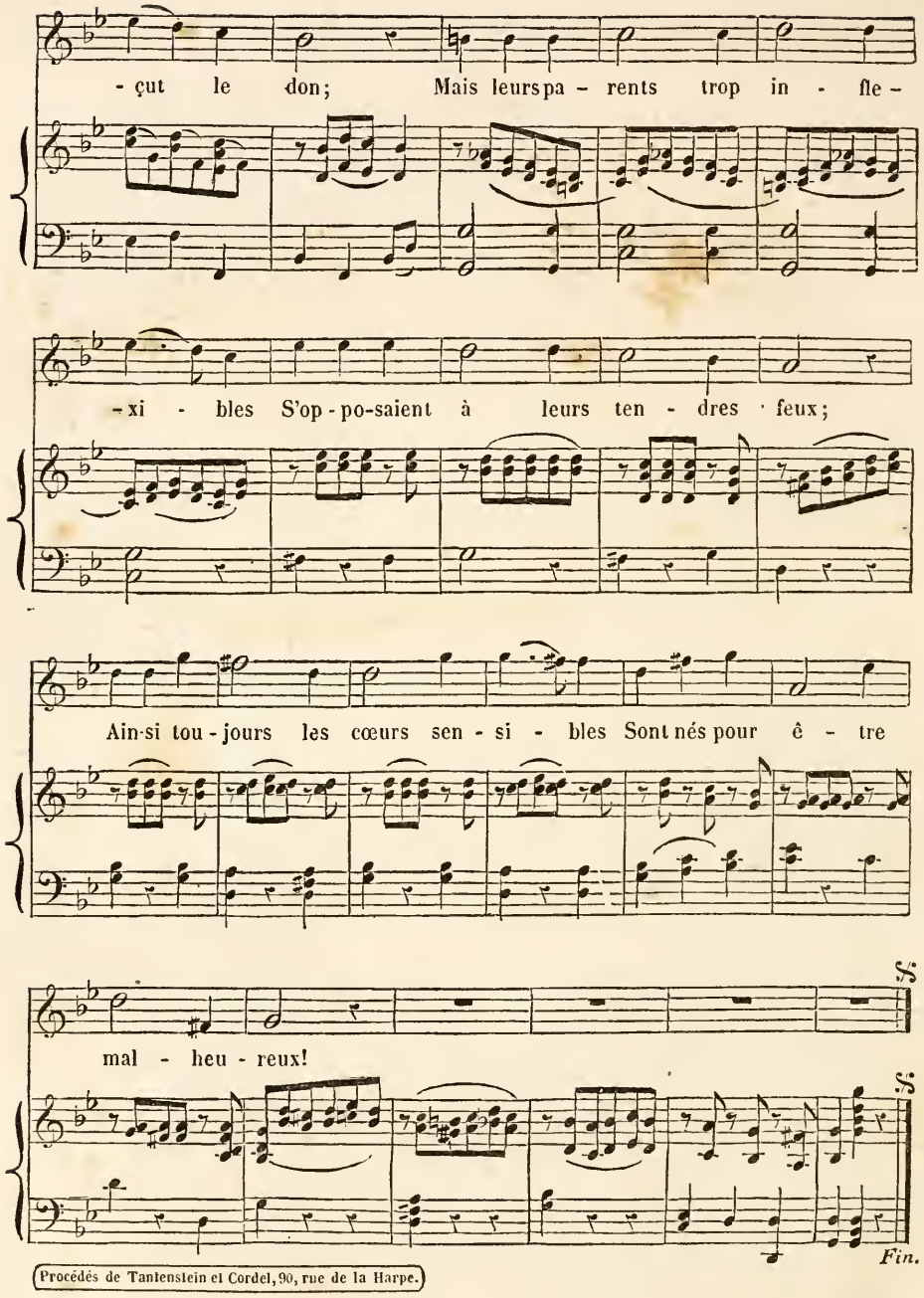
Sf

CHANT. 𝄋 NÉMORIN.

A Tou-louse, il fut u - ne

bel - le: Clémence I - saure é - tait son nom. Le beau Lau -

- trec brû - la pour el - le, Et de sa foi re -



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Nous venons de donner ci-dessus la musique des deux chansons : Au clair de la lune, et les Bossus. Quant aux couplets de la Mère Michel, ils ont été composés sur l'air : Malgré la bataille, que nous avons donné la 16e livraison de ce Recueil.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5